

MARIE PIER BELLERIVE-BELLAVANCE

JOURNAL INTIME (1879-1900) DE JOSÉPHINE MARCHAND : LECTURE
SOCIOCRITIQUE D'UNE ÉCRITURE FÉMININE

Mémoire présenté
à la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université Laval
dans le cadre du programme de maîtrise en littératures
pour l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)

DÉPARTEMENT DE LITTÉRATURE
FACULTÉ DES LETTRES
UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

2011

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES	II
RÉSUMÉ	IV
REMERCIEMENTS	V
INTRODUCTION	6
CHAPITRE 1 : LES DÉTERMINATIONS DE L'ÉCRITURE	12
1.1 LES PRIVILÈGES DU MILIEU BOURGEOIS.....	13
<i>Être née de bonne famille</i>	13
<i>La bibliothèque paternelle</i>	14
<i>Une chambre à soi</i>	15
1.2. TENIR SON JOURNAL.....	16
<i>Une écriture de transition</i>	16
<i>Le journal comme confident</i>	17
<i>Dresser son portrait</i>	18
1.3. LA FIGURE DU PÈRE	19
<i>Un mentor littéraire</i>	19
<i>Le Franco-Canadien</i>	20
<i>Influence paternelle</i>	20
1.4. L'AMBITION D'ÊTRE ÉCRIVAIN.....	21
<i>Une écriture double</i>	21
<i>Collaborer aux journaux</i>	23
<i>L'entrée dans le champ littéraire</i>	24
1.5. CRITIQUE DU RÔLE SOCIAL IMPOSÉ AUX FEMMES	25
<i>Une mère au foyer</i>	25
<i>Les femmes dans l'espace privé</i>	26
<i>Un contexte difficile</i>	27
<i>Choix de vie restreints</i>	28
<i>L'attrait du célibat</i>	30
CHAPITRE 2 : UNE RÉFLEXION SPIRITUELLE	33
2.1 LA RETRAITE RELIGIEUSE	34
<i>Expérience transitoire</i>	34
<i>Une promesse de piété</i>	36
<i>La conversion du prétendant</i>	38
2.2. LE CHOIX DE L'ENGAGEMENT.....	39
<i>La demande en fiançailles</i>	39

<i>Confiance en la Providence</i>	41
<i>Sortir des sentiers battus</i>	42
2.3. L'ÉCRITURE COMME EXAMEN DE SOI.....	43
<i>Étudier sa personnalité</i>	43
<i>Dualité entre le cœur et la raison</i>	45
<i>Examen de conscience</i>	47
2.4. LES NOUVELLES CONCEPTIONS LITTÉRAIRES	50
<i>Une lecture critique</i>	50
<i>Entrée dans la mondanité</i>	51
<i>Une diariste moins volubile</i>	53
CHAPITRE 3 : DE L'INTIME À LA VIE PUBLIQUE	55
3.1. UN JOURNAL EN ÉVOLUTION.....	56
<i>Un prolongement de l'écriture de jeune fille</i>	56
<i>Écrire en l'absence de l'Autre</i>	58
<i>Un deuxième confident</i>	60
3.2. LE LIEU D'EXPRESSION DES AMBITIONS INTELLECTUELLES	61
<i>Une culture littéraire</i>	61
<i>Regard critique envers le clergé</i>	64
<i>Une diariste ambitieuse</i>	66
3.3. TENSIONS GÉNÉRIQUES.....	67
<i>Un journal aux accents mémorialistes</i>	67
<i>Relations des diverses implications</i>	68
<i>La conférence publique</i>	72
<i>Dans les coulisses du pouvoir</i>	74
<i>Dresser un portrait de la société</i>	76
3.4. MISE EN PLACE D'UN CAPITAL-ÉCRITURE	79
<i>Les souvenirs personnels</i>	79
<i>La chronique familiale</i>	80
<i>Un journal porteur de mémoire</i>	81
CONCLUSION	83
BIBLIOGRAPHIE	88

RÉSUMÉ

C'est dans la famille bourgeoise du XIX^e siècle que s'est instaurée la pratique du journal intime au Québec. Alors que les hommes prennent place dans la sphère publique, l'écriture intime séduit les jeunes filles instruites puisqu'elle leur permet, dans un siècle fort contraignant pour la femme, de s'exprimer et à l'occasion de perfectionner leur talent littéraire. Par bonheur, certains de ces journaux nous sont parvenus, dont le *Journal intime* de Joséphine Marchand, contemporaine d'Henriette Dessaulles, figure emblématique du journal de jeune fille du XIX^e siècle. Phénomène social, le journal intime ne peut être étudié en dehors du contexte socio-historique qui entoure et détermine l'écriture. Fille d'un écrivain, Félix-Gabriel Marchand, qui deviendra premier ministre, et femme du sénateur Raoul Dandurand, Joséphine fait figure de pionnière dans l'histoire sociale du Québec. Le présent mémoire offre une lecture sociocritique de son passionnant journal, tenu entre 1879 et 1900, dont l'une des particularités est de ne pas se clore au moment du mariage, selon la règle observée par les grands théoriciens du genre, Béatrice Didier et Philippe Lejeune, et d'offrir ainsi l'occasion d'observer les importantes transformations que le mariage et l'âge adulte apportent à l'écriture de soi.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier sincèrement Madame Marie-Andrée Beaudet pour ses conseils judicieux, sa patience et la grande qualité de sa direction. Je n'aurais pu être mieux encadrée lors de ces deux années de recherches. Mes remerciements s'adressent aussi à mes lecteurs Monsieur Guillaume Pinson et Madame Chantal Savoie, dont les commentaires et suggestions ont largement enrichi ce mémoire.

Merci d'abord à ma famille pour son appui, notamment à ma mère Céline, qui fut une lectrice attentive de la première à la dernière page. Je tiens aussi à remercier chaleureusement Marguerite pour tout l'intérêt qu'elle a porté à mon projet, ainsi que mes collègues et amis, qui m'ont apporté, jour après jour, support et motivation.

J'en profite pour exprimer toute ma gratitude à la famille Bellavance-Gaudreau, à la fois pour les encouragements soutenus et le soutien financier. Sans vous, la réalisation de ce mémoire aurait été impossible.

Finalement, j'adresse un remerciement particulier à mon mari Simon, qui a su m'épauler et m'encourager tout au long de ce projet. Je lui dédie donc ce mémoire.

INTRODUCTION

Témoin du mouvement d'individualisation, le XIX^e siècle est porteur d'une intimité nouvelle, un « âge d'or du privé », tel que le suggère Alain Corbin. Au sein de la famille micro-bourgeoise française, les « plaisirs du cabinet¹ » – la correspondance, la lecture, ou l'écriture intime – comptent parmi les nouvelles activités exercées en solitaire. Alain Corbin, dans « Le secret de l'individu », décrit la pratique diaristique, paroxysme de la vie privée : « La tenue du journal est aussi discipline de l'intériorité ; sur le papier se dépose l'aveu discret. L'écriture permet l'analyse de la culpabilité intime, enregistre les échecs de la sexualité comme l'étouffant sentiment de l'incapacité d'agir ; elle ressasse les résolutions secrètes². » Souvent rédigée en parallèle des œuvres historiques ou littéraires, l'écriture intime, une fois dévoilée, suscite intérêt et passion. Alors qu'en France les études sur les journaux intimes masculins³ – ceux des écrivains en particulier – sont importantes, les recherches concernant l'écriture diaristique des femmes demeurent rares. La première étude d'importance abordant spécifiquement les journaux intimes de jeunes filles est réalisée en 1994 par Philippe Lejeune. Dans *Le Moi des demoiselles*, Lejeune sollicite la participation de la population française en proposant une étude à partir des journaux découverts dans les coffres et les greniers.

À l'instar de la France, le journal intime, au Québec, s'est développé dans le milieu privilégié de la famille bourgeoise. C'est ainsi que certaines jeunes filles québécoises ont été initiées à l'écriture personnelle et ont trouvé, par la tenue d'un journal, le réconfort d'un confident. Jean-Louis Major mentionne qu'à l'époque, « la pratique du journal semble courante au Québec, chez les jeunes filles et les jeunes femmes de bonne famille. [...] À tel point qu'en 1881 Laure Conan peut l'attribuer avec vraisemblance au personnage éponyme d'Angéline de Montbrun pour en tirer une forme narrative⁴. » Il faut par contre rappeler que le XIX^e siècle, animé par l'idéologie conservatrice, se caractérise par une pratique religieuse catholique qui tolère mal l'expression de l'individualité. Ce théocentrisme ne va

¹ Terme emprunté à Alain Corbin dans Philippe Ariès et Georges Duby [dir.], *Histoire de la vie privée : tome IV, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1985, p. 9.

² Alain Corbin, « Le secret de l'individu » dans *l'Histoire de la vie privée, loc. cit.*, p. 423.

³ Nous pensons ici à Henri-Frédéric Amiel, Benjamin Constant et André Gide.

⁴ Jean-Louis Major, « Introduction » dans Henriette Dessaulles, *Journal*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal (Bibliothèque du Nouveau Monde), 1989, p. 40.

pas sans influencer l'écriture intime, tel que le souligne Pierre Hébert : « Le sort réservé au seul fait de tenir son journal, vers 1875-1880, dévoile bien ce conflit entre une idéologie où les valeurs personnelles n'ont pas droit de cité et la tentative d'affirmation de soi⁵. » Souvent victime d'ostracisme, le journal intime, surtout celui des couventines, doit donc demeurer secret. Plus d'un siècle plus tard, de nombreux écrits personnels demeurent encore cachés des regards indiscrets. Mais par bonheur, certains journaux internes du XIX^e siècle nous sont parvenus, exposant leurs qualités esthétiques et littéraires. En 1983, le chercheur Yvan Lamonde, dans son ouvrage *Je me souviens : la littérature personnelle au Québec (1860-1980)*⁶, recense les journaux intimes féminins connus, qu'ils soient publiés ou inédits: Henriette Dessaulles, Anna de Gonzague, Lady Lacoste et Joséphine Marchand.

De tous les journaux intimes connus du XIX^e siècle, le *Journal intime (1874-1881)* d'Henriette Dessaulles⁷ est sans aucun doute l'œuvre emblématique de l'écriture diaristique féminine. Tenu entre l'âge de 14 et 21 ans, le journal de cette jeune fille bourgeoise de St-Hyacinthe se distingue par son lyrisme et sa vivacité d'esprit. La première édition complète de ce journal, réalisée par Jean-Louis Major, a été publiée à la *Bibliothèque du Nouveau Monde* en 1989. Dans son introduction, Major mentionne le caractère unique du journal :

Tout en révélant une nouvelle figure du XIX^e siècle, l'édition posthume du journal de cette jeune provinciale livrait un aspect inédit de l'époque et du milieu. [...] De ce document émergeait aussi, de façon quelque peu inattendue, une présence individuelle que le temps n'avait pas estompée, une perception qui étonnait par sa vivacité, un regard, des désirs, un jugement, une soif de vivre, une ardeur, un humour. En un mot, une écriture peut-être⁸.

⁵ Pierre Hébert, *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*, [En collaboration avec Marilyn Baszczynski], Montréal, Fides, 1988, p. 70.

⁶ Yvan Lamonde, *Je me souviens : la littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, p. 181.

⁷ Henriette Dessaulles [1860-1946], fille de Louis-Casimir Dessaulles et d'Émilie Mondelet, naît à Saint-Hyacinthe au sein d'une famille bourgeoise. Son oncle est Louis-Antoine Dessaulles, un écrivain libéral et son parrain est nul autre que Louis-Joseph Papineau. Elle reçoit une très bonne éducation avant d'épouser son amour d'enfance, Maurice Saint-Jacques, en 1881. Sous le pseudonyme de Fadette, elle écrira pour le journal *Le Devoir* pendant plus de quarante ans. *Le Journal intime* d'Henriette Dessaulles est à ce jour l'emblème du journal intime québécois du XIX^e siècle.

⁸ Jean-Louis Major, « Introduction » dans Henriette Dessaulles, *Journal*, *loc. cit.*, p. 13.

Alors que la plupart des journaux du XIX^e siècle sont externes, le journal interne d'Henriette devient un témoignage précieux pour la société québécoise⁹. Largement diffusée grâce au travail de Major, l'œuvre a fait l'objet de plusieurs recherches et études, notamment sur la stylistique et sur la notion de personne.

Notre mémoire s'intéresse à un corpus moins connu, soit le *Journal intime (1879-1900)* de Joséphine Marchand, une diariste contemporaine de Dessaulles découverte grâce au recensement d'Yvan Lamonde. Pionnière du journalisme au féminin, la jeune femme a marqué la société québécoise par ses implications sociales et culturelles. Reposant à Bibliothèque et Archives Canada¹⁰ depuis plusieurs décennies, ce n'est qu'en 2000 que le *Journal intime* de Joséphine Marchand est publié aux *Éditions de la Pleine Lune* dans une édition annotée du Père Edmond Robillard. Cette publication – que nous privilégierons pour notre recherche – permettra une diffusion élargie et suscitera l'intérêt des chercheurs. Dans un compte rendu pour *Recherches féministes*, France Parent écrit avec justesse qu'à la lecture du journal, « nous allons à la rencontre d'une femme remarquable et déterminée, mais dont les obligations de femme du monde et d'épouse de diplomate, empreintes de ce désir d'indépendance, la font régulièrement osciller entre devoir et liberté¹¹. »

Si les contributions journalistiques de Joséphine Marchand ont déjà fait l'objet d'études,¹² ses écrits intimes, couvrant une période de vingt ans, sont longtemps demeurés dans l'ombre. Alors que le journal reposait toujours à Bibliothèque et Archives Canada, Daphni Baudouin (1993) s'est intéressée aux stratégies énonciatives de l'œuvre. Elle dégage le fort investissement du « moi » de la diariste, qui lui permet d'avoir une meilleure

⁹ Héritage des livres de comptes de raison, le journal externe consigne, entre autres, la température, les dépenses familiales ainsi que les divers éléments factuels de la vie quotidienne. Pour sa part, le journal interne engage la personnalité intime du diariste qui prend conscience, dans l'écriture, de la nouvelle conscience de son moi.

¹⁰ Le *Journal intime (1879-1900)* de Joséphine Marchand se trouve à Bibliothèque et Archives Canada, à Ottawa, dans la *Collection Dandurand-Marchand*, qui renferme plusieurs documents et photos de Félix-Gabriel Marchand et de Raoul Dandurand. La série personnelle de Joséphine se compose de son journal (1879-1900), de quelques lettres (1885-1904), d'un manuscrit et de coupures de presse (1886-1925).

¹¹ France Parent, « Compte rendu du livre *Journal intime, 1879-1900*, de Joséphine Marchand », dans *Recherches féministes*, vol. 14, n° 2, 2001, p. 179.

¹² Nous pensons ici aux travaux de Laurette Cloutier [« Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand (née Joséphine Marchand) », 1942] et de Diane Thibeault [« Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères [microforme] : Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes montréalaises de la fin du XIX^e siècle », 1981].

connaissance d'elle-même. Pour sa part, Christine Hudon¹³ s'est attardée à l'analyse de l'aspect spirituel du journal de Joséphine, et plus particulièrement à la partie concernant la retraite religieuse. En 2003, Sophie Montreuil¹⁴ réalise une brillante étude sur les habitudes de lecture au XIX^e siècle qui permet de faire de nombreux parallèles avec l'écriture de la diariste. À notre connaissance, les travaux de Baudouin, Hudon et Montreuil constituent l'essentiel des études majeures consacrées à ce jour au *Journal intime* de Joséphine Marchand.

Les théoriciens du journal intime féminin sont unanimes : l'écriture de jeune fille se termine au moment du mariage. Béatrice Didier soutient que « la femme mariée n'a pas ce minimum d'indépendance nécessaire pour écrire un texte où elle puisse vraiment livrer ses pensées les plus secrètes sans risquer d'y être surprise par le regard de l'Autre¹⁵. » Pour sa part, Philippe Lejeune souligne que les jeunes filles « reprennent [le journal] à leur compte vers quatorze ou quinze ans quand, leur éducation terminée, elles entrent dans la période pré-nuptiale. Elles l'abandonnent la veille de leur mariage¹⁶. » Ainsi, Henriette Dessaulles cesse d'écrire au moment de son mariage avec Maurice Saint-Jacques, à l'âge de 21 ans. Tel que le souligne Jean-Louis Major, il se produit alors un changement de confident : « Tout ensemble frère, père et ami, le journal est l'interlocuteur privilégié, jusqu'à ce que le fiancé en devienne le destinataire et que le mari le supplante¹⁷. » Si Henriette reprend son journal à la suite du décès de son mari, ce n'est que pour le relire et le corriger. Quant à Joséphine, elle poursuit son écriture intime jusqu'à l'âge de 39 ans. Au terme de notre lecture, nous tenterons de démontrer que les fonctions du *Journal intime* de Joséphine Marchand évoluent au diapason de son engagement marital. C'est ainsi que l'écriture intime accompagnera la diariste pendant plus de vingt ans.

¹³ Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des femmes catholiques québécoises au XIX^e siècle, dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n^o2, 1995, pp. 169-194.

¹⁴ Sophie Montreuil, « (Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886) », dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil [dir.], *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Saint-Laurent, Fides, 2003, pp. 123-150.

¹⁵ Béatrice Didier, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France (Littératures modernes), 2002 [1976], p. 75.

¹⁶ Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles : Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Éditions du Seuil (La couleur de la vie), 1993, p. 11.

¹⁷ Jean-Louis Major, « Introduction » dans Henriette Dessaulles, *Journal*, *loc. cit.*, p. 55.

L'étude des journaux intimes est une entreprise relativement récente qui s'est développée en concomitance avec la postmodernité et l'esthétique du fragment, qui se sont intéressées à leurs aspects formels. De plus, les journaux intimes d'une même époque possèdent des caractéristiques communes concernant leur contenu, d'où la pertinence de les considérer comme un phénomène social, et ce bien qu'ils soient tributaires de la vie privée. À priori, comme les frontières du journal intime ne sont pas péremptoires, il est difficile de catégoriser le genre du journal intime. Dès les années 1950, Alain Girard¹⁸, Michèle Leleu¹⁹ et Béatrice Didier²⁰ posent les premières balises de l'étude du genre. Alors que Girard consacre sa thèse à la notion de personne, Leleu propose une classification caractérologique des journaux. En ce qui concerne notre recherche, nous privilégierons l'approche de Béatrice Didier qui veut que le journal intime évolue en accord avec la progression du « moi » du diariste.

L'étude du journal intime québécois au XIX^e siècle ne peut s'effectuer sans considérer la religion catholique, qui influence, voire détermine alors tous les aspects de la vie, privée comme publique. En effet, bien que Joséphine Marchand soit une intellectuelle progressiste, il demeure néanmoins que son journal obéit à des règles de bienséance dictées par la pratique religieuse. L'ouvrage fondateur de Nive Voisine, *l'Histoire du catholicisme*²¹, nourrira notre réflexion concernant les pratiques et croyances religieuses dans le Québec du XIX^e siècle. L'étude de René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec : 1830-1930*²² permettra quant à elle de saisir l'emprise de la religion sur la société québécoise. Joséphine Marchand, ainsi que ses consœurs journalistes, ont largement contribué à l'avancement des femmes dans le domaine public. Nous nous appuierons également sur l'ouvrage *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*²³, rédigé par le Collectif Cléo, afin d'établir des parallèles entre l'écriture intime de

¹⁸ Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France (Dito), 1986 [1963], 638 p.

¹⁹ Michèle Leleu, *Les journaux intimes*, Paris, Presses universitaires de France (Caractères), 1952, 354 p.

²⁰ Béatrice Didier, *Le journal intime, op. cit.*, 205 p.

²¹ Nive Voisine, *Histoire du catholicisme québécois : Tome 2.2, Les XVIII^e et XIX^e siècles, Réveil et consolidation (1840-1898)*, Montréal, Boréal, 1991, 507 p.

²² René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec : 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, 284 p.

²³ Collectif Cléo, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 [1982], 646 p. À noter que le Collectif Cléo se compose de Micheline Dumont, Michèle Jean, Marie Lavigne et Jennifer Stoddart.

Joséphine Marchand et l'histoire de la condition féminine. Afin d'enrichir notre compréhension du XIX^e siècle québécois – la vie littéraire, les mœurs sociales, la vie privée – l'éclairage de quelques grands travaux de synthèse historique nous sera précieux, notamment *La vie littéraire au Québec* (sous la direction de Maurice Lemire et de Denis St-Jacques) et *l'Histoire de la vie privée* (sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby). Au final, les différents discours, tant religieux que plus largement culturels, seront mis en dialogue avec l'écriture diaristique elle-même.

Le présent mémoire propose de mettre en parallèle les enjeux littéraires du *Journal intime* de Joséphine Marchand et l'évolution personnelle de la diariste. Pour ce faire, nous tenterons de relever les pivots significatifs du journal intime. Le premier chapitre s'emploie à reconstruire le contexte socio-historique qui a favorisé les débuts de l'écriture intime. Alors que la deuxième partie s'intéresse au journal de jeune fille qui couvre les années 1879 à 1886, la troisième étudie les fonctions du journal de femme mariée. Comme notre étude se veut attentive aux deux temps de l'œuvre, elle abordera les divers enjeux en suivant le parcours personnel, social, marital et professionnel de la diariste.

CHAPITRE 1
LES DÉTERMINATIONS DE L'ÉCRITURE

1.1 Les privilèges du milieu bourgeois

Être née de bonne famille

D'ascendance française, la famille Marchand s'est imposée dans le monde du commerce dès la fin du XVIII^e siècle²⁴. Gabriel Marchand, grand-père de Joséphine, travaille d'abord à Québec pour la maison d'importation de John McNider, puis s'établit à Saint-Jean-sur-Richelieu. Profitant de l'emplacement stratégique des rivières Richelieu et Hudson dans les échanges commerciaux par voies navigables, Gabriel met alors sur pied à Saint-Jean une entreprise familiale d'exploitation du bois. C'est dans ce contexte de prospérité économique que naît Félix-Gabriel Marchand, père de Joséphine. Au terme de ses études en droit, celui-ci va ensuite étudier la littérature française à Paris avant de s'impliquer activement dans la politique québécoise²⁵. Il épouse Marie-Hersélie Turgeon²⁶ en 1854 et fonde une famille ouverte et généreuse qui deviendra souvent l'hôte des activités mondaines de la région. Influente dans le milieu social – politique, économique, culturel, littéraire – de l'époque, la famille de Félix-Gabriel Marchand fait partie de l'élite de Saint-Jean. En plus de fréquenter Louis Fréchette, écrivain emblématique, et Honoré Mercier, fondateur du Parti National, la famille Marchand se verra présenter à de nombreux notables de l'époque, tels que Wilfrid Laurier et William McKinley. Joséphine grandit dans ce milieu bourgeois, ce qui lui permet, en tant que jeune fille, d'avoir un accès privilégié à l'éducation. Elle est reçue comme pensionnaire au couvent des Dames de la Congrégation de Notre-Dame où elle se découvre une passion pour l'écriture. À l'âge de dix-sept ans, elle envisage « sans trop de déplaisir une dernière année d'études, comme pensionnaire ». (JI-16) Loin de l'agitation de la vie ouvrière qui poussait les jeunes filles à entrer très tôt dans le monde des adultes,

²⁴ Les données documentaires de ce chapitre proviennent du *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [<http://www.biographi.ca/index-f.html>] ainsi que des notices biographiques d'Edmond Robillard, annexées au *Journal intime* de Joséphine Marchand.

²⁵ Impliqué dans la sphère politique libérale du Québec, Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) occupera le poste de député de la circonscription électorale de Saint-Jean de 1867 jusqu'à sa mort. Après avoir rempli plusieurs tâches politiques d'importance, il devient chef de l'opposition (1892-1897), puis occupera la fonction de premier ministre du Québec de 1897 à 1900.

²⁶ Née d'une bonne famille, Marie-Hersélie Turgeon est la fille de Louis Turgeon et de Pélagie Marchand. Bien qu'il existe très peu de notes biographiques à son sujet, nous savons qu'elle a reçu une excellente éducation au couvent de Saint-Roch, à Québec, avant d'épouser Félix-Gabriel Marchand. Tout au long de sa vie, elle transmettra à ses enfants son amour pour la lecture et pour les travaux intellectuels.

Joséphine profite de plusieurs années de célibat dans la maison paternelle. En repoussant ainsi le mariage, elle dispose de beaucoup de temps pour pratiquer des activités personnelles et participer à des activités mondaines, dont le théâtre et les visites d'agrément.

La bibliothèque paternelle

Née de parents instruits, Joséphine bénéficie d'un climat intellectuel exceptionnel. Elle note le 6 novembre 1879 : « Papa et maman sont assis au coin du feu, l'un parcourant un travail sur l'art de tailler les arbres fruitiers, l'autre lisant l'*Histoire de Cicéron* de Lamartine ». (JI-20) Il relève de l'exception que la mère de Joséphine soit une lectrice chevronnée ; c'est sans aucun doute grâce à celle-ci que la jeune diariste développe un intérêt pour la lecture, une passion qu'elle cultivera tout au long de sa vie. Elle se considère choyée de grandir au sein d'une famille où les activités culturelles sont valorisées. Non sans fierté et une certaine suffisance, elle peint ainsi sa famille, le 8 avril 1883 : « Dans cette famille où nous sommes tous intelligents, quelques-uns spirituels, tous amis enthousiastes de l'art [...], nous passons de délicieux moments. Nos jouissances sont celles de l'intelligence. » (JI-39) Joséphine s'intéresse à l'actualité ; elle lit les journaux – québécois ou français – et se tient informée de la vie politique et sociale. Elle peut aussi choisir ses lectures dans la bibliothèque paternelle, qui regorge d'œuvres littéraires. Ainsi, la diariste mentionne cet accès privilégié à la littérature dès la première entrée de son journal intime : « J'ai découvert hier sur les hautes tablettes de la bibliothèque paternelle une quantité d'ouvrages canadiens » (JI-15). Joséphine commence dès lors à se doter d'une culture littéraire – canadienne mais aussi française et étrangère – qu'elle cherchera plus tard à partager avec ses compatriotes en instituant, comme nous le verrons ultérieurement, l'*Œuvre des livres gratuits*. Intimement liée à l'écriture, la lecture permet à Joséphine de développer son propre style littéraire.

Une chambre à soi

Protégée et choyée, Joséphine dispose, au sein de sa famille nombreuse mais aisée, d'un espace dans lequel elle peut s'initier en toute tranquillité à l'écriture intime. Bien que Joséphine ne mentionne pas explicitement l'endroit où elle écrit, de nombreux indices – l'écriture rarement interrompue par la famille, le journal demeuré inconnu de tous, l'écriture tardive ou nocturne – nous permettent de croire qu'elle disposait d'une chambre à elle.

Dans le « Secret de l'individu », Alain Corbin évoque le phénomène du « désentassement des corps » qui survient au sein de la famille bourgeoise du XIX^e siècle. En effet, alors que les dortoirs et les aires ouvertes étaient la norme au cours des siècles précédents, le foyer bourgeois du XIX^e siècle s'approprie progressivement la chambre privée et délaisse la promiscuité familiale. Selon Corbin, l'espace privé est particulièrement déterminant pour la jeune fille : « La chambre de la jeune fille, devenue temple de sa vie privée, se truffe de symboles ; elle se confond avec la personnalité de l'occupante, dont elle prouve l'autonomie²⁷. » En effet, l'arrivée de la chambre privée favorise la réflexion et le développement de l'individualité. La « chambre à soi », selon l'expression de Virginia Woolf, est en effet une condition capitale à l'avènement de l'écriture féminine. Comme le souligne Béatrice Didier, la bourgeoisie naissante constitue un milieu propice à l'écriture intime : « Lieu du repliement, du retranchement de l' "intimité", il semble que la micro-famille bourgeoise du XIX^e siècle soit le berceau favorable à l'éclosion du journal intime²⁸. » Seule, sans les yeux indiscrets des plus vieux et les jeux bruyants des plus jeunes, Joséphine apprend donc à se connaître. Son journal intime participera ainsi grandement à son développement tant spirituel que littéraire.

²⁷ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », *loc. cit.*, p. 407.

²⁸ Béatrice Didier, *Le journal intime, op. cit.*, p. 73.

1.2. Tenir son journal

Une écriture de transition

Joséphine amorce l'écriture de son journal intime à l'âge de dix-sept ans, au moment où se produisent les transformations typiques de fin d'adolescence. Dès l'entrée liminaire de son journal intime, Joséphine justifie les raisons de son écriture :

Je voudrais alors traduire mes idées avec la plume, ou les confier à quelqu'un dans l'intimité ; mais mon impuissance à rendre pleinement mes impressions, et l'absence du confident souhaité, me paralysent. Voilà ce qui me décide à être mon propre confident, et à écrire mes pensées pour m'en amuser plus tard. (JI-15)

Prenant conscience qu'elle n'est plus une enfant, il semble important pour la diariste de saisir le moment présent et de noter ses impressions d'adolescente. Ainsi, elle constate dès son jeune âge que le temps est éphémère. Elle note le 30 juillet 1879 : « Je crois bien que, rendue à un certain âge, j'aimerai me rappeler quelles étaient mes dispositions au temps présent. J'aurai soin de noter de temps en temps, pour le plaisir de mes 30 ou 40 ans, les sentiments de ma dix-septième année. » (JI-17) Le journal intime permet à Joséphine de consigner ses activités quotidiennes, ses projets et ses états d'âme ; elle en garde ainsi un souvenir tangible. Le cahier accompagne Joséphine dans une période déterminante de sa vie de jeune fille. En ce sens, elle mentionne dans la première entrée que certains changements s'opèrent en elle : « L'irruption spontanée de ces sensations en mon âme fait vibrer toutes mes cordes. Seraient-ce les premiers souffles impétueux de l'amour ? Je deviens mélancolique et rêveuse, et ne me sens pas dans mon état normal. Le cœur a un grand besoin d'aimer mais ne sait pas encore où se fixer. » (JI-15) La prise de conscience de nouveaux sentiments et l'entrée prochaine dans le monde des adultes incitent Joséphine à s'interroger sur son avenir. Françoise Simonet-Tenant souligne la fonction de l'écriture lors de l'adolescence : « L'acquisition d'un espace secret d'écriture peut être perçu comme un acte d'émancipation, une promotion vers l'âge adulte, une sorte de rite de passage²⁹. » Le journal aide en effet à dominer les émotions et les craintes

²⁹ Françoise Simonet-Tenant, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Théarèdre, 2004, p. 94.

inhérentes au passage à l'âge adulte. Comme nous le verrons dans le chapitre suivant, le journal accompagne Joséphine dans sa longue réflexion à propos du mariage.

Le journal comme confident

Bien que de nature réservée, Joséphine semble connaître beaucoup de jeunes gens de Saint-Jean, de Québec ou de Montréal, avec qui elle conserve cependant une certaine distance. Devant l'absence d'un confident idéal, qui comprendrait les sentiments qu'elle a peine à exprimer, Joséphine choisit l'écriture pour se confier, devenant ainsi son « propre confident ». (JI-15) Écrire permet d'exprimer des secrets et des émotions qu'elle n'aurait su partager autrement. Bien que Joséphine écrive pour elle-même, le destinataire de l'écriture intime est le cahier, ce « cher journal³⁰», qui revient à quelques occasions. L'adresse au cahier se retrouve aussi dans un journal intime contemporain à celui de Joséphine, soit celui d'Henriette Dessaulles, jeune fille bourgeoise de St-Hyacinthe. Celle-ci entretient un lieu affectueux avec son journal qu'elle surnomme « [s]on petit confident³¹ » et « [s]on petit miroir³² ». Comme le mentionne Béatrice Didier : « Le journal lui-même devient un “ami”, un confident, et presque un amant, que l'on rejoint chaque nuit³³. » Le journal devient ainsi l'ami secret ; c'est dans la solitude, à l'insu de tous, que Joséphine écrit son journal, comme le montre l'exemple suivant, daté du 18 janvier 1883 : « J'écris, à genoux sur ma toilette, pour être plus prête à cacher mon cahier si papa arrive. Il est près de minuit, bonsoir. » (JI- 35). Le caractère secret est mentionné plus d'une fois, dont le 13 septembre 1882 : « Au revoir mon petit journal, cache-toi bien et sois sage pendant mon absence. » (JI-28) Lors des premières années de l'écriture, le journal devient un lieu privilégié pour la conversation intime.

³⁰ Dans la première partie du journal, alors que Joséphine est jeune fille, l'utilisation du journal intime comme destinataire est plus fréquent. L'adresse au journal apparaît à six occasions, soit dans les entrées du 30 juillet 1879, 6 novembre 1879, 30 janvier 1880, 27 juillet 1882, 13 septembre 1882 et du 3 décembre 1882.

³¹ Henriette Dessaulles, *Journal; deuxième, troisième et quatrième cahiers 1876-1881*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 2001, p. 143.

³² *Ibid.*, p. 118.

³³ Béatrice Didier, *Le journal intime, op. cit.*, p. 108.

Dresser son portrait

C'est par l'écriture que Joséphine développe une profonde réflexion sur sa personnalité, découvrant ainsi une différence entre l'image qu'elle projette et la jeune fille qu'elle est réellement – opposition significative entre ce que l'on cache et ce que l'on montre. Joséphine réfléchit sur son attitude, surtout en ce qui concerne ses relations avec les jeunes de son âge :

Je voulais noter ma dernière visite à Québec où je fis la connaissance d'un bon nombre de personnes. Il y avait là un groupe de jeunes gens fort intelligents, que je vis assez souvent. Les rapports entre nous furent d'abord assez froids. J'ai l'habitude d'attendre les avances et je me tiens sur la réserve. On me taxe parfois de hauteur. Je me rends compte que la sympathie s'établit, dans ces conditions, plus lentement. (JI-22)

Quelques mois plus tard, le 8 avril 1883, la jeune fille dresse un portrait d'elle-même qui rappelle cette opposition entre l'intérieur et l'extérieur : « Moi (je me nomme à mon rang), je crois que je suis un peu absolue et indépendante : de cela on m'accuse. Je suis plutôt distraite et résolue. En somme, on me trouve un peu hautaine et désagréable, je crois. Si l'on savait pourtant comme je suis intérieurement inoffensive ! » (JI-39) Joséphine est consciente que l'écriture de son journal peut l'aider à se découvrir en tant que personne, comme le montre l'entrée du 8 octobre 1882 : « Peut-être qu'à force de m'analyser, je vais finir par me connaître et par déchiffrer l'énigme que je suis. » (JI-31) Le journal intime devient alors le lieu où se dévoile la vulnérabilité de Joséphine, une facette de son caractère qu'elle cache en présence des autres. La personnalité se déploie alors dans toute son intimité et la vraie nature se révèle dans toute sa complexité.

1.3. La figure du père

Un mentor littéraire

Le goût que manifeste Joséphine pour l'écriture n'est certainement pas étranger aux activités littéraires du père³⁴. En plus d'être un membre actif de la politique québécoise, Félix-Gabriel Marchand est en effet aussi l'auteur de plusieurs créations littéraires d'importance – comédies, vaudevilles, poésies, textes en prose – qui ont été réunies de son vivant sous le titre de *Mélanges poétiques et littéraires* en 1899. Parmi ses œuvres les plus célèbres, notons *Un bonheur en attire un autre* (1883) et *Les Faux Brillants* (1885), des comédies qui rappellent, selon Joséphine, « la gaieté et l'humour de certaines [pièces] de Molière » (J I-16). Ses œuvres théâtrales ont d'ailleurs retenu l'attention des historiens de la littérature dont Pierre De Grandpré qui juge que « les caractères joliment dessinés ont de la consistance ; l'intérêt, ménagé avec habileté, se maintient pendant toute la durée de l'action³⁵. » Les comédies de Félix-Gabriel sont jouées devant public et Joséphine acceptera même d'être comédienne dans l'une de ses pièces. Elle relate le succès de son père le 23 mai 1883 : « Papa est à Ottawa pour la seconde session de l'Académie royale. Il y a lu quelques scènes de sa comédie : *Un bonheur en attire un autre*, que nous allons jouer bientôt. Le Gouverneur général, le marquis de Lorne, l'en a félicité et lui a demandé s'il n'y aurait pas moyen de la faire jouer. » (JI-42) Cette pièce en vers fut, semble-t-il, très appréciée par la société mondaine. À une époque où les écrivains québécois sont peu nombreux, le travail littéraire de Félix-Gabriel Marchand marque d'autant plus la sphère publique³⁶.

³⁴ Les données biographiques et littéraires sur lesquelles s'appuie le présent développement sont majoritairement tirées du *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [<http://www.biographi.ca/index-f.html>].

³⁵ Pierre De Grandpré, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1971 [1967], p. 262.

³⁶ Tel que mentionné par Michèle Brassard et Jean Hamelin : « Non seulement le public apprécie son humour et son sens de la caricature, mais on reconnaît son œuvre : il est élu membre de l'Académie des muses santones (France) en 1883 ; l'université Laval lui décerne un doctorat ès lettres en 1891 et on l'élit président de la Société royale du Canada en 1897. » (Michèle Brassard et Jean Hamelin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [en ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=6259 [Site consulté le 18 juillet 2011].)

Le *Franco-Canadien*

D'allégeance libérale, Félix-Gabriel Marchand appuie certaines idées progressistes tout en conservant ses valeurs religieuses catholiques issues de son éducation familiale. À une époque où la petite bourgeoisie et la religion catholique étaient intimement liées, Félix-Gabriel – bien que critique envers certains aspects de la religion – transmettra les valeurs du catholicisme à ses enfants. Pour diffuser ses opinions politiques, il choisit le journalisme, qu'il exercera tout au long de sa vie. Ainsi, il fonde à Saint-Jean-sur-Richelieu, avec ses amis Charles Laberge et Isaac Bourguignon, un journal libéral bihebdomadaire, le *Franco-Canadien*³⁷, qui paraîtra de 1860 à 1895. Félix-Gabriel assurera lui-même la direction du journal de 1861 à 1863 ainsi que de 1867 à 1878³⁸. Le but premier du journal est de participer aux grands débats sociaux : « le prospectus promet une analyse des événements politiques dans une perspective catholique et canadienne-française³⁹. » C'est par ce journal, entre autres, que Marchand livre son combat contre la confédération des colonies britanniques de l'Amérique du Nord. Largement diffusé, le journal s'avère un outil de propagande et de persuasion utile pour les politiciens de l'époque. En plus de la politique, le *Franco-Canadien* comporte des rubriques variées : romans-feuilletons, publicité, nécrologie, faits divers, nouvelles locales, articles de mode, de santé et d'agriculture.

Influence paternelle

Témoin de cette activité littéraire paternelle, Joséphine développe un attrait pour l'écriture qu'elle qualifie humblement, dans son journal, de « légère inclinaison pour la littérature ». (JI-17) Félix-Gabriel encourage ce penchant en proposant à la jeune

³⁷ *Bibliothèque et Archives nationales du Québec* présente en ligne la collection numérique du *Franco-Canadien* qui recense les pages du journal sur plus d'une trentaine d'années.

³⁸ « En 1893, le journal connaît des difficultés financières. Le propriétaire, Isaac Bourguignon, décide de le céder à un groupe conservateur, sans tenir compte des droits que possédait Marchand sur le titre du journal. Devenu chef du Parti libéral et chef de l'opposition, Marchand fonde *Le Canada Français* le 6 juillet 1893 pour concurrencer le journal de Bourguignon. Les deux rivaux paraîtront simultanément de juillet 1893 à septembre 1895. Marchand, qui avait porté sa cause en justice, recouvre ses droits sur le titre du journal. Le 13 septembre 1895, *Le Canada français* absorbe *Le Franco-Canadien*. À partir du 4 octobre 1895, le journal s'intitulera *Le Canada français et Le Franco-Canadien*. » [*Bibliothèque et Archives nationales du Québec*.]

³⁹ Michèle Brassard et Jean Hamelin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [en ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?id_nbr=6259 [Site consulté le 18 juillet 2011].

Joséphine de publier quelques chroniques dans le *Franco-Canadien*, ce qu'elle mentionne dès la seconde entrée de son journal, le 20 juillet 1879 : « J'ai écrit ces jours-ci quelques petites chroniques que papa me promet de faire publier, si je ne suis pas trop paresseuse pour les corriger et les mettre au point. » (JI-17) Joséphine domptera cette « mauvaise bête » qu'est la paresse et sera publiée dans le journal de son père. Son entrée dans le champ littéraire se trouve donc grandement facilitée par l'influence paternelle.

Félix-Gabriel soutient d'abord les premières publications de sa fille, puis contribue ensuite à son entrée dans le monde, lorsqu'il lui permet de l'accompagner au club Shawinigan, qui réunit l'élite de la région. L'image du père est fondamentale pour la jeune fille : personnalité publique respectée, auteur de talent à l'esprit fort, Félix-Gabriel devient pour Joséphine un modèle à suivre. Il n'en reste pas moins que Joséphine saura frayer son chemin par elle-même, entre autres par l'écriture d'une pièce de théâtre⁴⁰, à l'âge de vingt ans, qui sera acceptée par un comité de lecture et jouée devant la société mondaine de l'époque : « J'eus l'idée d'écrire cette pièce qui pourrait être montée facilement et jouée par les amateurs à ma disposition. Je n'en parlai à mon père qu'après l'avoir terminée. C'est le comité de lecture qui l'accepta et qui décida mon cher père à la laisser mettre à l'affiche. » (JI-22) Le théâtre et l'écriture journalistique apportent une notoriété à la jeune Joséphine ; les gens reconnaissent ses talents littéraires, ce qui nourrit alors son ambition de pratiquer le métier d'écrivain.

1.4. L'ambition d'être écrivaine

Une écriture double

C'est presque simultanément que la jeune fille amorce l'écriture de chroniques journalistiques et la tenue de son journal intime. Dès les premières entrées, ces deux formes d'écriture semblent se confronter, cherchant chacune la place qui lui revient. Ainsi, Joséphine prend conscience de cette cohabitation particulière et souligne, le 30

⁴⁰Joséphine ne mentionne pas le titre de cette pièce dans son journal intime. Nous pouvons par contre suggérer, en tenant compte de sa date de création, que ce soit la pièce « Fleur d'antan, comédie en vers en un acte avec prologue », qui repose toujours à *Bibliothèque et Archives Canada* et qui ne semble pas avoir été publiée à ce jour.

janvier 1880 : « Je te néglige mon cher *Journal* car je travaille assez régulièrement chaque jour. J'écris de petites chroniques que je donne aux journaux. » (JI-20) Elle écrit un commentaire similaire le 27 juillet 1882 : « J'ai négligé mon *Journal* depuis bien longtemps, car j'ai donné tous mes loisirs à des travaux littéraires. » (JI-21) Le nombre d'entrées durant les trois premières années⁴¹, soit de 1879 à 1881, est mince compte tenu du travail littéraire qui occupe davantage l'attention et le temps de la jeune fille. L'écriture des chroniques exige des recherches, ce qui cause une pression de performance qu'on ne retrouve pas dans le journal intime. Spontanée et fluide, l'écriture personnelle est privilégiée lorsque le travail littéraire devient trop exigeant, tel que le montre le passage tiré du 29 avril 1883 : « Interrompue, l'autre jour, dans ma dissertation du genre La Bruyère, – je ne la continue pas aujourd'hui. À plus tard le reste du panorama. Je pars demain pour Montréal. Condensons, le temps passe ! » (JI-40) L'écriture personnelle est donc plus accessible ; elle permet à Joséphine de s'exprimer librement dans un style qui ne pourrait être utilisé pour les journaux. Complémentaire de l'écriture professionnelle, le journal permet de réfléchir et de confier ses appréhensions concernant celle-ci. Le 23 mai 1883, elle indique : « J'aurai demain aussi, dans *L'Opinion publique*, une chronique sans nom ni couleur qui, je l'espère, n'est pas en plus de cela tout à fait sans saveur. » (JI-41) Tenu en parallèle de l'écriture des chroniques, le journal est écrit en retrait du monde. Par son caractère intime, il vient contrebalancer la mondanité journalistique. L'écriture personnelle semble donc plus naturelle à Joséphine puisqu'elle favorise l'exaltation de ses émotions et la critique de ses maladresses. Le 29 avril 1883, elle compare une de ses chroniques à un « marmot naissant » : « Dès que je les ai adressées à M. Mercier – qui tient absolument à être l'intermédiaire entre la rédaction de *L'Opinion publique* et moi –, je n'y pense plus et toutes mes sollicitudes se concentrent sur le marmot naissant. Je suis un peu scandalisée de la tournure qu'a prise mon hyperbole, mais enfin, on se permet des libertés quand on fait métier d'écrivain ! Et puis, je suis seule à me lire. » (JI-40) Cet extrait montre bien la dualité de l'écriture qui anime Joséphine : d'une part, elle se considère comme un écrivain, qui publie des chroniques, d'autre part, elle se considère comme une diariste, qui écrit son journal pour elle-même.

⁴¹ Le nombre d'entrées est de sept en 1879, une seule en 1880 et aucune en 1881.

Collaborer aux journaux

À partir de 1880, l'écriture devient plus accessible pour la gent féminine, « des femmes commencent à dire et à écrire⁴². » La jeune fille prend l'écriture des chroniques très au sérieux et tient à livrer des textes de qualité ; l'écriture est motivée et semble dépasser le simple passe-temps. C'est sans doute une ambition littéraire qui l'habite, lorsqu'elle affirme, le 18 janvier 1883 : « Je suis heureuse quand ma pensée est en travail, j'appelle cela mes moments d'inspiration : c'est un bien gros mot pour mes petites bluettes. C'est pourtant un fait. Quand j'écris, avec bonheur quelque chose souffle en moi ; c'est comme une brise vivifiante qui m'anime et m'emporte. » (JI-36). L'écriture lui procure un sentiment d'enthousiasme et d'accomplissement de soi. Malgré le risque de se faire taxer de bas-bleu⁴³, Joséphine pratique l'écriture de façon assidue et publie des chroniques dans *La Tribune* et *L'Opinion publique*. Le journal intime consigne moins les variantes des différentes chroniques que les dates de l'écriture et de la publication de celles-ci. Le 6 novembre 1879, elle écrit : « Je vais revoir et corriger mes petits essais littéraires que je publierai peut-être dans *La Tribune*, journal récemment fondé par M.L.-O. David. » (JI-20) Nous détenons très peu d'information sur les chroniques qu'elle a écrites entre 1879 et 1881. Rédigés sous le pseudonyme de Josephte, il semble que les premières publications de Joséphine soient des contes. Dans son journal, Joséphine mentionne quelques textes de sa création, dont « Les amours de deux serins », « L'ennemi du mari » et « Une page du journal d'un écolier ». Tel que le souligne Hélène Turcotte, les thèmes des contes qu'elle compose sont en majorité l'amour et le mariage : « Influencée par la lecture des fables de La Fontaine, Joséphine raconte des histoires simples qu'elle explicite parfois dans les dernières lignes, concluant par une maxime ou une morale⁴⁴. » Elle donne un exemple de ce qu'elle écrit dans son journal intime, en date du 3 décembre 1882 : « Hier, à la veillée, j'ai fait un article intitulé : "Une vieille fable modernisée", qui est assez réussi, je crois. J'ai pris pour texte la fable de La Fontaine : *Les deux Pigeons*. Je

⁴² Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec, op. cit.*, p. 245.

⁴³ Selon *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, il s'agit d'un « terme péjoratif pour désigner une femme à prétentions littéraires ; intellectuelle pédante. », p. 226.

⁴⁴ Hélène Turcotte, « Génétique littéraire québécoise : devenir auteure au tournant du siècle (1885-1925) », thèse de doctorat, Université Laval, 1996, f. 284.

la fais servir à représenter un couple heureux, qui est séparé par l'entraînement du mari dans les clubs. C'est une histoire qui a toujours de l'actualité, et qui touchera peut-être quelques-uns au vif. » (JI-31) Au fil du temps, les sujets des chroniques de Joséphine deviendront plus matures et les opinions plus tranchées. Elle fondera en 1898 le premier journal destiné aux femmes, *Le Coin du feu*⁴⁵. Contemporaine et amie de Joséphine, Françoise⁴⁶ utilisera elle aussi le journalisme pour critiquer la société et diffuser ses valeurs féministes. Ces deux pionnières auront comme ambition d'accroître la culture des femmes québécoises qui, contrairement aux canadiennes anglaises, n'ont pas accès aux études supérieures.

L'entrée dans le champ littéraire

Dans un siècle où le rôle de la femme est déterminé par la sphère privée, le journalisme n'est pas un métier commun pour la gent féminine. Les chroniques de Joséphine écrites pour les différents journaux attirent l'attention du milieu journalistique de l'époque, ce qu'elle remarque, le 27 juillet 1882 : « Il y a si peu de femmes qui écrivent au pays que ma signature a provoqué la curiosité des gens ». (JI-22) Le fait d'être femme est un avantage et un inconvénient en ce qui concerne l'entrée dans le champ journalistique de l'époque : d'une part, la journaliste subit un manque de crédibilité quant à ses sujets d'écriture et à ses choix stylistiques, d'autre part, son sexe lui permet de se distinguer et de bénéficier d'un assouplissement des critiques à son égard. Ainsi, Joséphine affirme le 30 janvier 1880, à propos des chroniques qu'elle écrit pour les journaux : « Elles n'ont pas été trop mal reçues, je crois ; et la critique n'a pas été trop sévère à leur endroit. » (JI-20) Choisir l'écriture, pour une femme du XIX^e siècle, implique une autoexclusion du cadre préétabli pour celle-ci et une dérogation aux attentes de la société – elle devient pourvoyeuse plutôt que nourricière, libre-penseuse plutôt qu'obéissante. L'écriture

⁴⁵ « Cette revue devient un forum littéraire où les grands noms de l'époque se rencontrent et où des féministes écrivent des premiers textes. Soixante ans après le *Musée de Montréal*, Joséphine Dandurand relance le journalisme littéraire féminin. Si on y trouve, comme dans la revue de Madame Gosselin, une valorisation de la sphère féminine, on y trouve aussi les nouvelles idées qui ont cours dans la bourgeoisie francophone. » [Collectif Clio, *L'histoire de femmes au Québec*, p. 245.]

⁴⁶ Pseudonyme de Robertine Barry, 1863-1910. Considérée comme une pionnière dans les domaines du journalisme et du féminisme, elle collabore à divers journaux, dont *La Patrie*, avant de fonder son propre journal, *Le journal de Françoise*, qui paraîtra bimensuellement de 1902 à 1909.

journalistique demeure mal vue par le clergé, qui perçoit la présence des femmes dans la sphère publique comme une entrave au modèle féminin et par conséquent, une menace aux bonnes mœurs⁴⁷. Le clergé, l'abbé Casgrain en tête, préconise les textes à caractère historique ou patriotique plutôt que la fiction. Jeune fille, Joséphine choisit d'écrire des contes empreints de religiosité, ce qui la garde sans doute dans les bonnes grâces à la fois de la critique et du clergé.

1.5. Critique du rôle social imposé aux femmes

Une mère au foyer

Joséphine grandit au sein d'une famille traditionnelle : Marie-Hersélie est une mère au foyer qui veille sur les enfants et voit à l'exécution des tâches par les domestiques. Ayant reçu son éducation au couvent de Saint-Roch, la mère de Joséphine compte parmi les rares femmes cultivées de sa génération. Elle se passionne pour la lecture et partage l'amour des livres avec sa famille. Le 8 avril 1883, Joséphine écrit, à propos de sa mère : « Maman a une grande intelligence, beaucoup d'esprit, un excellent cœur et des sentiments nobles et relevés. » (JI-39) Privilégiée d'avoir une mère éduquée, Joséphine est par contre troublée par ses tendances dépressives. En effet, Marie-Hersélie est de nature hypocondriaque et mélancolique, ce qui amène, selon Joséphine, un climat familial tendu : « La maison n'est pas aussi agréable qu'elle pourrait l'être : maman est nerveuse et agacée, les incessantes récriminations, les lamentations continuelles qui emplissent la maison, du matin au soir, m'attristent et m'énervent à mon tour. » (JI-3) Joséphine grandit avec cette influence maternelle qui pèse à la fois sur son père et sur ses frères et sœurs. Elle craint elle aussi, le 1^{er} mai 1884, d'être touchée par cette maladie que l'on croyait héréditaire : « Je devrai [...] hériter de ces vapeurs désolantes que maman tient de sa mère. Mais que le bon Dieu me fasse la grâce de toujours conserver assez d'énergie pour exempter, à ceux avec qui je vivrai, les angoisses que je ressentirai. » (JI-76) Joséphine ressent donc le désir de s'émanciper de l'influence maternelle et d'aller au-delà

⁴⁷ « Françoise se fait reprocher par l'ultramontain Jules Tardivel l'inspiration naturaliste et peu religieuse de ses contes, [dans son recueil] *Les fleurs champêtres* (1895) » [Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, p. 245.]

de la sphère domestique. Elle choisit plutôt de s'identifier à son père, qui s'avère un modèle fort de réussite, et de mettre son intelligence à profit par l'écriture. Prendre sa place dans le domaine public sera un défi de taille pour la jeune Joséphine.

Les femmes dans l'espace privé

Comme le souligne Alain Corbin à propos du XIX^e siècle : « Les femmes étaient prises comme la représentation du privé, et leur participation active en tant que femmes sur la place publique était rejetée pratiquement par tous les hommes⁴⁸. » Joséphine mentionne clairement la supériorité sociale du mari dans le couple de son époque, position approuvée à la fois par la loi et par l'Église. Ainsi, ses propos sont en accord avec la philosophie du moment lorsqu'elle décrit les qualités d'un bon mari, le 14 octobre 1883 : « Qu'il fasse sentir une autorité tempérée, un despotisme attendri, une dictature partielle, mais qu'il soit le maître par droit d'aînesse d'abord, la supériorité d'intelligence, d'expérience et de mari (droit que donnent d'ailleurs l'Église et la loi). » (JI-51) La religion catholique approuve cette répartition sexuelle des tâches, donnant ainsi à la femme le rôle de protectrice des valeurs familiales. Tel que mentionné dans *L'histoire de la vie privée* : « Les femmes resteront les piliers de l'Église qu'elles avaient défendue avec tant d'acharnement, et les hommes deviendront au mieux des pratiquants saisonniers⁴⁹. » Encouragée par le clergé, la femme devient responsable de la pratique religieuse au sein de sa famille. Joséphine critique cette position de la religion à l'endroit de la femme en utilisant le sarcasme à propos du mariage : « Ah ça ! ma réconciliation momentanée avec le mariage, je la proclame évanouie. J'ai plus de répugnance que jamais pour ce saint état, comme l'Église l'appelle. » (JI-25). Contrairement à la majorité des jeunes filles de son âge, Joséphine n'attend pas impatiemment ce « saint état » ; ses projets sont autres, préférant cultiver ses ambitions littéraires et intellectuelles.

⁴⁸ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », *loc. cit.*, p. 23.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 30.

Un contexte difficile

En plus d'être animé par l'industrialisation et le progrès scientifique, le XIX^e siècle est également celui de l'individualisation. Le *Journal intime* de Joséphine Marchand se fait d'ailleurs le témoin des bouleversements touchant les mœurs et les droits des femmes au cours de ce siècle. Bien que personnel, le journal reste intimement lié à l'histoire sociale. Un bref survol du contexte historique et de la condition féminine au XIX^e siècle nous permettra de mieux saisir la teneur avant-gardiste des propos de la jeune diariste.

Les écrits de femmes québécoises demeurent discrets jusqu'au milieu du XX^e siècle ; en effet, peu nombreuses sont celles qui, lors des siècles précédents, ont pu consigner sur papier leur vision de la société, que ce soit par la fiction ou le document historique. Le Collectif Clio a su retracer l'histoire des femmes qui est longtemps demeurée sous silence. Leur ouvrage *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles* appuiera notre réflexion sur la présence de la gent féminine au cours de l'histoire. Comme le souligne Alain Corbin, « c'est au XIX^e siècle que les femmes ont été reléguées dans la sphère privée⁵⁰ » : elles perdent certains droits acquis dans le passé, que ce soit dans le domaine économique, politique ou juridique – domaines régis par la sphère publique. Il est intéressant de rappeler que l'Acte constitutionnel de 1791 permettait aux propriétaires terriens, sous certaines conditions et *sans distinction de sexe*, d'exercer leur droit de vote. Ainsi, sous ce régime plus libéral, de nombreuses femmes purent se présenter aux urnes jusqu'en 1849 où « le droit de vote est définitivement retiré aux femmes et la situation est, pour ainsi dire, normalisée⁵¹. » En plus de perdre leurs droits politiques, les femmes doivent renoncer au droit du douaire, qui leur assurait une indépendance financière en cas de la mort de leur mari. Quant à eux, les pères de famille préconisent le partage des biens et des terres agricoles entre leurs fils, comptant sur le bon mariage de leurs filles pour subvenir à leurs besoins. Les femmes du XIX^e siècle s'avèrent donc dépendantes du père ou du mari. Le Code civil de 1866 – même s'il est plus souple que la Common Law régissant les autres provinces – circonscrit leurs droits civils. Ainsi, tel que souligné dans *L'histoire des femmes au Québec* : « Les épouses

⁵⁰ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », *loc. cit.*, p. 45.

⁵¹ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, *op. cit.*, p. 164.

demeurent régies par le principe de l'incapacité juridique durant leur mariage⁵². » Le consentement et la signature du mari s'imposent alors dans l'accomplissement de plusieurs activités quotidiennes, notamment les œuvres de bienfaisance :

Et pourtant, ce siècle aura dessiné une autre place pour les femmes : elles ont perdu leurs anciens droits, et la vie politique et économique est devenue résolument masculine. L'économie domestique est totalement remodelée ; plusieurs femmes deviennent des ménagères dépendantes d'un mari pourvoyeur. Les hommes redéfinissent seuls la nouvelle société qui s'instaure en fonction de ce qu'ils font, eux, et ils en excluent les femmes. Ils définissent également ce que sont les femmes, ce qu'elles doivent faire et ne pas faire. Ils leur réservent une toute petite place où elles sont reines prisonnières : la sphère domestique⁵³.

Il ne faut pas oublier que le XIX^e siècle est également marqué par certains progrès pour les femmes, entre autres par l'adoption des lois de 1845 concernant le système scolaire, qui rend l'éducation de plus en plus accessible⁵⁴. Elles deviennent donc de plus en plus lettrées et cultivent le goût de l'écriture. La femme québécoise se développe d'abord dans l'intimité, d'où l'importante présence de diaristes féminines au cours de ce siècle⁵⁵. Pour certaines diaristes, le journal est un lieu d'exploration littéraire, par lequel elles peuvent développer leurs talents littéraires.

Choix de vie restreints

Il n'en demeure pas moins que les choix de vie pour les jeunes filles de l'époque sont restreints, comme le souligne Philippe Lejeune dans le *Moi des demoiselles* : « Trois filières possibles pour les jeunes filles : mariage, cloître et célibat laïque⁵⁶. » Éduquée et de bonne famille, Joséphine ne peut envisager de devenir ouvrière ou domestique ; elle

⁵² *Ibid.*, p. 166.

⁵³ *Ibid.*, p. 246.

⁵⁴ « Néanmoins, un progrès fantastique s'opère à cette époque : sous l'impulsion des communautés religieuses, l'instruction devient accessible aux filles dans la plupart des centres urbains et des régions avoisinantes. Les écoles et pensionnats tenus par les sœurs poussent comme des champignons : à la fin du siècle, on en compte plus de 200 contre 14 en 1830. » [Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, p. 195.]

⁵⁵ Béatrice Didier émet l'hypothèse qu'au XIX^e siècle, en France, il y aurait eu beaucoup plus de femmes diaristes que d'hommes, ceux-ci préférant s'exprimer par l'écriture publique. Les journaux intimes féminins de cette époque qui nous sont parvenus s'avèrent par contre très peu nombreux.

⁵⁶ Philippe Lejeune, *Le moi des demoiselles*, op. cit., p.77.

est consciente que ses possibilités sont limitées et que le choix de prédilection est le mariage. La jeune fille ressent la grande pression mise sur les femmes afin qu'elles se conforment au modèle de la société. Ayant reçu une demande de mariage à l'âge de dix-sept ans, elle affirme, le 30 juillet 1879, qu'elle devra bientôt faire un choix sur sa vie future : « Non, pas la moindre amourette à te conter, mon cher journal. C'est que je ne suis plus jeune ; j'aurai bientôt 18 ans, et il faut commencer à envisager la vie sérieusement. » (JI-18) Devant la lourdeur des valeurs sociales mises de l'avant au XIX^e siècle, il est difficile de déroger du cadre préétabli pour les jeunes filles et les femmes mariées québécoises. Joséphine critique le fait que le mariage soit l'inévitable aboutissement dans la vie d'une femme, que toute la vie de celle-ci soit déterminée par son éventuelle union avec un homme. Ce sont surtout les femmes instruites qui se préoccupent de cette place laissée à la gent féminine. Ainsi, en date du 30 septembre 1882, Joséphine rapporte dans son journal une discussion qu'elle a eue avec Raoul à propos du mariage :

Les principes que je réproavais étaient ceux-ci qu'il venait d'énoncer : le mariage, qui est le but de l'existence de la femme, n'est qu'un accident dans la vie de l'homme. Ses espérances, ses ambitions sont bien autrement élevées. J'essayais de prouver à l'*esprit fort* que la vie domestique, au contraire, est la vie principale ; que la carrière publique est plutôt l'accessoire de la première : à ce point qu'on modifie celle-ci, qu'on la change, pour l'accommoder et la faire servir à la seconde. Il ne voulait pas céder et je trouvais, dans cette persistance, quelque chose de blessant pour notre sexe. (JI-29)

Joséphine met en mots la tension entre le domaine public réservé aux hommes et la sphère privée où se retrouvent les femmes. Permettant d'éviter le mariage, prendre le voile devient donc une option pour les femmes en quête d'indépendance. Pour certaines d'entre elles, le choix de devenir religieuse est moins une vocation que le désir d'échapper à certaines contraintes sociales, comme le souligne le Collectif Cléo :

Au XIX^e siècle, compte tenu de l'absence d'éducation supérieure chez les francophones, la vie religieuse était probablement la seule façon d'éviter d'être soit mère de famille nombreuse, soit la vieille fille de la famille qui doit pensionner chez quelque parent. À court terme, c'était une stratégie intéressante de la part des femmes du Québec pour se soustraire à la dépendance directe des hommes. C'était assurément pour la majorité une assurance contre la misère et la

pauvreté, pour certaines un moyen de contester le destin de la procréation et, pour quelques-unes, le moyen de faire une carrière⁵⁷.

À l'âge de vingt-et-un ans, Joséphine confie à son journal intime les sentiments qu'elle éprouve à l'égard du mariage et de l'éventualité d'une vie consacrée à Dieu : « Mais alors ! marié ! on se sent enclin à faire de beaux rêves, mais l'imagination qui veut s'élancer se sent soudain glacée, les ailes coupées par la froide réalité qui est là, près de vous, inflexible, irrépudiable. Ne semble-t-il pas quelques fois que la vie monastique soit plus libre et moins odieuse... ou du moins, plus acceptable. » (JI-27) Bien qu'elle ne se considère pas comme une fervente croyante, elle semble croire que sa vocation est peut-être au couvent : « Il faut que je revienne sincèrement à Dieu, afin qu'il m'éclaire sur ma vocation. Qui sait, s'Il ne m'attend pas au couvent ! J'ai du chemin à faire avant d'en arriver là ! Il faudrait la foi, d'abord, qui est malheureusement chancelante en moi. » (JI-37) Comme nous le verrons au chapitre suivant, la retraite religieuse de 1884 poussera Joséphine à considérer sérieusement, le temps de quelques journées, l'option de prendre le voile.

L'attrait du célibat

En repoussant le mariage, Joséphine allonge ce temps précieux qui lui est alloué pour accomplir ce qu'elle aime. Elle n'a que très peu d'obligations, ce qui lui donne le loisir de s'exercer au métier d'écrivain. Pour la jeune fille, le célibat, et par conséquent l'écriture en elle-même, deviennent signes de liberté. En effet, les chroniques écrites pour les quotidiens lui permettent d'acquérir à la fois une certaine aisance financière et une liberté artistique, ce dont très peu de femmes disposent à l'époque. Pour Joséphine, l'idée d'un mariage au moment où elle vit une réussite littéraire n'est pas la bienvenue. La réflexion sur le mariage devient plus insistante à partir de 1882, lorsque Joséphine rencontre Raoul Dandurand et que l'engagement s'avère imminent. Comme le mentionne Béatrice Didier, le mariage nourrit l'écriture du diariste : « Se marier ou ne pas se marier, voilà un thème de réflexion qui tient une place énorme dans les pages de ces éternels Panurge⁵⁸. » À

⁵⁷ Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec*, op. cit., p. 238.

⁵⁸ Béatrice Didier, *Le journal intime*, op. cit., p. 74.

l'instar d'Amiel, Joséphine semble être effrayée par ce choix important et affirme « qu'il faut réfléchir sérieusement avant de s'engager irrévocablement. » (JI-29) Le champ lexical concernant le mariage souligne la perte de la liberté et se révèle par conséquent très négatif. Ainsi, le 8 août 1882, après avoir assisté au mariage d'une amie, elle se questionne sur l'éventualité du sien : « Si je peux devenir humaine d'ici là et pouvoir consentir à ce sacrifice ! C'est bien chic tout de même, de voir deux belles années de jeunesse et de liberté devant soi, avant de prendre le joug ; et de me dire qu'au bout de ces deux ans, je serai encore bien jeune pour me marier (...) » (JI-24) Le mariage est alors vu comme une finalité par laquelle Joséphine doit mettre une croix sur sa vie de jeune fille, et par conséquent sur une partie de sa propre personnalité. En ce sens, la jeune femme est très lucide en ce qui concerne le temps qui passe et partage sa crainte de vieillir à son journal intime. Plusieurs fois, elle fait allusion aux charmes qui la quittent d'année en année. La plus marquante allusion à cette peur est consignée en date du 3 décembre 1882 :

Grands dieux ! je vieillis et cela me fait un chagrin cuisant. Voici mon dernier dimanche de mineure. Dimanche prochain, j'aurai pris mon passeport pour l'affreux pays de la vieillesse ! [...] N'est-ce pas horrible d'être majeure ? Moi, ça me fait l'effet de quelque chose de jaune, de ridé, de précieux et de susceptible. Oh la la ! que c'est triste la vie puisqu'on vieillit tous les jours. Adieu mes vingt ans ! En vous laissant je mets le pied sur le premier degré de la quarantaine. Ce qu'il y a de triste dans l'action de vieillir, c'est qu'on n'est plus mignon et gentil. On perd cette fraîcheur colorée, charme de la jeunesse, pour revêtir le détestable cachet de la maturité et, plus tard !... les horribles rides de la vieillesse. (JI-32)

Le mariage, et la maternité qu'il sous-entend, sont alors perçus comme une confirmation du vieillissement, du passage irréversible de la vie d'adolescente vers la vie d'adulte. Le journal intime de Joséphine montre bien que, malgré son âge, elle n'est pas prête à se marier. Elle se sent par contre choyée de vivre au sein d'une famille qui respecte ses fréquentations. Henriette Dessaulles, pour sa part, devra patienter plusieurs années avant que sa belle-mère ne lui donne le consentement de fréquenter et d'épouser l'amour de sa vie, Maurice St-Jacques. Les parents de Joséphine, quant à eux, semblent plutôt inquiets du fait que leur fille n'ait pas encore fait un choix. Après quelques mois de fréquentation avec Raoul Dandurand, Joséphine n'est toujours pas convaincue de ses sentiments. Celle-

ci le souligne, le 22 juillet 1883 : « Je crains que cette affreuse incertitude que je croyais à jamais dissipée, ne soit revenue, comme le diable avec un renfort. [...] Toutefois, je ne puis me résigner à en finir, malgré les injonctions de mes parents et les conseils de madame Mercier qui me dit, comme papa et maman, de lui donner son congé immédiatement, si je ne l'aime pas. » (JI-44) La jeune fille est incapable de faire un choix – soit de s'engager ou de laisser partir Raoul – préférant à l'évidence le statu quo du célibat.

CHAPITRE 2
LA FIANCÉE : UNE RÉFLEXION SPIRITUELLE

2.1 La retraite religieuse

Expérience transitoire

Le 8 mars 1884, Joséphine reçoit une lettre de sa tante Rachel Turgeon, religieuse du Sacré-Cœur, qui l'invite à faire une retraite dans son couvent. À l'époque, qu'elle soit collective ou individuelle, la retraite s'avère une pratique importante dans l'approfondissement de la foi. Pour la jeune femme, qui a la tête bien ailleurs qu'au domaine religieux, cette invitation ne l'enchantait guère :

Il n'y a plus moyen de résister. Il faut me rendre. J'en suis malade. Dans la disposition actuelle de mon esprit et de mon âme tournée de n'importe quel côté excepté la religion, c'est une tâche affreuse. Je veux bien user de cette grâce. Le Bon Dieu vient me chercher Lui-même, je serais des plus coupables de résister. Je veux faire la chose consciencieusement et c'est l'effort que cela va me coûter qui me semble au-dessus de mes forces. [...] Le Sacré-Cœur de Jésus y pourvoira, j'en ai la confiance. (JI-57)

La dévotion au Sacré-Cœur de Jésus est un important mouvement religieux qui a été institué au Québec par les Jésuites et l'influence du pape Pie IX. Symbole de l'amour divin, le Sacré-Cœur est adoré par de nombreux catholiques dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Selon l'*Histoire du catholicisme*, « [l]e mouvement de dévotion au Sacré-Cœur véhicule un fort contenu social et cadre bien avec la nouvelle sensibilité ultramontaine désireuse de régénérer la société⁵⁹. » Empreinte de dolorisme, cette dévotion soulève les passions, ce qui sert bien les ultramontains, qui souhaitent « la suprématie du pouvoir religieux sur le pouvoir civil⁶⁰. » Bien que d'allégeance libérale, la famille Marchand ne peut rester étrangère à ce mouvement. C'est ainsi que Joséphine sera amenée à vivre une retraite religieuse⁶¹ au couvent des Sœurs du Sacré-Cœur. Ce court exercice spirituel sera déterminant pour la jeune femme, et c'est dans le prolongement du texte de Christine Hudon⁶² que nous proposons d'effectuer une analyse

⁵⁹ Nive Voisine, *Histoire du catholicisme*, op. cit., p. 358.

⁶⁰ Nadia F. Eid, *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Hurtubise (Cahiers du Québec), 1978, p. 22.

⁶¹ La retraite se déroule du 18 au 22 mars 1884, à Sault-au-Récollet.

⁶² Christine Hudon, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des femmes catholiques québécoises au XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n^o 2, 1995, pp. 169-179.

approfondie de cet évènement. Pivotal du journal intime, le cahier des souvenirs de retraite permet de comprendre les transformations spirituelles vécues par la jeune fille, qui l'amèneront plus tard au choix du mariage.

C'est dans un état d'« engourdissement » spirituel que Joséphine amorce sa retraite. Bien qu'elle provienne d'une famille catholique, sa ferveur religieuse s'était affaiblie au cours des années. La jeune fille se juge alors bien sévèrement lorsqu'elle écrit, à propos de son futur confesseur : « S'il ne perd pas courage devant la tâche qui lui incombe de me rendre bonne et dévote, c'est qu'il a un courage robuste. » (JI-59) Consciente de cet éloignement, Joséphine voit dans cette retraite inattendue l'occasion de renouer avec sa foi. Elle inscrit, dans son cahier de retraite, le but de ce recueillement : « Si je puis ici pendant ces trois jours de grâces, la foi, une piété inébranlable et la persévérance pour le reste de ma vie, je serai satisfaite. » (JI-60) Dès le début de la retraite, sa tante lui impose des méditations concernant plusieurs aspects de la religion. Pour Joséphine, l'exercice s'avère ardu : « C'est chose assez facile pour les âmes avancées dans la vie mystique, mais mon cœur mondain, profane, dissipé y perd son latin complètement. » (JI-59) Ce n'est donc pas sans raison que plusieurs heures par jour sont dédiées à l'enseignement religieux. Tel que souligné dans *l'Histoire du catholicisme*, « [l]es évêques déclarent que pour former des femmes chrétiennes, il faut donner la première place au catéchisme et si possible approfondir l'étude de la religion et de l'histoire sainte⁶³. » Ce sera donc l'occasion pour Joséphine de parfaire ses connaissances, notamment sur les mystères de la foi.

Ces méditations lui font d'abord prendre conscience qu'elle appartient complètement à Dieu : « mon intelligence, mes facultés, mes talents, ma plume appartiennent plus au Créateur qu'à moi. » (JI-61) Avant de commencer une prochaine méditation qui concerne l'enfer, Joséphine spécifie qu'elle ne croit que très peu aux tourments des flammes après la mort. Cependant, son opinion se forme encore une fois à ses lectures, et c'est ainsi qu'elle affirme au terme de sa réflexion : « Et pourtant, moi qui considérais le feu matériel de l'enfer comme une fable, je ne le trouve plus aussi impossible. Pour punir les premiers pécheurs, les anges rebelles, il fallait un lieu spécial,

⁶³ Nive Voisine, *Histoire du catholicisme*, op. cit., p. 299.

et l'enfer tel que je ne supposais pas, existe probablement. » (JI-63) Ces prises de conscience sont représentatives du climat religieux régnant dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Tel que le mentionne Marie-André Beaudet, dans son texte « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété » : « Avec l'appui des communautés venues de France, Mgr Bourget misera sur une religion populaire qui n'hésite pas à recourir au pathos et aux procédés spectaculaires (édifications de croix, longues retraites paroissiales, prédications flamboyantes, chants, processions, etc.) afin de toucher les cœurs et susciter la crainte de Dieu⁶⁴. » En effet, par le déterminisme religieux et la peur de l'enfer, le clergé garde une emprise sur la société québécoise. En tant que femme, Joséphine se sent interpellée par le désir de piété qui lui permettrait, grâce à l'amour inconditionnel de Dieu, de survivre aux peines de la vie physique. La retraite religieuse s'avère donc un important pivot en ce qui concerne les valeurs et les habitudes religieuses de Joséphine. En effet, cela lui a permis de raviver sa foi religieuse et du même coup, de mieux se conformer au cadre social réservé aux femmes de l'époque.

Une promesse de piété

Comme le souligne Christine Hudon, au XIX^e siècle, la féminité est associée avec la piété : « Dans le contexte du catholicisme québécois, et même occidental, cette insistance croissante fut notamment favorisée par l'essor de la piété ultramontaine, appuyée sur une imagerie exaltant le quotidien féminin et l'univers familial⁶⁵. » Ainsi, c'est à la suite de sa retraite que Joséphine prend la décision de devenir une fervente catholique. Le troisième jour de sa réclusion, elle écrit : « [J]'ai pris la résolution de cultiver, avec un soin particulier, et à tout prix, la foi dans mon âme et de fuir avec courage et énergie ce qui pourrait y porter atteinte. » (JI-63) La pratique religieuse, au XIX^e siècle, est un véritable style de vie⁶⁶. Afin d'être conséquente avec sa volonté de devenir pieuse, et devant

⁶⁴ Marie-Andrée Beaudet, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété : Hétéronomie et individualisation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle », dans *Voix et Images*, vol. 32, no 3, printemps, 2007, pp. 68-69.

⁶⁵ Christine Hudon, « Des dames chrétiennes », *art. cit.*, p. 173.

⁶⁶ Nive Voisine souligne quelques pratiques religieuses : « [...] Observance des dimanches et fêtes, de la confession annuelle, de la communion pascale, du jeûne et de l'abstinence. [...] Seule la messe est

l'insistance de sa tante Rachel Turgeon, Joséphine accepte d'allonger sa retraite d'une journée. Compte tenu que son prétendant et ses diverses activités mondaines l'attendent en dehors du couvent, cette décision est difficile à prendre. Elle le fera pour Dieu et en sera par la suite heureuse. Au terme de sa retraite, – après les méditations, examens de conscience et confessions – Joséphine formule une liste de résolutions au Sacré-Cœur :

Résolutions

De ne jamais danser les *danses vives* et de ne jamais les permettre chez moi,
 De faire tous les jours un quart de méditation.
 De ne jamais exposer ma foi et de prêcher d'exemple la dévotion à son Sacré-Cœur.
 D'aller à la confesse tous les quinze jours tant que mon genre de vie sera le même.
 (Probablement tant que je serai dans ma position actuelle, c.a.d. fille, je pourrai le faire aussi librement que je l'aurais fait si j'avais voulu.)
 En tout cas, autant que possible, je communierai tous les quinze jours. (JI-71)

En plus des résolutions, Joséphine réfléchit beaucoup à sa vocation, une décision qu'elle doit avoir prise, selon madame Turgeon, à la fin de sa retraite. En effet, à vingt-trois ans, la jeune femme, qui n'est pas encore fiancée, ressent la pression de devoir prendre une décision concernant son avenir. Par contre, son confesseur l'incite à ne pas prendre de décision hâtive :

Quant à ma vocation religieuse, mon directeur m'a dit de ne pas me presser pour prendre une décision. Il ne m'a pas tracé de chemin, mais il m'a dit qu'il me souhaitait la vocation religieuse parce que je suis tellement exposée à perdre la foi dans le monde. Après tout, il n'est peut-être pas impossible que je me décide un jour à m'enrôler sous la bannière du Sacré-Cœur. Je l'écris sans trembler, et c'est un immense progrès. (JI-70)

Bien que Joséphine maintienne la possibilité de se faire un jour religieuse, la retraite fermée représentera, au final, une expérience transitoire qui lui aura permis de réfléchir sur ses valeurs, sur son avenir et sur ses fréquentations avec Raoul Dandurand.

obligatoire, mais les curés invitent fortement les fidèles à assister, également le dimanche, aux vêpres et au catéchisme.» [Nive Voisine, *Histoire du catholicisme*, pp. 327-329.]

La conversion du prétendant

Lors de la retraite, le directeur spirituel de Joséphine, le père Charaux, émet un jugement sévère à l'égard de Raoul en affirmant qu'il a peu de foi. Cette affirmation est très importante dans une époque où « [r]enier sa foi, c'est trahir la nation et désavouer l'autorité sociale qui la guide⁶⁷. » Comme le jeune homme entretient des liens étroits avec la famille Doutre, bien connue pour son libéralisme et son anticléricalisme, cette influence peut être considérée comme une entrave à la foi de Joséphine. D'après les lois des évêques de l'époque, les prêtres ne peuvent marier ceux qui ne respectent pas la « Doctrine Chrétienne » et, comme le mentionne l'*Histoire du catholicisme*, « le clergé multiplie [...] les conseils et les mises en garde à propos des fréquentations préparatoires au mariage⁶⁸. » Selon le confesseur, il est naïf de croire qu'une jeune femme peut convertir son prétendant. En ce sens, épouser un homme non pratiquant amènerait inévitablement sa famille à s'éloigner de la religion catholique et des normes sociales. Dans son journal de retraite, Joséphine relate leur discussion à ce sujet : « Au cours de ses arguments, pour me dissuader d'épouser un homme qui n'a pas la foi, le bon père me dit, sans cérémonie : “Et que croyez-vous que deviendra votre foi en la société d'un impie ? et celle de vos enfants ? Les enfants sont, le plus souvent, sous l'influence du père plutôt que sous celle de la mère, surtout les garçons.” » (JI-64) Devant l'insistance du Père Charaux et la pression sociale exercée sur les femmes, Joséphine prend une importante décision concernant le mariage, qu'elle confie au Sacré-Cœur : « Si j'épouse un homme qui n'est pas un fervent chrétien, il faudra m'assurer d'avance, non seulement de sa neutralité quant à ma liberté et à mes convictions religieuses [...]. Il me faudra être certaine aussi qu'il pratiquera la religion catholique et qu'il fera tout en son pouvoir [...] pour la faire régner en souveraine dans sa famille. » (JI-63) En ce sens, Joséphine fait un choix déchirant concernant sa relation avec Raoul : elle ne l'épousera que si elle est tout à fait persuadée qu'il sera un bon catholique. Déjà bien convaincue de ses sentiments amoureux pour son prétendant, Joséphine trouve cette décision douloureuse et s'abandonne à ses émotions à la chapelle du couvent. Selon elle, il y a très peu de chance que son prétendant se conforme à sa volonté :

⁶⁷ René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, op. cit., p.227.

⁶⁸ Nive Voisine, *Histoire du catholicisme*, op. cit., p. 338.

En supposant qu'il voudrait sincèrement revenir, l'influence et les théories de son compagnon de tous les jours, M. Doutre, le tiendraient malgré lui dans son irreligion [sic]. Malgré tout, en priant, le bon Dieu peut bien faire un miracle pour le ramener à Lui. Mais il ne faut pas me faire d'illusions. Il faut tout de suite me décider à ne pas l'épouser, parce qu'il y a neuf chances sur dix qu'il ne se convertisse pas, j'entends : qu'il ne devienne pas un vrai et un bon catholique – car il pratique, il va à la messe et fait ses pâques. Il essaie de croire mais cela ne suffit pas. Il faut croire. (JI-69)

Quelques semaines après la retraite, Joséphine veille toujours à ce que son fiancé entretienne une ferveur religieuse. Lorsque celui-ci se lève trop tard pour la basse-messe et ne se rend pas à la grande, la mère de la jeune femme vient jeter un doute sur la rigueur de Raoul. Elle affirme, au grand désarroi de Joséphine : « “ S'il le fait maintenant, qu'attends-tu de l'avenir ? ” » (JI-119) Cette observation vient réveiller les vieux scrupules de Joséphine à l'égard de son engagement envers Raoul Dandurand. La jeune femme est par contre consciente des efforts faits par celui-ci dans le but de la satisfaire : « Il a mis toute la bonne volonté à obéir à mon vœu de le voir devenir un bon catholique, qu'il en est arrivé au point de prier maintenant avec ferveur la Providence, qui le bénit manifestement en lui donnant le parfait bonheur. [...] Il aurait été, sans moi, le premier et le plus extrémiste peut-être de ce groupe d'esprits forts : et le voici, maintenant, bon chrétien. » (JI-115) En plus d'affirmer sa nouvelle ferveur religieuse devant ses amis libéraux, le jeune homme dément la rumeur voulant qu'il soit influencé par la famille Doutre. Raoul, qui acquiert à la fois le respect et la confiance de Joséphine, tiendra alors une place de plus en plus importante dans la vie de la jeune femme.

2.2. Le choix de l'engagement

La demande en fiançailles

Le journal de jeune fille est témoin des quelques années de fréquentations qui précéderont le mariage de Joséphine avec Raoul Dandurand. En effet, dès le 27 juillet 1882, la présence du jeune homme nourrit l'écriture intime de la jeune femme. Ce sont de nouveaux sentiments que ressent Joséphine envers cet ami particulier, qui semble beaucoup l'admirer : « Il ne m'a jamais été désagréable mais je ne pouvais souffrir que

l'on me l'imposât, en ramenant constamment son nom dans les conversations. On est naturellement porté favorablement vers ceux-là qui nous marquent de l'admiration. » (JI-22) Bien qu'elle apprécie beaucoup le jeune homme, elle ressent tout de même une certaine crainte face à l'engagement, ce qu'elle discute le 8 août 1882 : « J'ai toujours eu des préventions très marquées contre le mariage, mais je commence à me demander si elles ne s'atténuent pas ; ce qui est plus grave, la pensée d'un mariage avec lui ne semble pas m'effaroucher. Je ne dis pas qu'elle me sourit, mais elle m'effraie moins. » (JI-23) Le 23 mai 1883, la jeune femme compare le mariage à un saut dans le vide, qui demande beaucoup de courage : « Mais dans le délai que je mets entre maintenant et l'époque de mon mariage, mon amour a le temps de se développer et d'augmenter assez pour me donner le courage de me jeter dans l'abîme, en me fermant les yeux. » (JI-41) En attendant que son cœur décide d'aimer, Joséphine réalise que le coup de foudre n'est pas présent dans tous les débuts de relation : « Je crois que je commence à l'aimer tendrement. Je sais que je puis renoncer à éprouver cet amour aveugle et passionné que ressentent quelques personnes. Ce que j'éprouve pour lui est une satisfaction tranquille quand il est près de moi ; une confiance calme que je le verrai bientôt, quand il s'éloigne ; pas le moindre mouvement d'émotion, quand il reparaît après une absence. » (JI-47) Malgré quelques moments d'incertitude, qui seront présents jusqu'au mariage, les sentiments amoureux que Joséphine éprouve pour Raoul ne cesseront de grandir.

Après plus de trois ans de fréquentation, le 4 avril 1885, Raoul décide d'officialiser leurs fiançailles. Joséphine rapporte cet événement huit jours plus tard dans son journal : « En arrivant, samedi soir, du moins dans le cours de la soirée, il demanda à Hélène d'aller lui chercher un verre d'eau. Aussitôt qu'elle nous eut laissés seuls, il prit ma main pour y passer l'anneau orné d'un diamant, le signe de notre attachement irrévocable. » (JI-102) Ce n'est que sept mois plus tard que Raoul demandera officiellement la main de Joséphine à monsieur Marchand. Cette demande traditionnelle, très importante à l'époque, s'effectue dans la joie, montrant ainsi l'affection que Félix-Gabriel Marchand éprouve pour le jeune homme : « Après nous avoir dit bonsoir à Hélène et à moi, au pied de l'escalier, il entra dans la bibliothèque où papa achevait de lire ses journaux du soir. Il annonça alors, très joyeusement, à celui qu'il appelle le maître de nos destinées que, selon l'usage antique et solennel, il venait solliciter ma main. "Je

m'en doutais !” répondit papa en riant. » (JI-123-124) Approuvé par l’instance paternelle, le mariage de Joséphine et Raoul est alors fixé pour le 12 janvier 1886. Bien qu’un peu effrayant, ce projet emballe la jeune femme qui, dotée d’un caractère optimiste, est persuadée d’avoir un bel avenir auprès de son futur mari.

Confiance en la Providence

Convaincue que leur union sera solide, Joséphine confie à son journal qu’elle croit encore à la « poésie » dans le mariage. On retrouve cette confiance en date du 1^{er} juin 1885 : « Je suis la plus heureuse jeune fille du monde. Je me marierai sans le moindre regret, sans remords et sans tristesse. Je dirai le *grand oui* avec une joyeuse insouciance, heureuse du présent, certaine de l’avenir. » (JI-104) Joséphine rapporte cependant dans son journal les échanges qu’elle a eus avec ses compagnes mariées, qui la trouvent très naïve : « La morale de leur conversation était que la vie conjugale est un long martyr pour les femmes chrétiennes, qui se sacrifient entièrement, sans velléités de résistance ou de réserve ; une suite de trances pour celles qui sont récalcitrantes à leurs heures, mais qui ont des scrupules ; d’inquiétude et de remords, pour celles qui n’écourent pas leur conscience. » (JI-123) Cette vision pessimiste de la vie semble être partagée par un grand nombre de femmes au XIX^e siècle : « La conviction que la vie est une vallée de larmes, surtout pour les épouses et pour les mères, semble avoir été profondément intériorisée par cette femme de la bourgeoisie montréalaise [Marie-Louise Globensky-Lacoste]. [...] En somme, les femmes reformulaient selon leur tempérament le discours doloriste et sentimental des prêtres⁶⁹. » Joséphine, qui trouve démoralisant de voir tant de gens qui sont malheureux en ménage,⁷⁰ aspire à une vie meilleure. Elle croit en l’avenir, à un point où Raoul s’inquiète de son attitude et lui rappelle que la vie est parfois parsemée d’embûches : « À cette allusion bien claire, j’éludai sa question et son regard, en examinant avec soin ma lunette (nous étions au théâtre), et en répondant que je n’étais pas si naïve que de croire

⁶⁹ Christine Hudon, « Des dames chrétiennes », *art. cit.*, p. 187.

⁷⁰ « Mme M. vient d’avoir une affaire presque publique. Elle est très malheureuse, son parti définitif, cependant, c’est de rester sous le toit conjugal pour ses enfants. Une de ses compagnes d’infortune est Mme R., qui lui conte des choses sur son mari. Clé. pleure parce que son mari Jack, comme elle l’appelle, n’aboutit à rien et que son mariage dont on parle très peu, lui semble même problématique. Éliza, son amie, à part la discorde qu’elle voit entre ses parents, a aussi des chagrins d’amour. Jos. Édouard pleure sur l’indifférence de Thérèse, qu’il adore. » (JI-103)

que je n'allais pas rencontrer des épines sur ma route, mais qu'elles ne me faisaient pas peur. » (JI-104) Puisant sa force dans sa confiance en Dieu et dans son amour pour Raoul, Joséphine se dit donc prête à affronter la vie.

Selon la jeune femme, l'amour qu'éprouve Raoul à son égard est intimement lié à la volonté divine. En ce sens, son prétendant, qui lui procure un grand bonheur, lui aurait été envoyé par Dieu : « Qu'ai-je fait à Dieu, à Sa miséricordieuse Providence, pour qu'elle me donne ainsi un trésor d'ami, d'une tendresse délicate, d'une nature parfaite, de goûts, d'aptitudes, d'idées si conformes à mes sentiments ? » (JI-83) Dans une époque où « [l]e hasard est [...] réglé par le Créateur qui récompense ou punit ses créatures⁷¹ », la jeune femme semble chercher la raison de son bonheur. Elle souhaite évidemment être heureuse le plus longtemps possible, ce qu'elle mentionne à plusieurs reprises dans son journal intime, dont le 28 septembre 1884 : « Veuille Dieu qu'il [Raoul] m'aime toujours ainsi. » (JI-89) En restant dans les bonnes grâces de Dieu et du clergé, par la pratique religieuse et les dévotions, Joséphine espère mener une vie heureuse avec son futur mari.

Sortir des sentiers battus

Née dans une famille aux valeurs libérales, Joséphine montre une volonté de changer la réalité des femmes du XIX^e siècle. Son désir de repousser les limites se présente clairement lorsqu'elle affirme qu'elle ne veut « pas suivre le chemin battu par tout le monde ». (JI-117) En ce sens, le 21 septembre 1885, Joséphine développe deux idées, « des vraies » (JI-115), qui seront déterminantes dans sa vie de femme : « Ces pensées qui ont trait à l'avenir qui me semblent logiques et que j'aimerai toujours à me rappeler – surtout quand le temps les aura un peu effacées –, trouvent bien leur place ici. » (JI-115) La première idée concerne principalement l'éducation des femmes. Selon Joséphine, les femmes sont endoctrinées dès leur jeune âge à trouver le mari idéal plutôt qu'à cultiver les autres facettes de leur personnalité. Si la diariste a des enfants, elle souhaite que les filles reçoivent une éducation tout aussi stimulante que celle des garçons. Sans empêcher le mariage, elle encouragerait par contre ses filles à vivre de façon autonome : « En un

⁷¹ René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, op. cit., p. 99.

mot, [elle désire] que leur existence ait un but aussi élevé, comme celle des hommes. » (JI-116) Joséphine aimerait voir la nouvelle génération de femmes devenir davantage autonomes financièrement et surtout intellectuellement ; cette idée féministe s'avère marginale dans une société très largement dominée par les hommes. Quant à elle, la seconde idée est une réflexion sur la façon dont elle souhaite dépenser leur revenu familial. En effet, plutôt que de suivre la mode et d'assouvir des besoins superficiels, elle voudrait utiliser son argent pour acheter des livres ou pour sortir au théâtre. Ce deuxième souhait vient donc confirmer la volonté de Joséphine de s'éloigner des sentiers battus.

La jeune femme réalise donc que le journal intime permet de consigner des idées et des événements importants afin de s'en rappeler à jamais, ce que Béatrice Didier appelle le « capital-écriture ». En effet, « [o]n peut avoir l'impression de ne pas avoir vécu les périodes de la vie dont il ne reste aucun souvenir⁷². » Par conséquent, l'opinion de Joséphine trouve bien sa place dans le journal intime ; inscrits sur papier, les propos et idées de la diariste deviennent immuables. Joséphine prévoit même laisser son journal à la deuxième femme de son mari, si jamais la mort l'emportait prématurément. Elle s'assure ainsi que ses volontés soient à jamais respectées. Relevant du domaine du privé, le journal demeure un lieu important d'affirmation de soi, comme le prouvent ces deux importantes idées écrites par Joséphine.

2.3. *L'écriture comme examen de soi*

Étudier sa personnalité

L'écriture intime, rédigée en solitaire, favorise sans aucun doute la réflexion ; en plus d'émettre librement son opinion sur divers sujets, le diariste peut aussi tourner le regard vers lui-même dans le but de s'examiner. Le *Journal intime* de Joséphine, tout comme celui d'Henriette Dessaulles, présente une écriture du « moi »⁷³. Comme le souligne Daphni Baudouin, dans son texte « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle » : « Le discours du “je” narratif a pour objet d'étudier toutes les facettes

⁷² Béatrice Didier, *Journal intime, op. cit.*, p. 54.

⁷³ Expression empruntée à Philippe Lejeune dans le *Moi des demoiselles*.

du “moi” de la diariste⁷⁴. » Alors que, plus jeune, Joséphine découvre sa personnalité, elle développe en vieillissant une attitude très critique à son égard. Le mariage prochain avec Raoul lui rappelle qu'elle n'est point parfaite, ce lui fait craindre que son prétendant découvre rapidement ses défauts. Elle ne veut pas briser l'image que l'on s'était fait d'elle : « Je me suis toujours défiée de moi-même et me suis toujours dit qu'un jour le faux prestige, dont cet amour d'autrui m'enveloppe, tombera forcément et que l'enthousiasme qui le suscite s'évanouira. » (JI-106-107) Ce sévère regard sur elle-même est représentatif d'un manque d'estime de soi et d'une crainte du rejet. Tel que le souligne Béatrice Didier, « le diariste s'examine avec une sévérité qui d'ailleurs n'exclut pas une certaine complaisance⁷⁵. » Dans un souci d'honnêteté, le 20 décembre 1885, Joséphine avoue tous ses défauts à son fiancé avant qu'il ne soit trop tard :

J'ai voulu faire mon devoir et insinuer à mon pauvre fiancé, l'inhumanité de ma nature. « Je suis égoïste, lui ai-je dit, et ce mot doit vous faire réfléchir. Je suis nerveuse, par conséquent irascible, absolue, ne souffrant, à mes mauvais moments, aucun contrôle de la raison. Malgré ma bonne volonté, je ne puis donc répondre que je réussirai toujours à dompter mes préjugés, mes répugnances, mes caprices. » (JI-127)

En revanche, il est intéressant de noter que la jeune femme doute moins de ses capacités intellectuelles que des autres facettes de sa personnalité. Éduquée et raisonnable, elle sait que son intelligence est un fort atout de sa personnalité, ce qui la distingue des autres jeunes filles de son âge. À vingt-deux ans, elle émettra un jugement très sévère à l'égard d'une amie, et par conséquent à l'égard de ses paires :

Cette enfant-là, comme presque toutes les jeunes filles dont l'esprit superficiel est si mal réformé par une éducation irrégulière et inintelligente, ne sait pas ce que c'est que la vraie vertu, avec ses combats sérieux, le dévouement avec ses sacrifices cachés, ni ce que c'est un grand sentiment qui élève l'âme. Ces personnes-là n'ont que des sensations. (...) L'idée qu'on est ici-bas pour se perfectionner et ennoblir son esprit par la culture, l'éducation, et son cœur par la vertu, ne leur a jamais passé par la tête. J'aime mieux des amies telles que ma chère Joséphine et sa jeune sœur. Ces amies ont gagné mon amitié par l'élévation

⁷⁴ Daphni Baudouin, « Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin du XIX^e siècle » dans Manon Brunet et Serge Gagnon [dir.], *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, IQRC, 1993, p. 178.

⁷⁵ Béatrice Didier, *Le journal intime*, op.cit., p. 56.

de leur esprit, le charme de leur intelligence et la distinction, la bienveillance de leurs manières. (JI-45)

C'est par son intelligence que Joséphine veut s'émanciper en tant que femme et cela lui permet de se sentir digne de l'amour de son prétendant. Elle ne veut point grandir et ressembler à certaines femmes qui, « inférieures à leurs maris sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction, et qui n'en sont pas moins les idoles de ces maris, qui ne voient pas leur médiocrité ». (JI-80) Même si Raoul l'admire beaucoup⁷⁶, Joséphine semble mettre son prétendant sur un piédestal, oubliant, par le même fait, ses propres qualités personnelles : « Quel trésor unique le bon Dieu a-t-Il donc confié à mon indignité ! Qu'Il me rende digne de ma mission ! Amen. » (JI-119) Extrêmement reconnaissante pour son futur mari, Joséphine souhaite être une personne digne d'intérêt, que ce soit par ses propos, son intelligence ou ses valeurs religieuses et morales. C'est ainsi qu'elle cultivera son intelligence et s'émancipera en tant que femme tout au long de sa vie.

Dualité entre le cœur et la raison

Joséphine prend conscience que sa personnalité est fondée sur une importante dualité, comme elle l'écrit le 14 octobre 1883 : « C'est une des anomalies de mon étrange individualité d'avoir un goût et une volonté ennemis. » (JI-50) Comme le mentionne Béatrice Didier, chaque diariste possède en son être une scission profonde. En ce qui concerne Joséphine, une nette division est présente entre son cœur et sa raison. Nous nommerons cette dualité le paradoxe de la jeune fille. Elle critique vivement les comportements typiques des autres jeunes filles, telles la frivolité et la naïveté. Il est même possible de voir un certain cynisme lorsqu'elle écrit, le 28 août 1882, à propos

⁷⁶ Dans ses mémoires, Raoul raconte comment il a rencontré Joséphine et les impressions qu'il avait alors ressenties : « J'avais lu des articles et des chroniques signées du pseudonyme de « Josette », quand je fis la connaissance de son auteur. Tout de suite, je m'aperçus qu'elle était très au courant de tout ce qui concernait la France ; elle lisait, m'expliqua-t-elle, les journaux français que recevait son père, M. Marchand. Nous avons le même âge. Le côté sérieux de la vie l'intéressait beaucoup plus que toutes les distractions mondaines dont elle aurait pu profiter. Sa pensée était très personnelle, elle savait la défendre avec douceur mais avec fermeté. Au premier abord, je la trouvai un peu froide, indifférente, mais je compris que cette apparente froideur n'était qu'une sage réserve, et qu'on ne pouvait l'approcher qu'avec déférence. » [*Les Mémoires du sénateur Raoul Dandurand*, 1861-1942, édité par Marcel Hamelin, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, p.47.]

d'un pique-nique où elle a été invitée : « J'y suis allée parce que c'est entendu qu'à mon âge on accepte avec bonheur et empressement ou, du moins, on ne manque pas sciemment et par indifférence l'occasion de se produire et de s'amuser. » (JI-26) Joséphine semble à la fois vouloir appartenir au groupe et s'en détacher ; elle a de la difficulté à montrer sa vraie personnalité, sa maturité étant souvent perçue par les autres comme de l'indifférence ou de la froideur.

Joséphine est très sensible à la dignité de la femme et se laisse rarement déborder par les émotions en public. Même si, en apparence, elle semble donner priorité à la raison, son cœur est rebelle et difficile à dompter. C'est ce qu'elle le souligne le 21 février 1884 : « Si mes actions sont sensées et raisonnables, je combats tellement peu pour les faire telles, j'agis toujours si spontanément sous l'impulsion de mes instincts, que j'étais bien certaine que mes actes n'étaient pas le résultat de longs débats intérieurs où la raison avait le dernier mot. » (JI-54) La prise de conscience du dédoublement de sa personnalité est un topoï récurrent dans l'écriture intime. Béatrice Didier souligne, chez le diariste, cette dualité récurrente du moi : « Le moi sujet se doit d'être un peu distant, de porter un jugement surtout intellectuel, tandis que le moi objet sera le refuge des vertus de la sensibilité et de la passion⁷⁷. » Cette pensée manichéenne se présente dans le journal de Joséphine par l'opposition marquée qu'elle crée entre son cœur et sa raison. Dans le cas présent, le moi objet s'avère le cœur, vu comme une entité indépendante de l'individu sur laquelle le moi sujet, la raison de Joséphine, pose son regard et son jugement. Cette dichotomie entre le cœur et la raison ne va pas sans rappeler la pensée de Pascal qui veut que « le cœur ait ses raisons que la raison ne connaisse pas ». L'enjeu du journal de jeune fille consiste en la compréhension des mouvements du cœur de façon rationnelle. Le cœur est fuyant et indomptable, et cela s'affiche d'autant plus clairement lors des débuts du sentiment amoureux qu'elle développe envers Raoul. En n'écoutant que sa raison, Joséphine sait que le mariage avec Raoul est ce qu'il y a de mieux pour elle ; en plus d'être bon garçon, il est promis à un bel avenir et à une brillante carrière. Mais le cœur de Joséphine ne règle pas la question aussi facilement, d'où les tourments qui accompagnent la pensée d'un potentiel mariage.

⁷⁷ Béatrice Didier, *Le journal intime, op. cit.*, p. 120.

Cette tension devient encore plus palpable lorsque Joséphine fait la rencontre du docteur Jules-Guillaume Prévost, le 21 février 1884. Supposément amoureux d'une jeune fille de la région, il semble par contre très intéressé par Joséphine et le montre lors de leurs rencontres. Bien qu'elle ne le laisse pas paraître, le jeune homme provoque une forte réaction chez Joséphine, si bien qu'elle en oublie son premier prétendant et « la mémoire du cœur » (JI-57). La personnalité de Guillaume est très différente de celle de Raoul, et comme le souligne bien Joséphine : « Quelle différence entre les deux sentiments que m'inspirent ces deux êtres ! » (JI-55) Alors que les sentiments pour Raoul se développent lentement et raisonnablement, ceux pour Guillaume sont impulsifs et touchent directement le cœur. L'arrivée de Guillaume détournera certes Joséphine de son premier amour, mais cet écart ne fera que confirmer ses sentiments envers celui-ci. Raoul saura finalement conquérir le cœur de la jeune Joséphine. Le journal intime devient donc le témoin d'une quête de l'harmonie possible entre le cœur et la raison, dans un siècle où le choix du futur mari s'avère plus que déterminant dans la vie d'une femme.

Examen de conscience

Dans son ouvrage *Journal intime*, Béatrice Didier aborde l'examen de conscience qui se retrouve dans la pratique de nombreux diaristes. Ainsi, elle mentionne que « [l]e journal devient à la fois le réceptacle de cette confession et l'instrument du rachat ; l'écriture acquiert la vertu purificatrice de l'absolution⁷⁸. » À l'instar d'Henriette Dessaulles, Joséphine Marchand utilise l'écriture intime pour juger ses actions, ses pensées et ses comportements. Chez ces deux diaristes, l'image de la mère est une figure déterminante et « [s]i la famille tient une place importante dans le journal, elle n'est pas pour autant épargnée⁷⁹. » En ce sens, l'un des enjeux principaux du journal de la jeune Dessaulles consiste en l'auto-analyse sévère de son attitude envers sa belle-mère, Fanny Leman, et le souhait sincère de devenir une meilleure personne. Pour sa part, Joséphine entretient aussi une relation tendue avec sa mère ; bien qu'elle l'estime beaucoup, elle ne peut s'empêcher d'éprouver du ressentiment à son égard. À la suite d'une scène démoralisante

⁷⁸ *Ibid.*, p. 56.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 77.

avec sa mère, Joséphine note dans son journal, le premier mai 1884 : « [J]e suis souvent tentée de la brusquer, et de m'impatienter. Cela m'arrive. Nous sommes nous-mêmes trop victimes pour la plaindre beaucoup. Je me reproche cependant de ne pas toujours me montrer patiente et déférente, malgré les contrariétés ; pour laisser un bon exemple à mes plus jeunes sœurs, qui vont subir le régime plus longtemps que moi. » (JI-76) Le journal intime devient donc le confident des sentiments contraires que Joséphine ressent envers sa mère.

Comme nous l'avons vu précédemment, l'enjeu du mariage occupe une grande place dans l'écriture de la diariste. Ainsi, la relation avec Raoul se voit examinée sous tous les angles et Joséphine se reproche sévèrement certains de ses comportements, qu'elle juge immatures. Ainsi, à la suite de la réception d'une lettre d'amour qui l'a profondément blessée, Joséphine note, le 4 juin 1885 : « Cependant, cette lettre, ce que je voulais en dire, c'est qu'elle m'a froissée. Pourquoi ? C'est assez ridicule. Jamais je ne voudrais lui avouer cela, parce qu'il s'en désolerait. Il appellerait cette folle sensibilité de l'*enfantillage*, et il aurait peut-être raison. » (JI-106) Elle se questionne aussi sur son attitude en regard des cadeaux : « Je ne sais pas si c'est de l'*enfantillage*, mais rien ne me fait plus plaisir que de recevoir un cadeau de Raoul. » (JI-129) L'examen de conscience de Joséphine la pousse à revoir ses valeurs dans le but de devenir une meilleure personne pour son fiancé. À la suite de sa retraite, Joséphine se sent responsable de l'assiduité religieuse de Raoul et se reproche de ne pas avoir fait elle-même assez d'efforts pour le convertir : « Je me suis accusée de n'être pas assez pieuse moi-même ; de ne pas le rapprocher de la religion en lui montrant l'efficacité, par un exemple édifiant. Je me reprochais d'avoir conduit d'une main nonchalante les fils de la combinaison que je désirais, de l'œuvre que j'avais entreprise : sa conversion par la persuasion. » (JI-119) Selon Christine Hudon, cette tendance à considérer la femme comme responsable du salut de sa famille est typique de l'époque : « De façon récurrente, le clergé s'adressa aux femmes et les incita à accomplir avec zèle leur tâche d'éducatrice. [...] Par sa piété, sa modestie et son dévouement, elle forme les consciences, édifie son époux et ses enfants. Elle leur permet de gagner leur salut ou, au contraire, leur ouvre les portes de l'enfer⁸⁰. » Alors qu'il est difficile d'assumer le poids de sa propre assiduité religieuse, endosser

⁸⁰ Christine Hudon, « Des dames chrétiennes », *art. cit.*, p. 177.

celle d'un autre amène nécessairement chez Joséphine – et chez les femmes de sa génération – un sentiment d'impuissance et de culpabilité.

Dans son entreprise de mener une vie religieuse exemplaire, Joséphine est très scrupuleuse en ce qui concerne les rapprochements physiques. Dans son journal intime, Joséphine mentionne son malaise en ce qui concerne les divers contacts physiques et quelques semaines avant le mariage, elle écrit : « Je veux qu'il soit rigoureusement réservé d'ici à notre mariage. C'est mieux et moins banal. Le résultat en doit être excellent. Quand je lui ai dit cela, sa figure a pris une expression sincèrement consternée, comme s'il lui arrivait un malheur. Sont-ils enfants, les hommes ! » (JI-126) Tel que le souligne Philippe Lejeune dans son ouvrage *Le moi des demoiselles*, discuter de la sexualité ou de l'intimité est un grand tabou au XIX^e siècle chez les jeunes filles⁸¹. Même si Joséphine sait que certains rapprochements sont inévitables, ceux-ci demeurent une cause de culpabilité pour la jeune femme. Elle raconte le malaise qu'elle a éprouvé lorsqu'elle a ressenti une forte attirance physique pour la première fois :

Jamais, je ne me suis sentie plus fortement entraîner vers lui que ce soir du 4 novembre. Pour tout dire, une sorte de magnétisme que je n'avais pas encore éprouvé et contre lequel je me raidissais semblait m'engourdir et m'attirer vers son cœur. Il m'eût paru tout naturel de laisser tomber ma tête sur son épaule... Mais ce sont là des impressions qu'il faut réprimer et qui, lorsqu'on leur laisse prendre trop d'empire, affaiblissent l'énergie et le pouvoir qu'on a sur soi. Avant de m'endormir, en me couchant, j'ai invoqué ma bonne Mère du ciel et je n'ai plus pensé à rien. (p.98)

Elle décide donc de voir Raoul moins souvent afin d'éviter les tentations et les sentiments de culpabilité. L'importance de sa réputation, sa position sociale, ses motivations religieuses et ses propres principes moraux peuvent être autant de raisons qui poussent Joséphine à vouloir garder ses distances avec son prétendant.

⁸¹ Il faudra attendre les années 1930-1940, avec Anne Frank et Simonne Monet-Chartrand, au Québec, pour voir les jeunes filles s'exprimer plus librement à cet égard.

2.4. Les nouvelles conceptions littéraires

Une lecture critique

La littérature est partie prenante de la vie de Joséphine Marchand⁸². Alors que jeune fille, la diariste évoque davantage la rédaction de ses chroniques, elle semble accorder plus d'importance à la lecture en vieillissant. En effet, la lecture est une activité qui nourrit l'écriture, et cela s'observe dans les lettres échangées entre Raoul et Joséphine, les chroniques littéraires et le journal intime. En plus de noter ses lectures en cours, Joséphine se permet de les commenter et de les critiquer dans son journal. Cela s'observe dès la retraite religieuse où Joséphine mentionne les lectures qu'on lui impose, en plus du livre de méditations : « Madame Turgeon m'apporte *La femme forte*. "Si vous êtes fiancée, me dit-elle, et que ce soit bien décidé que vous devez rester dans le monde, ce livre pourra vous être utile." J'avoue qu'il m'intéresse plus que *La Vie de la révérende mère Barrat*, fondatrice de cette communauté, qui est ici sur mon secrétaire. » (JI-62) À la suite de cette retraite, qui rendra Joséphine déterminée à mener une vie de femme pieuse, ce n'est pas sans appréhension qu'elle amorce la lecture du livre *L'esprit consolateur* du Père Marshall. La jeune femme se retrouve bien dans la pensée de l'auteur, et ce même si l'œuvre est bannie par le clergé compte tenu qu'elle suggère que le doute est possible dans la foi. Par contre, comme le souligne Sophie Montreuil, « [m]ême dans un milieu libéral, il n'est pas permis aux jeunes filles de lire tout ce qui s'offre à elles, et, du moins, en matière de religion⁸³. » Bien que la mère de Joséphine se fait interdire la lecture de l'ouvrage par son confesseur, la jeune fille décide tout de même de le lire dans le but de se forger sa propre opinion. Après la lecture, elle émet un commentaire qui dépasse la simple appréciation de l'œuvre :

J'ai fini le fameux livre du Père Marshal. Il m'a moins touchée et moins enthousiasmée à la fin qu'au commencement. Il y a dans son livre certainement des idées grandes, qui peuvent et qui doivent être justes, mais ce qui me porte à croire qu'il se trompe, là où il est en contradiction avec l'Église ou plutôt la théologie –, c'est qu'il énonce des idées qui m'ont paru exagérées et erronées. Il y a du bon et du mauvais dans son livre. (JI-76)

⁸² Selon Sophie Montreuil, Joséphine préfère les écrivains romantiques aux naturalistes et réalistes, et préfère la fiction à la poésie. [Sophie Montreuil, « (S)e lire et (s)e dire », p. 140.]

⁸³ Sophie Montreuil, « (Se) lire et (se) dire », *loc. cit.*, p. 145.

Le commentaire est aussi présent à la suite de la lecture de *Julia de Frécœur*⁸⁴ d'Octave Feuillet. Selon elle, ce roman est pernicieux puisqu'il sous-entend que l'amour passionné ne peut qu'être illégitime. Elle affirme le 16 octobre 1885 : « À en croire M. Feuillet, il faudrait être la plus belle, la plus originale, la plus raffinée des créatures pour garder son mari [...]. Cette unique femme qui serait, sans conteste, irréprochable et supérieure à toutes les autres, aurait, seule, droit à un mari fidèle. Oh ! la ! la ! que c'est fou, et que ces romanciers sont bêtes ! Qu'ils rapetissent l'humanité. » (JI-121) Joséphine porte un jugement sur le roman qui aborde les sentiments amoureux et la fidélité sans représenter la réalité ; « [elle] ne le laisser[a] pas à [ses] filles » (JI-120). Cette décision de Joséphine rejoint bien le jugement émis par la religion catholique concernant les romans, « genre mondain, associé à la frivolité et à la corruption, [...] surtout considéré comme dangereux pour les jeunes filles et les âmes sensibles⁸⁵. » Critiquer les œuvres littéraires – et même les genres littéraires – permet par le même fait de donner son avis sur certains aspects de la vie tels que la religion, le mariage et la condition des femmes. Selon Montreuil, « [o]n peut légitimement penser que les livres mais aussi les opinions et les commentaires que leur lecture engendrent voyageaient au sein du réseau, et que la littérature lue par la bourgeoisie de l'époque faisait l'objet d'un discours libre, qui se construisait au gré des lectures de chacun et se développait au fil des rencontres⁸⁶. » Ainsi, Joséphine s'exerce à donner son point de vue, ce qui lui sera utile dans sa carrière de conférencière.

Entrée dans la mondanité

La relation que Joséphine entretient avec Raoul lui amène une certaine notoriété⁸⁷. Alors qu'il s'impose de plus en plus dans la politique, une partie de sa reconnaissance rejaillit

⁸⁴ Dans le *Journal intime* de Joséphine, aux Éditions de la Pleine Lune, le roman de Feuillet est mentionné à deux reprises sous de titre de *Julia de Frécœur* (p. 120. et p. 126.) Par contre, il s'avère que le véritable titre du roman d'Octave Feuillet soit *Julia de Trécoeur*.

⁸⁵ Marie-Andrée Beaudet, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété », *art. cit.*, p. 73.

⁸⁶ Sophie Montreuil, « (Se) lire et (se) dire », *loc. cit.*, p. 133.

⁸⁷ Pour les femmes mariées du XIX^e siècle, « autant leur patronyme que leur nom de femmes mariées leur permettaient d'afficher leur filiation et leur alliance à de grandes familles bien connues. [...] Quant à Joséphine Marchand, elle est la fille de l'écrivain et premier ministre du Québec Félix-Gabriel Marchand, et elle épouse en 1886, l'avocat et sénateur Raoul Dandurand. » [Chantal Savoie, « Persister et signer : Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », dans *Voix et Images*, vol. 30, n°1, 2004, p. 70.]

sur Joséphine, comme le montre cette soirée au banquet du Club national : « Les dames qui m’entouraient, dans la galerie, l’appelaient le héros du jour. [...] On me félicitait quand il était applaudi et Mme David, au commencement de son discours, mit sa main sur mon cœur pour voir s’il palpait de l’émotion du cher orateur. » (JI-105) Joséphine est fière de voir que Raoul est estimé par ses pairs, et c’est avec un certain orgueil qu’elle aime voir son prétendant apprécié par la société mondaine, surtout par les femmes : « C’est comme une satisfaction d’amour-propre, qui veut qu’on le connaisse, qu’on l’apprécie, et qu’il brille au sein de la société élégante comme il brille au milieu des cercles d’intellectuels. » (JI-96) Pour sa part, Joséphine est elle-même de plus en plus estimée pour ses talents littéraires. Alors qu’elle vivait un moment de découragement, Félix-Gabriel Marchand se permettra un commentaire élogieux à l’égard de sa fille, le 12 juin 1884 : « Papa m’a dit un simple mot à midi, au dîner, qui m’a rendu le courage. Il me conseillait de ne rien envoyer au *Journal du dimanche*. “Tu peux les laisser faire” ajoutait-il, en hésitant un peu, car il craignait, je suppose, de me rendre orgueilleuse. “Tu as une certaine réputation.” Un mot semblable, sagement administré à petite dose, de temps à autre, me remet en verve. » (JI-80) Ce bon mot, de la part d’un auteur lui-même réputé, encourage vivement la jeune diariste.

Suivant les traces de son père, Joséphine participe à l’expédition du Club Shawinigan⁸⁸, et s’y fait remarquer grâce à sa personnalité et à ses textes humoristiques qui seront lus devant les convives⁸⁹. À la suite de cette activité mondaine, elle promet d’écrire une relation de voyage dans le but de remercier les Thibaudeau de leur hospitalité. Ainsi, le 21 septembre 1884, elle écrit à ce propos : « Il paraît que madame Thibaudeau fait du cas de mon manuscrit qu’elle a placé sur une table de son salon et qu’elle le lit, quand l’occasion s’en présente, à quelques personnes choisies. » (JI-88) L’ambition de Joséphine est grandissante et elle a le désir de publier en France : « Il faut que je réalise mon rêve de faire un petit article aussi parfait que possible et de l’envoyer

⁸⁸ Le Club Shawinigan, dont les membres constituent l’élite intellectuelle de Montréal, possédait des maisons de campagne à une quarantaine de kilomètres de Trois-Rivières. L’expédition était d’une semaine durant laquelle les convives se déplacent de campement en campement et tiennent des soirées mondaines.

⁸⁹ Joséphine a recopié certains de ces textes dans son journal, le 30 juin 1885.

au *Monde illustré*, à Paris, pour le jour de l'an⁹⁰. » (JI-80) Comme nous le verrons plus tard, ses talents littéraires, son ambition et sa réputation permettront donc à Joséphine de se tailler une place dans le champ littéraire de l'époque.

Une diariste moins volubile

Le contenu du journal intime de Joséphine évolue au diapason de ses sentiments amoureux. La jeune femme prend conscience, le 19 février 1885, qu'elle ressent moins le besoin d'écrire : « Voici que je pense à toi, mon cher *Journal*, bien que j'aie bien peu de choses à te dire. J'étais plus communicative, quand je venais déverser les épanchements comprimés de mon cœur ; mais, maintenant, j'écris à mon vieil ami de longues lettres, où je lui parle en toute liberté. » (JI-99) Le désir de l'écriture personnelle est moins grand lorsque l'intimité avec le prétendant s'accroît. Autrefois tourmentée par l'idée du mariage, l'écriture intime devient plutôt, au moment des fiançailles, une relation d'activités mondaines. La diariste décrit majoritairement les moments partagés avec Raoul : les sorties, les discussions, les lettres. L'arrivée d'un homme dans sa vie et les projets de mariage amènent Joséphine à s'interroger sur le sort de son journal intime. La jeune femme sent qu'elle doit protéger ses écrits personnels, ce qui l'amène à mentir à Raoul : « J'ai fait un énorme mensonge à mon bon ami. Je lui ai dit que j'avais brûlé mon *Journal*. Sa curiosité et son intérêt m'inquiétaient. » (JI-102) Pour sa part, Henriette Dessaulles fait lire quelques passages de son journal à son fiancé afin d'apaiser la curiosité de celui-ci. Le journal d'Henriette n'échappe pas aux théories de Béatrice Didier et Philippe Lejeune, qui sont d'accord pour affirmer qu'au XIX^e siècle, l'écriture diaristique se termine généralement au moment du mariage. Dans l'univers intime du journal, le mari est certes considéré comme un intrus mais, comme nous le verrons bientôt, Joséphine échappe à la règle en poursuivant son écriture personnelle au-delà du mariage.

Il est intéressant de noter que, pour Joséphine, la lecture du journal par le mari n'est pas impossible, du moment qu'elle demeure maître de ses écrits : « Je lui ai promis

⁹⁰ L'étude de Laurette Cloutier, « Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand (née Joséphine Marchand) », nous montre que Joséphine a collaboré au *Monde illustré*, confirmant ainsi que la diariste a réussi à réaliser son rêve.

de ne pas détruire le dernier volume de mon *Journal*, comme il croit que les autres l'ont été ; à la condition qu'il n'insiste jamais pour le voir, qu'il attende que je lui montre de mon plein gré. » (JI-128) La diariste sait que sa personnalité évoluera après le mariage et que sa vie ne sera plus jamais la même. Tout comme les diaristes contemporaines, Joséphine semble associer le mariage avec la fin de l'intimité, et par conséquent de l'écriture du journal. Ainsi, ce n'est pas sans émotion qu'elle dit adieu à son journal, la veille de son mariage, le 11 janvier 1886 : « Adieu mon *Journal*. Cela me fait quelque chose de te quitter. Ta petite corde rose a été prophétique ! Quand tu me reverras, je ne serai plus moi et tu ne seras plus toi. [...] Adieu ! Dis : "Adieu, mademoiselle." C'est pour nous la dernière fois. » (JI-134) Le journal sera donc témoin de la transition palpable entre le journal de jeune fille et celui de la femme mariée. Nous étudierons, dans le chapitre suivant, les nouveaux enjeux et fonctions de ce journal intime unique qui se prolonge au-delà du mariage.

CHAPITRE 3
LA FEMME MARIÉE ; DE L'INTIME À LA VIE PUBLIQUE

3.1. *Un journal en évolution*

Un prolongement de l'écriture de jeune fille

Après avoir fait ses adieux à son journal, le 11 janvier 1886, Joséphine reprend la plume pour relater son voyage de noces et les débuts de sa vie conjugale. Durant la première année de son mariage, en l'espace de quelques mois, la diariste inscrit six entrées dans son journal intime⁹¹. Sophie Montreuil s'est intéressée à la répartition des entrées du journal de Joséphine Marchand, avant et après le mariage : « Les 130 entrées du *Journal intime* sont à peu près régulières de 1879 à 1886, l'année de son mariage (le 12 janvier), mais se font plus éparpillées par la suite ; on en compte 84 jusqu'en 1886 et 46 jusqu'en 1900⁹². » Bien que les deux tiers des entrées soient rédigées alors que Joséphine est jeune fille, il n'en demeure pas moins que le journal d'adulte rassemble près de la moitié du corpus, ce qui nous permet d'avoir un regard nouveau sur l'écriture féminine de l'époque. Ce retour à l'écriture vient contredire les théories préexistantes concernant l'écriture des jeunes filles au XIX^e siècle. Philippe Lejeune affirme en effet que l'écriture des jeunes filles se termine au moment du mariage, le journal étant alors remplacé par le mari. Pour sa part, Béatrice Didier soutient que « la femme mariée n'a pas ce minimum d'indépendance nécessaire pour écrire un texte où elle puisse vraiment livrer ses pensées les plus secrètes sans risquer d'y être surprise par le regard de l'Autre⁹³. » Nous tâcherons, dans ce troisième chapitre, d'étudier ce journal d'adulte qui fait la particularité du *Journal intime* de Joséphine Marchand.

De prime abord, il importe de souligner que les six premières entrées écrites en 1886 se distinguent, de par leur contenu, du journal d'adulte. Comme la diariste est toujours ambivalente en ce qui concerne ses sentiments et son avenir, le ton de ces entrées rappelle celui de l'adolescence. Puisqu'elles se présentent comme le prolongement du journal de jeune fille, la transition vers le journal d'adulte ne s'effectue donc pas de façon radicale. En effet, le journal semble tributaire de la maturité que Joséphine acquiert progressivement dans le mariage, comme le montre l'entrée du 23 janvier 1886, dans laquelle Joséphine confie à son journal les émotions liées à la nuit de noces. À l'image du XIX^e siècle décrit par Alain Corbin, la nuit de noces et l'intimité nouvelle sont grandement appréhendées par

⁹¹ En 1886, les entrées sont en date du 23 janvier, 15 février, 1^{er} mars, 5 avril, 9 mai et 12 juillet.

⁹² Sophie Montreuil, *(Se) lire et (se) dire*, loc. cit., p. 124.

⁹³ Béatrice Didier, *Le journal intime*, op. cit., p. 75.

les jeunes mariées : « Ce soir-là s'impose une mise en scène collective de la pudeur, de l'effroi et de l'ignorance⁹⁴. » En ce sens, Joséphine ressent le besoin de relater cette expérience et compte tenu des tabous de l'époque, le journal devient le parfait confident : « Aussi, quand le soir du 12, un domestique de l'hôtel St. Stephens nous introduisit dans une jolie chambre qui devait nécessairement, irrémisiblement nous être commune, j'étais hébétée, défaillante de peur et de révolte. Quoique Raoul parut calme et aisé, il souffrait tout autant que moi, car il voyait ma détresse. » (JI-135) L'écriture intime permet à Joséphine de mettre en mots les émotions ressenties durant cette première nuit conjugale⁹⁵. Au départ angoissée par les changements, Joséphine éprouvera par la suite un bonheur sans pareil avec son époux : « Nous avons vécu cinq jours à New York, dans ce charmant nid (St. Stephens) – nouvel éden, d'un ravissement céleste... » (JI-135) Le retour à la réalité sera alors très difficile pour la jeune femme, qui vit pour la première fois loin de sa famille. En tant que nouveaux mariés, ils ont beaucoup de choses à régler : « Depuis notre retour, nous avons dû voir à notre installation et nous occuper de 1000 choses prosaïques, puis accepter les obligations indispensables du mariage ! » (JI-135) Les nouveaux époux constatent que le mariage transforme progressivement leur relation amoureuse. En effet, une nouvelle intimité se développe — le passage du vouvoiement au tutoiement, l'appellation par le prénom et l'utilisation de mots doux — et le couple s'installe dans une routine.

Ainsi, les nouvelles responsabilités qui incombent à Joséphine lui font réaliser que sa vie d'adulte est entamée et irréversible. Raoul lui fait remarquer qu'elle doit dorénavant veiller à certaines tâches, ce qu'elle inscrit dans son journal, le 23 janvier 1886 : « Une fois, il me dit : "Dis donc, mignonne, il faudra des sacs pour envoyer le linge à la blanchisseuse." Mon cœur, déjà gonflé, ressentit un je-ne-sais-quoi de triste à cette recommandation militaire. Il fallait cette goutte pour faire déborder la mesure. Des larmes montèrent à mes yeux ; je fis de mon mieux pour lui en dérober la vue. » (JI-136) Elle s'avouera à elle-même, avec tristesse et résignation, qu'« on ne peut jouer à être enfant

⁹⁴ Alain Corbin, *L'histoire de la vie privée*, p. 498.

⁹⁵ Il est intéressant de noter que Joséphine affirme, à l'âge de 36 ans, qu'elle sera restée innocente, une « grande fille », jusqu'à son mariage : « Tout cela, tout ce que j'ai vu et lu jusqu'à mes vingt-quatre ans, m'a laissée dans une parfaite ignorance. Certaines natures sont dépourvues, de toute évidence, de cette ardente curiosité qu'on attribue à l'adolescence ! » (JI-189) Cela vient justifier les craintes et appréhensions de Joséphine en regard du mariage.

toute sa vie ». (JI-136) En ce sens, Joséphine décrit dans son journal intime un côté immature de sa personnalité : « Les femmes sensibles et un peu nuageuses, comme l'est la griffonneuse ici présente, emportent beaucoup d'enfantillages dans le mariage. » (JI-138) Comme ils lui causent beaucoup de culpabilité, les enfantillages sont difficiles à avouer à son mari. Lorsque Raoul la réprimande, après qu'elle l'ait taquiné durant sa lecture, Joséphine éprouve une tristesse incontrôlable. Elle rapportera d'ailleurs les paroles de Raoul à ce sujet : « C'est un crime de te faire de la peine à toi ! » (JI-139) La jeune femme sait qu'elle doit redoubler d'efforts afin d'éviter que ce genre de situation ne se reproduise : « J'essayai d'oublier mon ressentiment et de me résigner à n'être plus si folle à l'avenir. » (JI-139) D'abord prolongement de l'écriture de jeune fille, le journal se transformera donc en concomitance avec la maturité acquise progressivement par Joséphine.

Le deuxième grand pivot du journal intime se situe, selon nous, à l'entrée du 16 janvier 1888, moment où la diariste reprend l'écriture après une pause de deux ans. Le désir de revenir à son journal s'exprime avec une grande clarté : « Il y a longtemps qu'une idée m'obsède, c'est celle de reprendre mon *Journal*. Il m'amusera quand j'aurai 40 ans. Je pourrai revivre les émotions ressenties au cours de mes années de jeunesse. » (JI-144) Après deux ans de mariage, Joséphine laisse de côté ses « enfantillages » et développe une maturité plus représentative du monde adulte. La naissance de sa fille unique Gabrielle, au mois de décembre 1886, lui confère un nouveau statut, celui de mère. Cette entrée de 1888 donne le ton au journal d'adulte : elle récapitule les événements marquants de sa vie, se remémore un souvenir de jeunesse, et discute de sujets matures tels que la tenue d'une maison et les responsabilités maternelles. Nous tâcherons d'étudier cet important pivot en nous penchant sur l'indépendance acquise par Joséphine ainsi que sur les fonctions nouvelles de son journal au sein de l'institution du mariage.

Écrire en l'absence de l'Autre

Dorénavant mère, femme et personnalité publique, Joséphine ne peut écrire aussi spontanément que dans ses années de jeune fille, où elle bénéficiait d'une chambre à elle et d'une grande intimité. Comme le temps lui manque, l'écriture s'effectue généralement avec du recul : les moments de grandes émotions sont narrés quelques jours plus tard, les

voyages sont relatés seulement au retour, le suivi des événements quotidiens est rétroactif. L'écriture est ritualisée, comme elle le souligne très bien le 12 mai 1898 : « Un petit bout de *Journal*, aujourd'hui, puisque je suis dans "mes écritures". » (JI-211) Incorporer le journal intime dans les autres formes d'écriture – correspondance, travaux littéraires – permet de garder une régularité dans la pratique et de la rendre plus discrète aux yeux de son mari.

Joséphine bénéficiera de plusieurs moments de solitude lorsque Raoul sera éloigné de la maison à des fins professionnelles. Ces séparations favorisent l'écriture intime : « Il ne me laisse jamais, le dimanche. Seulement, aujourd'hui, il y avait cours de philosophie chez Savary, j'ai insisté pour qu'il y allât. Je profite de cette absence pour griffonner, en cachette, dans mon pauvre *Journal*. » (JI-142) Entre les obligations familiales et le regard de l'Autre, tenir un journal personnel devient un défi pour une femme du XIX^e siècle. Comme le mentionne Béatrice Didier, les moments de solitude sont une condition nécessaire à l'écriture du journal : « La solitude crée une aire de silence et de liberté, au sein de laquelle le moi pourra vraiment exister⁹⁶. » (JI-89) Alors que Raoul obtient de nouvelles tâches politiques, ses absences deviendront de plus en plus nombreuses. En 1897, Joséphine écrit que « Raoul [...] va à Québec presque toutes les semaines ». (JI-170) Lorsqu'il sera élu au Sénat, un an plus tard, des obligations le retiendront à l'extérieur pour des périodes prolongées. Comme Joséphine ne fera pas partie de tous les voyages de son mari⁹⁷, ces séparations lui seront bien sûr difficiles.

Bien que les absences de Raoul se répètent, la présence de Gabrielle, fille unique de Joséphine, vient aussi réduire l'intimité, entre autres parce qu'elle partage la chambre de sa mère lorsque Raoul est en voyage d'affaires⁹⁸. Joséphine commente la présence de Gabrielle dans son journal, le 20 avril 1898 : « Ce n'était pas un petit boulet que la présence continuelle, sur mes talons, d'une grande fillette tout yeux et tout oreilles, à table, au salon, dans notre chambre. » (JI-206) Au moment où Gabrielle est finalement envoyée au

⁹⁶ Béatrice Didier, *Journal intime, op. cit.*, p. 89.

⁹⁷ Joséphine accepte elle aussi des invitations qui l'amènent à l'extérieur du foyer familial, sans la présence de son mari. Ses implications dans la sphère publique et sa progéniture très peu nombreuse favorisent selon nous cette indépendance.

⁹⁸ Joséphine écrit, le 11 avril 1899 : « Gabrielle s'est couchée toute joyeuse, ce soir, dans mon lit. Son père est parti pour Ottawa à quatre heures. C'est presque une bonne fortune pour elle que ces absences, qui lui fournissent l'occasion de dormir dans le "lit de maman". » (JI-227)

couvent, en 1898, Joséphine écrit : « L'absence de Gabrielle me laisse bien libre et bien tranquille. » (JI-211) Comme elle sait que sa fille se plaît au couvent et qu'elle y est bien traitée, la jeune femme peut se permettre de vaquer en toute tranquillité à ses occupations sociales et littéraires. Le nombre d'entrées varie donc en fonction de la présence ou de l'absence des membres de la famille. Dans le cas particulier de Joséphine Marchand, deux facteurs ont participé, selon nous, à la poursuite de l'écriture intime : d'une part, les absences des membres de la famille qui favorisent l'isolement occasionnel de la diariste qui peut alors écrire en toute intimité, d'autre part, les travaux littéraires parallèles au journal qui lui permettent de dissimuler l'écriture intime à la vue de ses proches.

Un deuxième confident

Souvent tenu en l'absence du mari, le journal permet de garder le moral, comble la solitude et accueille les doutes et les chagrins. Le journal demeure donc un refuge⁹⁹ pour la diariste, un lieu qui lui apporte une forme de protection. En effet, Béatrice Didier souligne que « [c]e champ clos de l'intériorité s'oppose au "vide" du dehors, à la pesanteur, au vertige de l'extérieur¹⁰⁰. » Le 16 décembre 1897, lorsque Raoul est en voyage, Joséphine se sent seule et décide de prendre la plume afin de confier ses soucis :

J'ai une mauvaise dent qui me donne de la névralgie. Il me faut attendre jusqu'à cet après-midi, pour la faire arranger. D'ici là, la meilleure distraction à mon mal, sera bien mon écriture. Quel opium, quel haschich même que la pensée ! Avec mes livres et ma plume, je me crois pas mal garantie contre l'atteinte des contrariétés, sinon contre les vrais malheurs de la vie. (JI-181)

Tel un ami, le journal apporte réconfort et bonheur lors des moments difficiles. Il permet aussi de passer le temps, comme la diariste le souligne avec humour : « J'ai tout ce qu'il faut, cependant, pour m'occuper, dans la solitude de ma maison. Un régal m'est servi sous forme de discours académique. J'ai mes livres, une plume et du papier. Avec cela – et le privilège d'en user ! –, je ne serais pas malheureuse en prison. » (JI-186) Le journal permet donc à Joséphine de se retrouver avec elle-même, le temps de l'écriture. Puisque la relation

⁹⁹ Philippe Lejeune affirme d'ailleurs que « le journal est prison autant que refuge. » [Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, p. 82.]

¹⁰⁰ Béatrice Didier, *Journal intime, op. cit.*, p. 89.

entre Joséphine et Raoul semble très harmonieuse, nous croyons que le journal est loin d'être un rival du mari. Il devient plutôt le deuxième confident de la jeune femme lorsqu'elle ressent de la solitude – en l'absence de son mari ou de sa fille – ou le besoin d'exprimer un sentiment difficile à partager.

Alors que le journal de jeune fille comportait beaucoup de questionnements et de doutes, le journal d'adulte présente une diariste confiante en ses capacités et en son avenir. En accord avec sa philosophie de profiter du moment présent, Joséphine met un voile sur ses problèmes personnels lorsqu'elle discute avec son mari. En effet, comme Raoul s'éloigne souvent de la maison à cause de son travail, Joséphine tente de garder pour elle ses problèmes domestiques lorsqu'ils sont en famille. Elle veut ainsi garder la maisonnée harmonieuse : « La joie douce et sans mélange qu'il [Raoul] trouve invariablement à son foyer est comme un bain quotidien dans la fontaine de Jouvence. Je m'applique à éloigner tout sujet d'ennui ou de tracasseries, quand il est là. Mes petits soucis, si j'en ai, je les garde pour moi. » (JI-202) Comme Joséphine ne partage pas toutes ses contrariétés avec son mari, il lui arrive donc de ressentir une certaine solitude, et ce même en la présence de Raoul. C'est pourquoi le journal intime trouve alors sa place dans l'institution du mariage. Par l'entremise de l'écriture, Joséphine peut extérioriser ses sujets de tracasseries concernant son foyer ou sa fille Gabrielle, chassant ainsi le sentiment de solitude.

3.2. Le lieu d'expression des ambitions intellectuelles

Une culture littéraire

Dans son journal d'adulte, Joséphine accorde une importance particulière au développement intellectuel, que ce soit au niveau personnel ou social. Ainsi, la jeune femme se réjouit de la visite de René Doumic, critique français, qui présente au Canada une série de conférences : « Il nous a charmés en nous chantant à nous, français trop canadiens, la musique du doux parler de France. Nous avons aussi retrouvé dans son débit, ces exquis qualités de l'esprit français : la clarté, la simplicité élégante, la mesure surtout – dont nous semblons avoir oublié tout souvenir –, le tour caustique et spirituel. » (JI-204) Le

7 août 1889, Joséphine juge de la qualité culturelle et intellectuelle de sa province en la comparant avec celle de la France :

Les Canadiens sont affreusement ignorants (on ne saurait leur en demander un compte rigoureux), il faut un courage extraordinaire pour acquérir ici quelques connaissances, perdus que nous sommes au milieu d'ignorants Saxons, isolés de la France, notre patrie intellectuelle, du foyer de toutes lumières ; les femmes surtout sont ignorantes d'une façon déplorable. (JI-150)

Idéal vers lequel il faut tendre, la culture provenant de la France est exaltée ; Joséphine fait référence à la littérature française – aux auteurs anciens et contemporains – à maintes reprises dans son journal intime. Le premier mars 1886, peu de temps après le mariage, Joséphine utilise le journal pour comparer deux monuments de la littérature française :

Nous lisons [...] *Les Mystères de Paris*, puissante œuvre d'imagination comme Monte-Cristo et les romans d'il y a cinquante ans. Ce genre est si différent de celui d'aujourd'hui, tout réel, tellement pris sur le vif, qu'on reconnaît sur le théâtre et dans les livres, des personnages qu'on rencontre tous les jours, l'intrigue et les personnages des *Mystères de Paris* sont pourtant moins chimériques, moins fantaisistes que ceux de *Monte-Cristo*. Si c'est bien là, la peinture de la populace de Paris, ce Paris où on trouve des choses divines a son petit enfer, qui en vaut bien d'autres. Finirais-je à la fin de babiller ? (JI-140)

Comme le souligne Sophie Montreuil, la lecture – et la littérature française de préférence¹⁰¹ – est une partie intégrante de la vie de Joséphine Marchand. La jeune femme écrit dans son journal que la culture française fait aussi partie de sa famille ; alors que sa mère lit attentivement *Les Femmes célèbres* de Sainte-Beuve, sa fille étudie les fables de Fénelon. Les références littéraires enrichissent le journal de Joséphine et participent à ses réflexions¹⁰². En 1889, lorsque Joséphine réfléchit à l'éducation future de Gabrielle, elle se rappelle la lecture de madame de Lamartine : « J'ai lu dernièrement les *Mémoires* de madame de Lamartine, dont les filles étaient des perfections sous tous les rapports, sans en excepter la beauté. » (JI-151) Selon Joséphine, l'éducation idéale pour sa fille débute avec la maîtrise de la langue française : « [J]e veux que Gabrielle apprenne de bonne heure toute

¹⁰¹ Dès la première entrée de son journal, à l'âge de dix-sept ans, Joséphine spécifie qu'elle apprécie les auteurs canadiens par patriotisme, mais qu'elle préfère les auteurs français.

¹⁰² Il est intéressant de remarquer que la culture de Joséphine gravite autour de modèles féminins, que ce soit par la lecture d'écrivaines célèbres ou d'ouvrages dédiés à l'œuvre des femmes.

sa grammaire — base première de l’instruction, qui met comme un lest dans l’esprit, qu’elle façonne selon la logique [...]. » (JI-151) Joséphine, dans l’ambition d’offrir un avenir prometteur à sa fille, réalise l’importance de la maîtrise de la langue française, que ce soit à l’oral ou à l’écrit.

En vieillissant, la jeune femme constate que les intellectuels ont un rôle à jouer dans l’amélioration du sort commun. Très présents en France, les cercles littéraires permettent une importante diffusion des idées et des opinions. Cindy Béland souligne bien la convivialité des cercles littéraires québécois au XIX^e siècle : « De manière générale, le « salon » canadien-français, manifestation culturelle privée, n’a pas une organisation protocolaire rigide et ne donne pas non plus dans le snobisme (Mativat, 1996, 414) ; il s’agit d’abord et avant tout d’un lieu de rencontre sociale faisant partie des loisirs d’une certaine élite cultivée¹⁰³. » Joséphine comprend que ces rencontres peuvent être bénéfiques pour la population québécoise qui est en quête d’une identité culturelle¹⁰⁴. Les cercles favorisent en effet une implication des femmes dans la culture ; espace de liberté culturelle, ils leur permettent de s’émanciper et de prendre place dans l’espace public. Jeune fille, Joséphine a eu la chance de profiter des rencontres culturelles qui avaient lieu dans la maison paternelle.¹⁰⁵ Une fois adulte, elle participe à son tour aux réseaux sociaux en recevant chez elle un cercle d’études : « Le Cercle d’étude se réunit chez moi, samedi prochain. Mon travail est sur la philosophie au XVII^e siècle. J’ai étudié mon sujet tout l’été. Je n’en ai pas une mauvaise idée. Pour me forcer à improviser ma phrase, je ne vais prendre que des notes. On verra comment je m’en tirerai. » (JI-224) En plus de montrer son vif désir d’apprendre, ces rencontres mondaines lui permettent de créer des contacts qui lui

¹⁰³ Cindy Béland, « Salons et soirées mondaines au Canada français : d’un espace privé vers l’espace public », dans Pierre Rajotte (dir.), *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 86.

¹⁰⁴ En 1894, lorsque Lady Aberdeen l’invite à prononcer un discours au parlement à Ottawa, elle choisit le sujet des cercles littéraires : « Mon sujet était de *l’utilité des cercles littéraires* dans un pays comme le nôtre, surtout à la campagne ; sur la nécessité de la *culture intellectuelle* pour bien remplir son rôle de mère et d’épouse. » (JI-167)

¹⁰⁵ Comme le souligne Cindy Béland, L.-O. David écrira ceci à propos de la famille Marchand dans un article de 1925 : « M. Marchand avait une épouse et une famille... comme lui hospitalières. Sa maison était le rendez-vous d’une société d’élite, qui venait d’un peu de partout y chercher la gaité [sic] et les distractions les plus attrayantes. [...] On y faisait de la musique, on y jouait des comédies, des vaudevilles dont l’auteur était souvent M. Marchand lui-même. » [Cindy Béland, « Salons et soirées mondaines au Canada français », p. 93.]

seront fort utiles dans le cadre de ses projets futurs. La participation active à ces réseaux sociaux lui permettra aussi de perfectionner ses compétences sociales et oratoires.

Regard critique envers le clergé

Avec les années, Joséphine développe un point de vue plus critique à l'égard du clergé. Son mariage avec un homme aux valeurs libérales et l'accession de son père au poste de premier ministre de la province n'iront pas sans influencer les pensées et opinions de la diariste. Jeune fille, Joséphine s'était momentanément investie dans la religion dans le but de réfléchir sur son avenir et de prendre une décision concernant sa vocation. Après son mariage avec Raoul Dandurand, la religion occupe toujours une partie essentielle de sa vie, comme le montre bien l'extrait suivant, datant du 1^{er} mars 1886 : « Hier, dimanche, nous avons délicieusement flâné toute la journée, après avoir été à la messe comme de bons chrétiens et avoir lu (c'est Raoul qui m'a fait la lecture) deux chapitres de lecture spirituelle de *L'Imitation de Jésus-Christ*¹⁰⁶. » (JI-139) Cité à quelques reprises dans le journal de Joséphine, cet ouvrage religieux est très populaire à l'époque, tel que le souligne Alain Corbin : « Les techniques de l'exercice spirituel s'inspirent encore étroitement des maîtres du passé. *L'Imitation*, dont Lamennais donne une nouvelle traduction, demeure longtemps le guide le plus répandu du chrétien zélé¹⁰⁷. » Bien que le journal intime ne soit pas témoin d'une pratique religieuse assidue de la part de la famille Marchand-Dandurand, il permet par contre de constater l'importance qu'occupe la religion pour la fille de Joséphine, Gabrielle. Réservee, la fillette aime la prière et le jour de sa première communion, elle partage avec ses proches son ambition de « devenir une grande Sainte ». (JI-214) Ses parents encourageront donc ce penchant en lui promulguant une bonne éducation religieuse.

Comme le souligne Sophie Montreuil, Joséphine « a hérité de profondes croyances religieuses, qui l'habiteront toute sa vie, mais [...] celles-ci ne sont pas à l'abri de son esprit critique, lequel remplit le double emploi de soulever des interrogations et de les trancher

¹⁰⁶ Marie-Andrée Beaudet, dans son article « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété », montre l'importance qu'a eue la lecture de *L'Imitation de Jésus-Christ* pour la jeune auteure du XIX^e siècle, Laure Conan. Ainsi, en plus de participer au mode de vie, les livres de piété influencent l'écriture des Canadiennes françaises.

¹⁰⁷ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », *loc. cit.*, p. 441.

net quand elles ne tiennent plus¹⁰⁸. » En ce sens, elle consigne dans son journal l'inaction de la communauté religieuse en ce qui concerne la violence infligée à une jeune institutrice, qu'elle a connue grâce à l'Œuvre des livres gratuits. Seule dans son école de rang, la jeune fille a été agressée par un homme et doit maintenant vivre seule avec une grossesse imprévue. Joséphine ira visiter la jeune fille à la Maternité et fera ce constat :

Elle parle sans trop de colère de son agresseur, et blâme plutôt le curé qui aurait refusé de la protéger. Celle qui la précéda, dans son école, eut le même sort. Ces enfants-là demeurent seules, dans une maison isolée. Le curé lui-même, paraît-il, s'oppose à ce qu'elles pensionnent chez les gens de la paroisse, à cause de la jalousie que cela occasionne chez les autres écoliers. [...] Tout cela ne semble pas déranger la sœur qui assiste, silencieuse, à notre entrevue. (JI-222)

Puisque la jeune fille « n'a rien d'une vicieuse » (JI-221), Joséphine ne peut rester insensible à cet événement qui montre la rigidité du clergé. Cette rigidité s'exprime aussi par un refus catégorique de laisser pénétrer la laïcisation dans les différentes sphères de la société, dont les bonnes œuvres, auxquelles participe entre autres Lady Aberdeen. Même si, dans son journal, Joséphine qualifie son amie Lady Aberdeen de « philanthrope, apôtre et zélatrice de toutes les œuvres humanitaires » (JI-163), il n'en demeure pas moins que le clergé voit d'un mauvais œil l'intrusion de cette protestante aux idées libérales dans les bonnes œuvres de la province. Tel que le mentionne l'ouvrage *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, le lien entre le clergé et les bonnes œuvres est très étroit au XIX^e siècle : « Il n'y a pas un office, une cérémonie ou une "bonne œuvre" quelconque, dont on désire le succès, qui ne soit accompagné d'indulgences partielles ou plénières¹⁰⁹. » Ainsi, les fidèles – et surtout l'élite catholique –, gagnent leur miséricorde divine en s'investissant dans les bonnes œuvres. Avoir la mainmise sur l'éducation et les organisations humanitaires permet au clergé d'en gérer lui-même les finances. Joséphine fera dans son journal une critique virulente de l'utilisation des avoirs du clergé : « L'argent employé par les fabriques et les communautés à acheter des propriétés, des biens immobiliers et productifs, à bâtir des presbytères-châteaux et des cathédrales dans les petites paroisses de campagne, serait clairement plus profitable, si on l'appliquait aux

¹⁰⁸ Sophie Montreuil, « (S)e lire et (se) dire », *loc. cit.*, p. 138.

¹⁰⁹ René Hardy, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec*, *op. cit.*, p.78.

écoles et au soulagement immédiat des misères du peuple. » (JI-164) Dans un siècle où l'autorité religieuse est rarement discutée au risque d'une excommunication¹¹⁰, les propos de Joséphine ont bien leur place dans le journal intime, qui devient alors le lieu privilégié de l'expression intellectuelle.

Une diariste ambitieuse

Le journal d'adulte montre que la confiance de Joséphine est grandissante, ce qui lui permet de mieux apprécier les compliments à son égard. En 1897, après un discours virulent sur la condition des domestiques au sein de la bourgeoisie québécoise qui fut très apprécié, elle note ceci : « J'avais déjà eu un petit triomphe à Québec, en 1888, quand on m'appela sur la scène après la représentation de ma comédie ; mais là, j'étais trop effarouchée pour ressentir rien d'agréable. À Ottawa, ma vanité était déjà plus en possession d'elle-même. Ce sera certainement là, un des souvenirs les plus piquants de ma jeunesse. » (JI-170) Le journal intime permet à Joséphine d'exprimer ses ambitions personnelles, un sujet tabou — et surtout pour les femmes — au sein d'une société religieuse qui prônait la simplicité et l'humilité. Joséphine comprend bien sa propre valeur, ce qu'elle réussit à exprimer à quelques reprises dans son journal. C'est donc avec un regard suffisant mais légitime qu'elle avoue dans son journal l'ambition de sa famille :

Nous avons la réputation d'être ambitieux, et c'est juste. Nous le sommes. Quant à jouer un rôle, j'en veux un premier ou aucun. Sans titre officiel souvent, la situation que nous avons su nous faire, par nos efforts personnels, nous a presque toujours valu des places d'honneur (la préséance, comme disent les Québécois) partout où nous avons figuré. C'est bien ce qui doit agacer nombre de gens. (JI-192)

Le journal permet ainsi de comprendre l'influence que pouvaient avoir Joséphine Marchand et Raoul Dandurand au sein de la société québécoise de l'époque. En effet, cette influence n'est pas négligeable, comme elle-même le souligne le 12 mai 1898 : « Nous sommes vraiment arrivés, Raoul et moi, à un joli degré de puissance, pour le bien public. Rien ne m'est refusé de ce que je demande, soit aux journaux, soit au Gouvernement, soit aux

¹¹⁰ Nous pensons ici à Louis-Antoine Dessaulles, oncle d'Henriette Dessaulles, qui fut excommunié en raison de ses idées libérales et anticléricales.

hommes publics. Il est vrai que je ne demande rien pour nous, et jamais d'argent. » (JI-211) Utilisé à bon escient, le pouvoir de la famille Marchand-Dandurand servira à l'avancement de la société québécoise. L'ascension sociale de la diariste devient significative à partir du journal d'adulte et l'écriture intime semble devenir un ancrage pour Joséphine. Le journal lui permet à la fois de se réjouir de ses succès et de veiller à ne pas trop faire preuve d'orgueil, comme elle le dira elle-même :

Dieu me pardonne ! me voilà en passe de devenir un personnage. Je crois vraiment, quelque présomptueux qu'on puisse être, qu'on est toujours le dernier à se prendre au sérieux. Raoul et moi, nous nous amusons de chaque nouveau degré conquis par notre influence. Si cette influence pouvait contribuer à faire faire quelques progrès à notre pauvre pays ! (JI-213)

Joséphine sera la première femme canadienne « à être décorée des palmes académiques par le Gouvernement français ». (JI-212) Ce sont les importantes contributions de Joséphine à la cause de la conservation de la langue au Québec qui lui ont permis d'être nommée *officier d'Académie*¹¹¹. Témoin de l'ambition de la jeune femme, le journal intime permet à la diariste d'exprimer des idées qui ne sauraient être évoquées au sein de la société de l'époque.

3.3. Tensions génériques

Un journal aux accents mémorialistes

Bien que son journal ne soit pas dédié à la publication, il est possible de sentir le désir de la diariste de prolonger l'écriture intime au-delà de sa propre existence. Joséphine soulignera d'ailleurs que son écriture pourra être utile à la génération future, notamment à sa fille Gabrielle :

Il se passe, dans l'histoire contemporaine, des événements importants qui ne seront jamais écrits dans nos annales. Nous assistons à l'élaboration des faits qui seront

¹¹¹Lorsqu'elle est nommée *officier d'Académie*, Joséphine écrit dans son journal intime : « Les journaux, ce soir, embouchent la trompette de la renommée pour jeter mon nom aux quatre coins du pays. » (JI-213)

l'histoire ; quelques-uns des miens y prennent part et les dirigent. Il sera intéressant, plus tard, pour moi ou pour ma fille (à qui je pense en écrivant mon *Journal*), de nous rappeler le rôle du clergé dans la réforme de l'éducation. (JI-180)

Ce désir de consigner les événements importants ne va pas sans rappeler le genre des mémoires. Comme le souligne Françoise Van Roey-Roux : « Écrire ses mémoires semble une pratique établie de longue date au Québec. Nous en trouvons des traces dès 1760. Il faut toutefois apporter ici des nuances, puisque ce que nous trouvons en abondance, ce sont des mémoires privés ; les autres sont concentrés dans le temps, voire même exclusifs au XX^e siècle¹¹². » Alors que les hommes publics écrivent leurs mémoires, qu'on pense à Philippe Aubert de Gaspé ou à Louis Fréchette, il est impensable pour une femme du XIX^e siècle de songer à faire de même. Pourtant, la vie de Joséphine est mouvementée : « Si j'avais le temps d'écrire tous les jours, mon journal, j'aurais bien des choses intéressantes à raconter. Car ma vie n'est pas trop banale pour une vie canadienne, et mes journées sont bien remplies. » (JI-201) Le journal permet aussi à la diariste de consigner les événements importants de sa vie, qui coïncident souvent avec des moments forts de l'histoire collective. L'implication de Joséphine dans la société québécoise est considérable ; d'une part, elle mène de front plusieurs projets au sein de diverses associations, d'autre part, grâce à ses liens conjugaux et familiaux, elle est un témoin privilégié d'événements politiques importants, tel la réforme de l'éducation. Comme le journal relate des détails moins connus des réalisations ou des événements auxquels Joséphine a été associée, il est possible d'affirmer que l'écriture glisse quelques fois vers les mémoires. Nous tâcherons de montrer ces tensions génériques à l'œuvre en identifiant les diverses stratégies d'écriture « mémorielles » utilisées par Joséphine.

Relations des diverses implications

Telle l'écriture du journal intime, l'écriture journalistique de Joséphine se prolongera au-delà de son mariage. Il importe de souligner qu'à la fin du XIX^e siècle, dans le but d'attirer le lectorat féminin, les grands quotidiens confient des chroniques aux femmes journalistes.

¹¹² Françoise Van Roey-Roux, *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 61.

Comme le mentionne Chantal Savoie, les périodiques sont d'une importance primordiale pour les femmes québécoises : « Ils permettent à des écrivaines de s'adonner à l'écriture avec une grande régularité ; et, surtout, ils favorisent le rayonnement des discours centrés sur les intérêts féminins¹¹³. » Puisque Joséphine exerce le métier de journaliste, il va de soi que le journal intime est témoin des activités littéraires de la diariste. Joséphine se doit de tenir son journal — son confident — informé de ses divers accomplissements littéraires, comme elle le fait en 1888 :

Puisque j'ai repris mon *Journal*, je lui dois de l'informer de mes progrès dans la carrière des lettres. Ma petite comédie : *Quand on aime, on se marie*, que j'ai entièrement refaite pendant mon séjour ici (à St-Jean) l'été dernier, a eu devant le public de Québec, un grand succès, souligné et confirmé par les louanges unanimes des journaux, qui m'ont sacrée femme de lettres. Je donne à *L'Électeur* un article par semaine. [...] Je fais justement publier mes *Contes de Noël*¹¹⁴ que j'ai réunis en volume. (JI-152)

Sa première pièce de théâtre ayant été un succès, Joséphine récidive et en publie deux autres, soit *La Carte postale*¹¹⁵ et *Ce que pensent les fleurs*¹¹⁶. Ces pièces, qui seront très appréciées du public, seront montées à St-Jean lors d'une soirée-bénéfice et interprétées par sa fille Gabrielle et son neveu Paul.¹¹⁷ En plus des activités théâtrales, elle envoie à chaque semaine, pendant quelques années, un article pour le *Ralliement*, publication francophone diffusée aux États-Unis. Le 12 juillet 1886, elle confie dans son journal la réception positive de ses articles : « Mes lettres au *Ralliement* ont du succès. *L'Électeur* en a reproduit une avec éloges. » (JI-144)

¹¹³ Chantal Savoie, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », dans *Voix et images*, v. 27, n^o 2(80), hiver 2002, p. 246.

¹¹⁴ Louis Fréchette signe la préface des *Contes de Noël* de Joséphine Marchand. Il y va de propos élogieux concernant la jeune femme : « Ces débuts pleins de promesses, elle les confirme aujourd'hui par un premier volume, qui n'est sans doute que la première perle de tout un écriin. Les qualités d'écrivain dont elle y fait preuve lui donnent droit à une place marquante dans notre petit monde littéraire; et, s'ils me permettent de me faire ici leur interprète, je crois pouvoir lui offrir, au nom de mes confrères de la plume, la plus sympathique et la plus cordiale bienvenue. » Louis Fréchette, *Contes de Noël par Josette*, Project Gutenberg's, [En ligne]. <http://www.gutenberg.org/files/13024/13024-h/13024-h.htm>, [Site consulté le 18 juillet 2011].

¹¹⁵ Madame Raoul Dandurand (Joséphine Marchand), « Ce que pensent les fleurs : saynète enfantine », dans *Le Coin du feu*, (décembre 1895), pp. 401-403 ; 2^e éd., Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896.

¹¹⁶ Madame Raoul Dandurand (Joséphine Marchand), *La carte postale : saynète enfantine*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896, 31 p.

¹¹⁷ Il est intéressant de remarquer que la fille de Joséphine sera impliquée dans les activités théâtrales maternelles, tout comme la diariste participait, dans sa jeunesse, aux pièces de théâtre de son père.

En plus de collaborer à plusieurs publications, Joséphine fondera en 1893 son propre journal féminin, *Le Coin du Feu* [1893-1896], qui lui permettra de travailler avec divers collaborateurs d'importance, canadiens ou français, tels que Félicité Angers, Robertine Barry, Jules Simon et Paul Bourget. Joséphine résume, dans son journal intime, les objectifs qui ont mené à la création du *Coin du Feu* :

Je n'avais aucun but intéressé en fondant *Le Coin du Feu*. Au contraire, je cédaï à un de ces mouvements généreux de la jeunesse, poursuivant avec enthousiasme un objet idéal : élever le niveau intellectuel de l'élément féminin ; dire à la jeunesse des choses utiles, que personne ne songe à lui dire ; fustiger les travers de notre société ; donner aux jeunes filles le goût des choses de l'esprit : voilà ce à quoi je me suis appliquée, durant ces quatre années. Je ne désespère pas d'y avoir réussi, au moins pour quelques cas isolés. (JI-160-161)

Comme Joséphine concentre ses énergies sur son périodique et sur l'éducation de sa fille Gabrielle, elle met de côté l'écriture intime pendant près de huit ans, entre 1889 et 1897. Lorsque la diariste reprend l'écriture de son journal, elle explique la raison de son abandon progressif du journalisme : « [L]es devoirs nouveaux que me créaient tenue d'une maison (devoirs que je n'avais pas eus depuis mon retour d'Europe) et l'éducation de Gabrielle, me forc[èrent] d'abandonner le journalisme. Je n'étais ni lassée ni découragée de ma tâche. » (JI-161) Il est intéressant de noter que *Le Coin du Feu* et le journal intime ne seront pas simultanés ; en effet, avec ses nombreuses obligations, il ne semble plus possible pour Joséphine de s'investir dans les deux projets d'écriture de façon parallèle.

Le Coin du Feu sera un organe de diffusion important pour le Conseil national des femmes du Canada (CNFC), une association fondée en 1893 et présidée par Lady Aberdeen. Invitée par la dame anglaise, Joséphine se joindra au Conseil national des femmes ; elle en sera d'ailleurs la vice-présidente en 1894. Au départ réticente à s'afficher dans une organisation féministe, la jeune femme réalise qu'elle peut utiliser cette association comme tribune : « La sphère que m'ouvrit le Conseil national des femmes, où j'entrai sans enthousiasme, me donna l'occasion de faire valoir mes idées sur la nécessité de la culture intellectuelle et celle d'apprendre notre langue. » (JI-165) Travaillant dans un but commun, Joséphine Marchand et Lady Aberdeen semblent avoir développé une confiance mutuelle et une grande complicité. Les deux femmes poursuivent un but

commun ; celui de « briser le cercle de fer » (JI-165) encouragé par le clergé qui confinait les femmes au foyer et aux activités passives. Chantal Savoie souligne bien les répercussions de ce regroupement : « De ce front commun féminin se dégagent progressivement des stratégies nationales et internationales de valorisation des écrivaines et des tentatives d'assurer leur reconnaissance, qu'il s'agisse de la création de clubs et d'associations, de l'admission de femmes à différentes sociétés, de la publication d'ouvrages faisant l'apologie des femmes de lettres ou de la création de prix littéraires¹¹⁸. »

Dans une visée philanthropique, Joséphine « [f]onde en 1898 l'Œuvre des livres gratuits, grâce à laquelle des institutrices en régions éloignées et des personnes de milieux défavorisés ont accès à la lecture¹¹⁹. » Puisque c'est de France que viennent les livres du projet, les contacts établis avec la communauté française sont précieux pour la jeune femme. En 1898, la visite de René Doumic au Canada lui permettra de lui présenter l'Œuvre des livres gratuits : « J'ai lieu de me féliciter tout particulièrement de la venue de M. Doumic à Montréal, puisqu'il a pris connaissance de l'Œuvre des livres à laquelle j'ai eu le bonheur de l'intéresser¹²⁰. » (JI-205) L'Œuvre des livres gratuits prendra de l'ampleur lorsque l'association obtient la gratuité de la livraison postale : « J'ai téléphoné, tout à l'heure, à M^{lle} Tarte au sujet de notre bibliothèque des pauvres. Elle m'a obtenu du ministère des Postes, le privilège de la poste gratuite. » (JI -183) Quelques mois plus tard, Joséphine écrira à ses correspondants de France pour leur annoncer ce grand privilège, soit celui du « transport gratuit de tous les livres et journaux qu'on nous enverra de France. » (JI-211) Pendant près de dix ans, l'association de l'Œuvre des Livres gratuits aura expédié des livres aux quatre coins de la province, participant ainsi à une diffusion de la culture au Québec.

À la suite de ses nombreux projets, Joséphine devient, au même titre que son mari, une personnalité publique. Ainsi, elle deviendra progressivement le sujet de certains articles de journaux et se taillera une place importante dans la sphère sociale. Les activités de

¹¹⁸ Chantal Savoie, « L'Exposition universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », dans *Études littéraires*, Vol. 36, n°2, (automne 2004), p. 17.

¹¹⁹ Line Gosselin, *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=8267 [Site consulté le 18 juillet 2011].

¹²⁰ Quelques semaines plus tard, il est possible de voir que cette rencontre avec M. Doumic a porté fruit : « M. Tarte m'a écrit qu'il avait eu une longue conférence avec René Doumic au sujet des envois de France. Maintenant, M. Jusserand, avec lequel M. Kleczowski m'a mise en relation, m'assure aussi de son dévouement. » (JI-211)

Joséphine s'ouvrent de plus en plus au domaine public, tels que les discours, les conférences, les cercles d'études, les chaires ou les associations. Par son journal, Joséphine tient un registre de ses réalisations, ce qui ne va pas sans rappeler le genre des mémoires. Comme le souligne Françoise Van Roey-Roux, les mémoires « mettent généralement l'accent sur les activités professionnelles ou autres de l'auteur, et font, par conséquent, intervenir le milieu dans lequel il a vécu, les gens qu'il a connus¹²¹. » En effet, en plus de souligner les implications de la diariste, le journal de Joséphine offre plusieurs portraits d'acteurs et de regroupements de l'époque.

Ce n'est qu'en 1900 qu'elle cessera complètement d'écrire son journal intime sans s'expliquer à cet égard. Nous pouvons cependant penser que le manque de temps pour elle-même et la fatigue accumulée au cours des années expliquent en partie la fin de l'écriture intime. Quelques mois avant d'interrompre la rédaction de son journal, elle refuse un voyage prestigieux en Angleterre où elle devait participer au Congrès international des femmes : « Pour la première fois, peut-être, je résiste à ma destinée. [...] Je me suis résolue [dans ma jeunesse] à des actes, dont la difficulté paraissait littéralement dépasser mes forces ou, tout au moins, l'accablante indolence de mon tempérament physique. [...] Après avoir poussé à la roue pour l'édification de notre position, je deviens paresseuse, satisfaite du résultat obtenu. [...] Et d'ailleurs je suis peut-être en droit de m'offrir le luxe de la tranquillité. » (JI-223-224)

La conférence publique

Protectrice de la langue française, Joséphine considère l'éloquence comme une qualité importante. Elle se réjouit d'ailleurs lorsque son mari se distingue au Sénat grâce à « la correction de son langage » (JI-199) et éprouve de la fierté lorsque sa fille Gaby reçoit des compliments sur son interprétation théâtrale et son « langage parisien » (JI-176). Dès son jeune âge, Joséphine utilise dans son journal un vocabulaire riche et un style recherché qui sont sans aucun doute représentatifs de ses qualités oratoires, qu'elle développe en vieillissant. C'est par un concours de circonstances que Joséphine fait son « début comme orateur public. » (JI-166) Lady Aberdeen avait d'abord demandé à madame Rosaire

¹²¹ Françoise Van Roey-Roux, *La littérature intime du Québec, op. cit.*, p. 59.

Thibaudeau, une femme bien placée et très impliquée socialement, de préparer un discours qui serait lu lors du premier congrès annuel du National Council of Women of Canada. Joséphine relate dans son journal : « Quoique très intelligente, très active et d'un jugement sain [...] M^{me} Thibaudeau ne se sentait pas de taille à affronter ce parlement féminin, dont la première réunion devait avoir lieu à Ottawa. » (JI-166) Lady Aberdeen demandera donc à Joséphine de remplacer madame Thibaudeau en préparant un discours en anglais sur un sujet choisi parmi le programme des débats. L'idée d'assumer un exposé devant un large public, dans une langue qui n'est pas la sienne, inquiète quelque peu la diariste :

« Si encore, c'eût été en français ! On me disait : “À votre goût, mais vous ne serez pas comprise. Les déléguées venues de toutes les provinces n'entendent pas le français.” Je n'étais pas sûre que mes nerfs me permettraient d'ouvrir la bouche devant un vaste auditoire mais, s'ils devaient me le permettre, je voulais être comprise. » (JI-166)

Pourtant, devant un auditoire de quelques centaines de personnes, Joséphine demeure calme et son sujet – les cercles littéraires et « la nécessité de la culture intellectuelle pour bien remplir son rôle de mère et d'épouse » – est bien accueilli par l'auditoire. Elle termine son discours par un appel à l'entente entre les populations francophone et anglophone du Canada. L'exposé lui vaudra bien des éloges : en effet, les phrases que Joséphine croyait simples en français se sont avérées spirituelles dans la langue anglaise. Comme le souligne le *Dictionnaire biographique du Canada*, cette première expérience oratoire sera suivie de plusieurs autres : « L'oratrice devient ensuite très active : son éloquence lui vaut même d'être surnommée “the female Laurier”¹²² ». Parmi ses conférences publiques, Joséphine souligne, dans son journal intime, son discours à Toronto ayant comme titre « Le développement de la littérature nationale¹²³ ». Ce discours, qui traçait un portrait plutôt sombre du journalisme québécois, ne fut cependant pas très bien reçu. Chose certaine, la jeune femme souhaitait par là contribuer à un changement dans le milieu journalistique.

¹²² Line Gosselin, *Dictionnaire biographique du Canada*, [en ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=8267 [Site consulté le 18 juillet 2011].

¹²³ Une traduction de cette conférence prononcée au mois de mai 1895, dans le cadre du *Conseil National des femmes* à Toronto, apparaît dans le recueil *Nos Travers*, de Joséphine Marchand, qui rassemble des chroniques journalistiques et des conférences. [Madame Raoul Dandurand (Joséphine Marchand), *Nos travers*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1901, p. 211-217.]

En plus des discours anglophones, Joséphine aura aussi la chance de s'exprimer dans sa langue maternelle, le 13 mai 1897, lors de la première séance française du Conseil national des femmes. L'entreprise oratoire s'est avérée plus difficile : d'une part, Joséphine était moins à l'aise de discourir dans sa langue maternelle, devant des gens familiers, et d'autre part, elle a dû redoubler d'ardeur afin de légitimer le congrès. Selon Joséphine, cette séance du Conseil national des femmes était plutôt fade et les orateurs peu spirituels. La diariste exprime sa crainte de ne pas être prise au sérieux :

Je savais que notre population française, étrangère à toute œuvre d'un ordre intellectuel, plutôt réfractaire à cette étrange nouveauté, venait surtout par curiosité et presque généralement par une curiosité peu bienveillante. Je fus pourtant sympathiquement applaudie et je sais, par les témoignages de toutes couleurs qui me revinrent, reflétant les potins de la société, que j'avais échappé au sarcasme et au ridicule tout prêts à me punir de mon audace. [...] J'avais bien pris garde de parler avec simplicité, et de traiter mon sujet modestement et d'un point de vue féminin. (JI-173)

Le journal intime de Joséphine montre que la réception des discours féminins semble être différente selon le milieu social, anglophone ou francophone. Alors qu'en anglais, Joséphine est confiante et reçoit des compliments sur son éloquence, elle ressent en français une importante pression qui l'oblige à mettre son point de vue féminin en évidence afin d'éviter le sarcasme de ses pairs. En écrivant sur ses expériences oratoires, Joséphine tend à contrer le caractère éphémère des discours. Selon nous, c'est dans une perspective « mémorielle » que la diariste relate ses diverses participations aux conférences publiques.

Dans les coulisses du pouvoir

Complémentaire à l'échange et à la discussion, l'écriture intime permet à Joséphine de poursuivre sa réflexion concernant les événements qui lui tiennent à cœur, notamment la carrière politique de son mari. Pendant plusieurs mois, elle suit de façon toute personnelle les étapes de la nomination de Raoul au Sénat, ce qui lui apporte beaucoup de fierté. Voulant bien faire, elle annonce en public la volonté de son mari à se présenter au Sénat, mais la situation se tourne contre elle :

La publicité que l'indiscret politicien devait, selon mon dessein, donner à notre candidature, dépasse mes espérances. Deux jours après, *Le Réveil*, un sale chiffon radical, dont Raoul avait repoussé l'alliance durant la campagne électorale, publiait un article qui ridiculisait son ambition désordonnée et ajoutait, ce polisson : « Méfiez-vous des indiscretions féminines, monsieur ! » [...] L'évènement a prouvé que nous n'avions rien perdu, à nous poster crânement devant le public, comme ayant des droits à cette faveur. Même si nous ne l'obtenions pas, il nous resterait le prestige d'y avoir aspiré. (JI-194)

Raoul sera indulgent envers la maladresse de Joséphine, qui sera impliquée dans la nomination du début à la fin. Le 19 janvier 1898, Joséphine souligne : « La session s'ouvre bientôt. Qui sera nommé au Sénat ? Qu'importe, la mauvaise nouvelle me trouvera toute préparée. » (JI-197) Par l'écriture intime, Joséphine confirme qu'elle a soupesé toutes les probabilités concernant ce projet, les points positifs comme négatifs. Lors de l'attente de l'annonce de la nomination de Raoul au Sénat, elle retranscrit dans son cahier une citation tirée de *L'Imitation de Jésus-Christ*, ce qui lui permet de se préparer à un possible échec : « *Dans la poursuite des biens du monde, tout n'est que vanité et affliction d'esprit et l'homme n'a rien de plus de tous les travaux dont il se consume sous le soleil.* » (JI-197) Quelques jours plus tard, le 21 janvier 1898, c'est à son journal qu'elle va instinctivement annoncer la bonne nouvelle concernant la nomination de Raoul : « Enfin ! Je viens de recevoir, par téléphone, une dépêche d'Ottawa. Elle est signée de l'honorable R. W. Scott et se lit comme suit : "I am glad to tell you your wishes are being gratified. Hope to see you next session in Ottawa." Raoul est sorti au club National. Je vais le saluer d'un "Bonjour, monsieur le sénateur !" » (JI-197-198) Cependant, Joséphine et Raoul doivent apprendre à s'adapter aux nouvelles responsabilités qu'amène ce poste d'importance. Joséphine relate dans son journal une discussion qu'elle a eue lors d'une réception chez les Aberdeen, qui montre bien le processus de nomination :

J'y ai causé avec M. Laurier, qui m'a demandé si la cérémonie de la prestation du serment du nouveau sénateur m'avait touchée. « Oui, ai-je répondu, d'autant plus que je ressentais tout le poids de ma responsabilité en la matière et que je me disais : C'est pourtant ma faute ! » - « Comment votre faute ? » - « Mais oui, j'ai eu une part prépondérante dans cette affaire puisque c'est moi qui y ai pensé. Car mon mari, de son propre aveu, n'aurait pas été assez effronté (voilà un compliment pour moi) pour aspirer au Sénat. Ainsi, si vous avez jamais à vous repentir de ce que vous avez fait, ne faites de reproches qu'à moi. » - « C'est bon à savoir ! » répondit-il en riant. (JI-199)

Joséphine considère donc avoir participé à la réussite professionnelle de son mari et l'utilisation de l'expression « notre candidature » (JI-199) montre bien que ce projet s'est avéré être un investissement conjugal. Avec un regard privilégié, Joséphine consigne donc dans son journal les activités politiques et sociales du couple qu'elle forme avec son mari; le journal se rapproche à nouveau genre des mémoires. Comme le souligne Françoise Van Roey-Roux : « Au Québec, les mémoires politiques sont l'œuvre d'hommes qui ont joué un rôle actif dans la vie publique de leur époque et ne se sont pas contentés d'en être des simples témoins¹²⁴. » Le journal à l'étude permet donc de montrer un homme politique influent tout en ayant un point de vue différent sur les événements. Dans les coulisses du pouvoir, Joséphine participe au succès politique de son mari. Ayant elle-même l'étoffe d'une sénatrice, Joséphine comble sans doute certaines ambitions politiques en appuyant Raoul dans ses démarches, que ce soit par sa présence ou par ses conseils.

Dresser un portrait de la société

En plus de ses qualités littéraires, le journal intime de Joséphine Marchand présente un grand intérêt sur le plan historique. En effet, par son écriture, Joséphine dresse le portrait de la société dans laquelle elle évolue. Le journal dépeint bien la position des Canadiens français dans la société du XIX^e siècle. Très sensible à la condition des francophones, Joséphine ne cache pas les difficultés que vivent ceux-ci. Elle rapporte que son mari, Raoul Dandurand, doit faire ses preuves au Sénat, dans un milieu majoritairement anglophone :

Il a tenu à parler en français, voulant dès l'abord affirmer sa nationalité. Son discours n'en a paru que plus anodin aux vieux sénateurs, pour la plupart anglais, qui n'y ont rien entendu. Il a dû contribuer à les endormir dans la rassurante pensée que la nouvelle recrue, ce jeune Frenchman, serait assez inoffensif et ne changerait rien à l'ordre établi. Le réveil ne se fera probablement pas attendre. (JI-198-199)

Le fait d'être canadien-français et de religion catholique semble limiter l'ascension sociale. C'est sans aucun doute grâce à leurs efforts soutenus, à leur maîtrise de la langue

¹²⁴ Françoise Van Roey-Roux, *La littérature intime au Québec*, op. cit., p. 64

anglaise¹²⁵ et à leurs valeurs libérales que Joséphine et Raoul atteindront des positions prestigieuses au sein de la société canadienne.

Dès la première entrée du journal intime, Joséphine souligne que l'éducation est une valeur très importante chez les Marchand, et ce indépendamment du sexe des membres de la famille. En revanche, elle constate que la place accordée aux Canadiennes françaises dans la société n'est pas en relation avec les capacités intellectuelles. Joséphine écrira à ce propos, le 15 novembre 1897 : « Les natures dévouées, actives, charitables ne trouvent dans leur soif de se dépenser et d'agir, d'autres ressources que de se faire religieuse ou de devenir, dans le monde, les instruments dociles des communautés pour le prélèvement des fonds, l'entretien des sacristies, des autels, la couture pour les pauvres, toujours un rôle passif qui refrène tout effort indépendant, toute idée personnelle. » (JI-165) Ce dur constat est sans doute ce qui inspirera Joséphine à fonder le magazine féminin *Le Coin du Feu*. En instruisant les femmes et en leur donnant accès à une littérature à leur image, Joséphine montre que la gent féminine peut s'investir dans la société de façon intellectuelle, et ainsi se dissocier du rôle passif qui leur était habituellement réservé.

En plus de dresser des portraits généraux de la société, Joséphine fait aussi le portrait de plusieurs personnalités publiques, dont celui de son père. Lorsque Félix-Gabriel Marchand est nommé premier ministre du Québec, le 27 mai 1897, la jeune femme sera attentive au projet de loi concernant une réforme majeure de l'éducation proposée par son père. Par ce projet de loi, il souhaite la création d'un ministère de l'Instruction publique :

Marchand a en tête des objectifs bien précis : l'amélioration de l'enseignement par le perfectionnement des instituteurs et par un système d'inspection, l'uniformité des manuels, et la diminution des frais scolaires par des subsides accrus aux écoles communes. Ce projet modéré, reste bien en deçà des espérances des radicaux mais semble très dangereux aux yeux d'un épiscopat ultramontain et pointilleux sur les privilèges acquis¹²⁶.

¹²⁵ Il est d'ailleurs très important pour Joséphine que sa fille Gabrielle apprenne la langue anglaise dès son jeune âge. Ainsi, elle l'envoie passer du temps avec les enfants des Redpath, amis anglophones, pour qu'elle apprenne la langue tout en s'amusant.

¹²⁶ Michèle Brassard et Jean Hamelin, *Dictionnaire biographique du Canada en ligne*, [en ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01f.php?&id_nbr=6259 [Site consulté le 18 juillet 2011].

Puisqu'elle amènerait la participation de l'État et donc un partage du pouvoir, le clergé s'avère farouchement opposé à la laïcisation de l'éducation : « Convaincue que c'est à l'école que se joue l'avenir de la nation et de la religion, l'Église refuse de relâcher son emprise sur le système scolaire et s'efforce même de freiner des réformes reconnues nécessaires par tous¹²⁷. » Comme son père, Joséphine estime que l'emprise du clergé sur certains aspects de la société québécoise n'est pas toujours positive : « Dans l'un comme dans l'autre, mais surtout dans l'instruction, la monarchie absolue du clergé, malgré son zèle et ses consciencieux efforts, est loin d'être l'idéal. » (JI-164-165) Joséphine fait état dans son journal d'un document historique d'importance, soit une correspondance¹²⁸ entre son père et M^{gr} Bruchési, « un jeune évêque ambitieux de jouer un rôle prépondérant dans les affaires du pays. » (JI-180) Celui-ci trouve hétérodoxe la réforme de l'éducation proposée par Marchand et tentera de le dissuader de poursuivre son projet. Comme le mentionne Nive Voisine : « De 1871 à 1898, le clergé intervient à plusieurs reprises dans les questions politiques, à propos de lois ou à l'occasion d'élections¹²⁹. » En écrivant directement au pape, Léon XIII, M^{gr} Bruchési tente d'amener Félix-Gabriel Marchand à renoncer à son projet de loi ; celui-ci sera insulté de cette entreprise : « [P]apa a renouvelé ses reproches, d'avoir été représenté au pape comme un ennemi de la religion par l'archevêque de Montréal. [...] Cela a fini par la réitération de la même prière : "Retirez donc ce projet de loi ! Vous feriez tant de plaisir au Saint-Père !" » (JI-189) Cette discussion n'a pas eu le résultat escompté puisque Félix-Gabriel Marchand fera accepter la loi à l'Assemblée législative – celle-ci sera finalement refusée par le Conseil législatif. Le journal intime se trouve donc à révéler les coulisses de la politique québécoise de l'époque. En suivant les différentes étapes du projet de loi, Joséphine témoigne à la fois de la détermination et des réactions de son père et de l'énorme pouvoir exercé par l'Église sur les affaires de l'État.

¹²⁷ Nive Voisine, *L'histoire du catholicisme québécois*, op. cit., p. 404.

¹²⁸ Le journal intime montre bien la relation privilégiée que Joséphine entretient avec son père : « Papa m'a laissée prendre connaissance de ces documents secrets et ce *Journal* sera le seul à qui je confierai ce dépôt précieux. » (JI-180)

¹²⁹ Nive Voisine, *Histoire du catholicisme*, op. cit., p. 366.

3.4. *Mise en place d'un capital-écriture*

Les souvenirs personnels

Consciente que sa jeunesse s'éloigne peu à peu, Joséphine utilise la tribune de son journal intime pour rétablir certains faits douloureux de son enfance. En effet, Joséphine s'avoue à elle-même, dans son journal, que son enfance n'a pas toujours été heureuse. Le 13 janvier 1898, elle affirme ne pas regretter son passé : « On dit qu'on regrette toujours le passé, quel qu'il ait été. C'est inexact ; la vie finie, dépensée, voilà ce qu'on voudrait reprendre ; mais on ne regrette que le passé heureux. Le mien s'écoula en prison, ou dans un milieu familial chaque jour plus sombre et plus antipathique, à cause de ce don pathétique qu'avait maman de noircir la vie elle-même. » (JI-192) Le journal permet donc à Joséphine de se libérer de ce lourd secret, la maladie de la mère étant un sujet tabou au sein de sa famille. En rétablissant les faits, Joséphine confirme son désir d'être un bon modèle féminin pour sa fille Gabrielle.

Le journal consigne aussi quelques souvenirs poignants de la diariste, tel celui de sa première confession avec le curé Aubry, alors qu'elle n'était qu'une toute jeune enfant : « Agenouillée devant lui, les mains jointes sur les genoux, encouragée par sa voix bienveillante mais sans oser lever les yeux sur autre chose que le bord de son surplis, et défaillante de confusion, je dus me résigner à cette posture pendant, je pense bien, deux ans. » (JI-187) Dans la même entrée de son journal, elle se remémore l'amitié d'adolescence qu'elle avait entretenue au couvent, avec une jeune fille rustre, qui aurait pu pervertir son innocence :

J'eus alors la sensation d'être plongée dans le mal parce que, attirée par le magnétisme de cette fille plus vieille que moi, je désobéis et la fréquentai encore. Un jour, on dut avertir la superviseuse car elle entra, comme par hasard. [...] La bonne sœur Sainte-Félicité – une des rares que j'ai aimée –, se mit à faire le tour et, rendue à nous, nous apercevant l'une près de l'autre, nous sépara de deux vigoureux soufflets. Le charme fut rompu : la taloche confirma la rupture. (JI-188)

Tel que souligné par Béatrice Didier, le journal intime permet d'accumuler un capital-écriture : « On peut avoir l'impression de ne pas avoir vécu les périodes de la vie dont il ne reste aucun souvenir. [...] Ce qui importe surtout de sauver, c'est le capital fondamental : le

moi¹³⁰. » Tel que l'entend Didier, par l'écriture, Joséphine accumule un capital qui lui permet de ne pas oublier les événements vécus dans sa jeunesse et surtout, de ne pas oublier la personne qu'elle a été.

La chronique familiale

Tel que mentionné précédemment, alors que le journal de jeune fille était très centré sur le moi de la diariste, le journal d'adulte s'ouvre davantage vers l'extérieur. S'inspirant du livre de raison, l'écriture intime décrit les événements de la vie quotidienne et familiale. Maintenant mariée et mère de famille, Joséphine confie régulièrement à son journal des nouvelles de sa fille Gabrielle, décrivant son développement et sa croissance. Ainsi, le journal est témoin de la vie de la fillette de 1886, année de sa naissance, jusqu'en 1900, à l'âge de ses treize ans. Le 10 janvier 1898, elle écrit : « La voilà avec des pieds et des mains aussi longs que les miens, et une carrure d'épaules et de hanches peu ordinaire pour son âge. Sa taille est normale, je pense. Elle a grandi de ces trois pouces et demi depuis le 29 octobre 1896, c'est-à-dire dans l'espace de 14 mois et demi. » (JI-186) Elle est aussi fière des progrès que la fillette réalise au couvent et aime à le souligner dans son journal intime : « Il n'y a pas jusqu'à ma fille qui ne cueille aussi ses petits lauriers, dans le jardin du pensionnat. Elle a été élue rosière, c'est-à-dire la plus digne de couronner la Madone, ce dernier jour du mois de Marie. Elle m'a annoncé cette nouvelle par le téléphone, de sa douce voix musicale qui m'a toute attendrie. » (JI-214) La diariste écrit beaucoup sur les progrès religieux de sa fille unique ; la première communion de celle-ci, à l'âge de 12 ans, sera un moment particulièrement émouvant pour Joséphine : « J'ai bien senti que ce jour marquait une étape décisive dans notre douce vie de famille. Cet événement poétique et saint, ferme doucement la porte de la période enfantine. Nous n'avons plus de bébé. Notre petite Gaby commence à être une grande fille. » (JI-215) Partie intégrante de la vie de Joséphine, la fillette ne peut être dissociée de l'écriture intime, lieu privé où la diariste livre ses émotions les plus sincères.

Le journal se rapproche aussi de la chronique familiale lorsque Joséphine reprend l'écriture intime après une pause de près de huit ans. Le déménagement de la famille nourrit

¹³⁰ Béatrice Didier, *Journal intime, op. cit.*, p. 54.

l'écriture de la diariste ; l'énumération des mariages, morts et naissances permet à Joséphine de se remémorer des moments marquants au sein de la maison familiale. Béatrice Didier souligne l'importance des grandes dates pour les diaristes et à plusieurs reprises, Joséphine tiendra le compte des anniversaires. Le 4 novembre 1897, Joséphine souligne la fête de Raoul : « Nous avons souhaité bonne fête à notre petit père, ce matin, Gaby et moi. Il a aujourd'hui trente-six ans. Gaby lui a offert une paire de pantoufles et moi, une belle Imitation de Jésus-Christ. Le plus beau présent est celui du bon Dieu : le bonheur et la paix absolue, dont nous n'avons cessé de jouir depuis le premier jour de notre mariage. » (JI-159) À plusieurs reprises, Joséphine souligne son anniversaire de mariage avec Raoul Dandurand¹³¹. Ces rappels de l'anniversaire de mariage permettent à la diariste de faire le point sur sa vie et de souligner la chance incroyable qu'elle a de vivre un mariage heureux.

Un journal porteur de mémoire

Comme le souligne Philippe Lejeune, la tenue d'un journal est un « art de mémoire¹³² » ; écrit au présent, jetant parfois un regard au passé, le journal est souvent écrit dans le but d'une relecture future. Présente sous plusieurs formes, la mémoire est un enjeu important de l'écriture intime. En plus de contenir des souvenirs, le journal de Joséphine est aussi un lieu de commémoration pour les personnes importantes disparues de sa vie. En 1888, une très longue entrée du journal intime sera consacrée à sa nièce décédée Antoinette¹³³, qu'elle a profondément aimée : « C'est dire que ce petit être, vraiment extraordinaire, fascinait et commandait l'attention par les grâces de sa petite personne. Elle ne faisait rien comme une autre, elle-même étant un petit mystère. » (JI-147) Se remémorer la personnalité unique de sa nièce ainsi que les beaux moments passés en sa compagnie permet à Joséphine d'honorer sa mémoire. Paul Ricœur définit ainsi le devoir de mémoire : « [a]u regard de cette pratique de l'oubli, le devoir de mémoire signifie devoir de ne pas oublier. Mais il ne consiste pas à

¹³¹ Le 23 janvier 1886 : « Je suis mariée depuis déjà près de deux semaines. » (JI-134) Le 16 janvier 1888 : « Quant à notre bonheur conjugal, je déclare sans arrière-pensée, qu'après ces deux années révolues de mariage, il est aussi beau, aussi exquis qu'au premier jour. » (JI-145-146) Le 13 décembre 1895 : « Il y a tantôt dix ans que nous sommes mariés. » (JI-153) Le 13 janvier 1898 : « Il y avait douze ans, hier, que nous étions mariés. Cet anniversaire se trouva être le jour des funérailles du prêtre qui nous a mariés. » (JI-191)

¹³² Philippe Lejeune, *Le Moi des demoiselles*, op. cit., p. 122.

¹³³ Antoinette Larocque, mieux connue sous le surnom de Minette, est une enfant que Joséphine a particulièrement aimée. Celle-ci est décédée prématurément à l'âge de six ans.

se remémorer sans cesse blessures, souffrances, humiliations, frustrations, mais à toujours en tenir compte dans toutes les controverses politiques et dans toutes les évaluations de situation. En tenir compte, non les ruminer¹³⁴. » Il est possible de constater ce devoir de mémoire lorsque Joséphine parle de sa sœur Élodie, décédée de maladie à l'âge de seize ans : « Si l'on meurt avec son nom d'enfant, il semble qu'on n'a pas vécu. Ainsi notre charmante sœur, Élodie. Pour tout le monde, c'est comme si elle n'avait jamais paru. Dans le souvenir des siens, elle est comme une blanche et fugitive apparition, image gracieuse et vague, de plus en plus effacée. » (JI-191) Comme le souvenir de sa sœur disparaît progressivement, Joséphine ressent l'urgence d'écrire à son sujet afin de l'immortaliser. En accordant une place aux défunts et aux ancêtres,¹³⁵ la diariste perpétue une mémoire générationnelle. C'est donc dans un désir de transmission que Joséphine écrit son journal en pensant à sa fille Gabrielle.

¹³⁴ Paul Ricœur, « Entre mémoire et histoire », dans *Transit, Tr@nsit-Virtuelles Forum*, n° 22 (2002), p. 8.

¹³⁵ Nous pensons ici à Miss Sally, la grand-tante de Joséphine. Celle-ci lui consacre une entrée, le 16 novembre 1897.

CONCLUSION

Bien plus qu'un simple passe-temps, l'écriture intime devient, pour la jeune fille bourgeoise du XIX^e siècle, à la fois un confident et un outil de réflexion sur soi. Elle lui permet aussi à l'occasion de satisfaire ses ambitions littéraires, comme le souligne Alain Corbin : « Nombreuses sont les femmes auxquelles le code des convenances interdit de publier et qui assouvissent grâce à leur journal, leur besoin et rage d'écrire¹³⁶. » Dans le cas de Joséphine Marchand, bien qu'elle fût encouragée à l'écriture dès son jeune âge, entre autres par la publication de chroniques journalistiques, son journal intime n'en demeure pas moins un lieu privilégié où elle construit sa personnalité et son intellectualité. De l'adolescence jusqu'à l'âge adulte, le journal lui permet aussi de développer une pensée critique à l'égard de la société et de commenter, depuis les coulisses, l'actualité sociopolitique d'un point de vue personnel.

Dans le cadre de cette recherche, nous avons proposé une lecture du journal de Joséphine en mettant l'accent sur la relation entre l'écriture et le mariage. En effet, à l'encontre des théories de Didier et Lejeune voulant que l'écriture des jeunes filles se termine généralement au moment de l'engagement marital, le journal de Joséphine se distingue par la poursuite de l'écriture après le mariage. Contrairement à certaines diaristes contemporaines, Joséphine ne substitue point le journal intime au mari ; l'écriture personnelle trouve ainsi à se poursuivre dans le mariage. Les nombreuses absences de Raoul, et plus tard l'envoi de Gabrielle au pensionnat, permettent sans aucun doute à Joséphine de jouir de l'indépendance nécessaire pour écrire en toute intimité. Le journal à l'étude est certainement atypique, ce qui nous a donc permis d'explorer un nouvel aspect des journaux intimes féminins de l'époque.

Témoin de l'évolution de Joséphine, son journal relate une expérience individuelle qui est profondément ancrée dans un contexte historique, social et culturel. En ce sens, c'est dans une visée historique et sociologique que nous avons tâché d'aborder le travail de la diariste tout en effectuant des liens constants à l'époque dans laquelle elle a évolué. Notre étude s'est ainsi intéressée à divers aspects de la réalité sociale : l'histoire de la condition

¹³⁶ Alain Corbin, « Le secret de l'individu », *loc. cit.*, p. 35.

féminine, les enjeux de la vie privée, la pratique journalistique au féminin ainsi que les pratiques et croyances religieuses de la société québécoise du XIX^e siècle.

Nous avons vu dans le premier chapitre que les débuts littéraires de Joséphine ont été fortement influencés par son milieu familial bourgeois. Encouragée par son père, Félix-Gabriel Marchand, écrivain et homme politique, elle publie ses premières chroniques dans le *Franco-Canadien*. Cette activité journalistique favorise son accès à la sphère publique et lui apporte une certaine aisance financière et une indépendance intellectuelle, ce qui n'était pas commun pour les femmes de l'époque. D'une façon, le métier de journaliste lui permet d'échapper — au moins en pensée — à un destin tracé d'avance. Ainsi, le célibat devient un choix de vie intéressant pour la jeune fille puisqu'il lui permettrait de vivre pleinement ses ambitions littéraires. Joséphine devient toutefois l'objet de pressions sociales concernant son avenir, et plus particulièrement au sujet du mariage. Lorsqu'elle commence à fréquenter Raoul Dandurand, la question du mariage devient un leitmotiv qui nourrit l'écriture intime.

Notre recherche a mis en lumière, dans le deuxième chapitre, une époque transitoire dans la vie de Joséphine Marchand, soit les débuts de ses fiançailles avec son prétendant Raoul Dandurand. Le premier pivot du journal intime est sans aucun doute la retraite religieuse de 1884, qui oblige la diariste à faire un choix de vie. À la suite de cette expérience éprouvante, la jeune fille envisage le mariage envers Raoul, à la condition que celui-ci s'applique à devenir un bon catholique. Joséphine est consciente que le mariage transformera ses habitudes de vie et c'est avec une profonde tristesse qu'elle croit son écriture de jeune fille terminée. Elle fait ses adieux à son journal la veille du grand jour : « Adieu mon journal. [...] Quand tu me reverras, je ne serai plus moi et tu ne seras plus toi. [...] Dis : "Adieu, mademoiselle". C'est pour nous la dernière fois. » (JI-134)

Joséphine reprendra néanmoins l'écriture à peine deux semaines après les adieux du 11 janvier 1886. Comme le montre notre troisième chapitre, les premières entrées qui suivent le mariage sont empreintes des mêmes préoccupations qui occupent le journal de jeunesse. Un second grand pivot vient cependant faire basculer le journal. Il se situe à la reprise de l'écriture en 1888, après une pause de deux ans, où Joséphine exprime alors sa volonté de tenir le journal dans le cadre de l'institution du mariage. Celui-ci révèle la

transformation du sujet : de nature réservée et distante, Joséphine devient une femme volubile, confiante et active au sein de la société mondaine. Les entrées évoluent en fonction des occupations et des obligations familiales de la diariste, ce qui les rapproche davantage des chroniques familiales. En recensant les réalisations et les succès des membres de sa famille et en dressant le portrait de sa société, Joséphine produit, par la tenue de son journal, un capital-écriture imposant. Comme le souligne Béatrice Didier : « On peut avoir l'impression de ne pas avoir vécu les périodes de la vie dont il ne reste aucun souvenir.¹³⁷ » L'écriture permet donc de contrer le péril de l'effacement puisqu'en écrivant sur sa réalité et en couchant sur papier ses souvenirs, Joséphine s'assure de sauver de l'oubli le capital fondamental du moi.

À l'âge de 38 ans, au tournant du siècle, Joséphine inscrit sa dernière entrée dans son journal. Les raisons exactes de la fin du journal de Joséphine Marchand demeurent inconnues. Bien que l'hypothèse voulant que les nombreuses occupations de Joséphine et sa santé fragile soit plausible pour justifier la fin du journal, nous croyons que la mort du père a aussi pu avoir une influence majeure sur la décision de la diariste. En effet, telle une rétrospective, cette dernière entrée rappelle les événements familiaux qui ont marqué l'année, en insistant sur la mort de Félix-Gabriel Marchand. En un ultime hommage, Joséphine dresse un portrait glorieux du père, en utilisant un « nous » qui n'est pas sans rappeler le genre des mémoires :

1900 ! Nous nous souviendrons de cette année-là. Par-dessus les autres événements, la mort de notre "cher vieux père", comme nous l'avons toujours appelé, domine tout. Trois naissances ; ma fausse couche, le 3 janvier dernier ; mon voyage officiel en France, du 12 mars au 8 septembre : tout s'efface devant le malheur qui nous a frappés le 25 septembre. Nous n'avons plus papa, cette bonne figure qui semblait être inséparable de notre existence et dont nous n'entrevoiyions pas la disparition, accoutumés que nous étions de le voir fort, vaillant, invulnérable et impassible. (JI-232)

Cet extrait offre plusieurs similitudes avec les toutes premières entrées du journal, qui soulignent la participation du père lors des débuts littéraires de Joséphine. En effet, dès l'ouverture du journal, on constate la très grande influence du père, qui est alors journaliste

¹³⁷ Béatrice Didier, *Le Journal intime, op. cit.*, p. 54.

et écrivain. À de nombreuses occasions, elle mentionne dans son journal la présence et les encouragements paternels. Jusqu'à la toute fin, Félix-Gabriel s'imposera comme un modèle : « Cher père, son souvenir et les exemples de sa vie, si modestement parfaite, suffiront à me conduire pour le reste de ma vie. [...] Et je prends la résolution de demander moi-même à Dieu, chaque matin, la force et le courage d'imiter papa. » (JI- 232) Comme le journal s'ouvre et se termine sur une allusion au père, il est possible de considérer la dernière entrée comme le miroir de la première, ce qui crée alors un intéressant mouvement cyclique dans le journal intime.

Les figures parentales influencent sans aucun doute l'écriture intime, comme le souligne Béatrice Didier dans son ouvrage *Le journal intime*. Selon elle, le journal est une sorte de refuge dans lequel le diariste retrouve la sécurité maternelle – mère qui peut aussi être symbolique ou métaphorique : « L'intimité conquise, c'est l'intimité utérine et maternelle retrouvée grâce à une deuxième naissance que permettent l'auto-analyse, l'anamnèse et le recours à l'écriture¹³⁸. » Dans le cas de Joséphine, la mère semble moins constituer un refuge qu'une figure repoussoir. Compte tenu du désir d'émancipation de Joséphine, et du fait que Félix-Gabriel Marchand joue le rôle d'un mentor littéraire pour Joséphine, l'écriture intime tente plutôt, selon nous, de se rapprocher du modèle paternel. À notre connaissance, aucune étude sur les journaux intimes n'a encore été consacrée à la relation entre l'écriture personnelle et le père. Le sujet mériterait certes une réflexion approfondie.

Similaire au journal de Joséphine à plusieurs égards, le *Journal intime* d'Henriette Dessaulles a fait l'objet de plusieurs études qui pourraient être appliquées à notre corpus. Nous pensons ici plus particulièrement à l'édition critique réalisée par Jean-Louis Major, à l'étude sociostylistique menée par Annie Cantin ainsi qu'à la recherche de Manon Auger consacrée au statut sémiotique du personnage. Même si à première vue il est moins séduisant que celui de Dessaulles, le *Journal intime* de Joséphine Marchand pourrait avantageusement être abordé sous l'angle stylistique. La mise en récit, l'utilisation de l'ironie et des langues étrangères, les références littéraires, les répétitions et choix

¹³⁸ *Idem.*, p. 91.

linguistiques sont autant d'avenues de recherche prometteuses concernant le *Journal intime* de Joséphine Marchand.

En conclusion, lorsqu'elle écrit sur son quotidien, Joséphine dresse un portrait de plusieurs éléments à caractère culturel : famille, valeurs, condition féminine, activités littéraires et religieuses de l'époque. Généralement non dédié à la publication, chaque journal écrit dans l'intimité n'existe qu'en lui-même. Ce n'est que par la mise en relation des divers journaux intimes d'une même époque, ceux de jeunes filles dans le cas qui nous intéresse, qu'il est possible de déceler des récurrences et d'ainsi mieux définir le genre. Comme le souligne Béatrice Didier : « Le journal devient une sorte d'exercice collectif, tout en conservant son caractère individuel et personnel¹³⁹. » En effet, pour les chercheurs, les journaux intimes du XIX^e siècle, en plus de témoigner d'une individualité, deviennent porteurs de mémoire collective puisqu'ils demeurent des témoins privilégiés d'une époque.

¹³⁹ Béatrice Didier, *Journal intime*, *op. cit.*, p. 43.

BIBLIOGRAPHIE

1. CORPUS PRIMAIRE

MARCHAND, Joséphine, *Journal intime, 1879-1900*, édition préparée et annotée par Edmond Robillard, Lachine, Les Éditions de la Pleine Lune, 2000, 275 p.

2. AUTRES ÉCRITS DE L'AUTEURE

a. Contes, théâtre et essai

DANDURAND, Madame Raoul (Joséphine Marchand), *Nos travers*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1901, 232 p. ; 2^e éd., Montréal, Librairie Beauchemin (Laval), 1924, 123 p.

- « Le petite coup », dans *l'Almanach du Peuple*, Montréal, C.-O. Beauchemin, 1929, pp. 176-177.

DANDURAND, Madame Raoul (Joséphine Marchand), *Rancune : comédie en un acte et en prose*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896, 54 p. ; 2^e éd., suivie de *La carte postale* et *Ce que pensent les fleurs*, Montréal, Beauchemin, 1896 ; 3^e éd., Montréal, Beauchemin, 1897.

- 1888 : Création à l'Académie de musique de Québec
- 1895 : Reprise lors de la Kermesse de Montréal

DANDURAND, Madame Raoul (Joséphine Marchand), « Ce que pensent les fleurs : saynète enfantine », dans *Le Coin du feu*, (décembre 1895), pp. 401-403 ; 2^e éd., Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896.

DANDURAND, Madame Raoul (Joséphine Marchand), *La carte postale : saynète enfantine*, Montréal, C.-O. Beauchemin & Fils, libraires-imprimeurs, 1896, 31 p.

JOSETTE (Joséphine Marchand), [préface de Louis Fréchette], *Contes de Noël*, Montréal, J. Lovell & Fils (Littérature canadienne), 1889, 159 p.

- « Le rêve d'Antoinette. Conte du jour de l'an pour les petits enfants. », dans *L'Opinion publique*, 11 janvier 1883.
- « Le jour de l'an dans le ciel », dans *Le Journal du dimanche*, 9 janvier 1884.
- « Histoire de deux serins. Petite fable », dans *Le Journal du dimanche*, 15 mars 1884.

- « Noël au pays », dans *La Patrie*, 24 décembre 1887.

b. Collaboration : journaux, revues

Sous différents pseudonymes (Météore, Josette, Josephite, Marie Vieux-Temps), Joséphine Marchand collabore à plusieurs revues et journaux dont les suivants :

Franco-Canadien, Journal du dimanche, Annales de la Saint-Jean-Baptiste, Alliance nationale, Canada français, Opinion publique, La Patrie, L'Électeur, Ralliement, Canada artistique, Le Monde illustré, Le journal de Françoise, Passe-Temps, La bonne parole, La revue moderne.

Elle fonde la première revue féminine québécoise, *Le coin du feu*, qui paraîtra de 1893 à 1896. Elle y publiera de nombreuses chroniques.

Elle participe à des ouvrages collectifs, publiant articles ou nouvelles :

« Deux souliers », dans *Conteurs canadiens français du XIX^e siècle*, Édouard-Zotique Massicotte, Montréal, Beauchemin, 1908, pp. 135-146.

« Le français dans nos relations sociales », dans *Le Premier Congrès de la langue française au Canada*, Québec, L'imprimerie de l'Action sociale, 1914, pp. 537-540.

c. Bibliothèque et Archives Canada

Fonds Dandurand-Marchand contenant des papiers de la famille.

- Vol. I et II : Correspondance de Raoul Dandurand
- Vol. III : Rapports annuels de l'Œuvre des livres gratuits et des coupures de presse, le *Journal intime* de Joséphine Dandurand (1879-1900), lettres (1885-1904), texte dactylographié et annoté de la pièce « Fleur d'antan, comédie en vers en un acte avec prologue ».

3. ÉTUDES CONSACRÉES À JOSÉPHINE MARCHAND-DANDURAND

a. Sur son journal intime

BAUDOIN, Daphni, « Stratégies énonciatrices dans le journal intime féminin du XIX^e siècle » dans Manon Brunet et Serge Gagnon [dir.], *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, IQRC, 1993, pp. 167-179.

LAMONDE, Yvan, « Compte rendu du livre *Journal intime, 1879-1900*, de Joséphine Marchand », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, n° 3, (hiver 2001), pp. 473-475.

LAMONDE, Yvan, *Je me souviens : la littérature personnelle au Québec (1860-1980)*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1983, 275 p.

HUDON, Christine, « Des dames chrétiennes. La spiritualité des femmes catholiques québécoises au XIX^e siècle », dans *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 49, n°2, 1995, pp.169-194.

MAILHOT, Laurent, « Des femmes au début de la littérature intime », dans *Histoire littéraire de la francophonie. Littérature du Québec*, [sous la direction de Yannick Resch], EDICEF (AUPELF-UREF, Universités francophones), 1994, p.35-38.

MONTREUIL, Sophie, « (Se) lire et (se) dire : Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886) », dans Yvan Lamonde et Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Saint-Laurent, Fides, 2003, pp. 123-150.

PARENT, France, « Compte rendu du livre *Journal intime, 1879-1900*, de Joséphine Marchand », dans *Recherches féministes*, vol. 14, n° 2, 2001, pp. 175-179.

b. Sur la femme et l'œuvre

BELLERIVE, Georges, « Madame Dandurand », dans *Brèves apologies de nos auteurs féminins*, Québec, Librairie Garneau, 1920, pp. 24-29.

BOIVIN, Aurélien, *Le conte littéraire québécois au XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1975, pp. 108-113.

CLOUTIER, Laurette, [préface de Casimir Hébert], « Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand (née Joséphine Marchand) », thèse (diplôme), Université de Montréal, 1942, 54 f. ; microfilmé, Québec, Centre de documentation, Bibliothèque de l'Université Laval, 1973.

DOUCET, Sophie, « Madame aura son magazine », dans *Gazette des femmes*, vol. 28, n°3, (nov.-déc. 2006), pp. 34-35.

GOSSELIN, Line, « Joséphine Marchand (Dandurand) », dans *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne], http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?&id_nbr=8267&&PHPSESSID=qf0ngededdfoops5bp5qt90gl3, [Texte consulté le 28 mars 2010].

MONTREUIL, Sophie, « 'Les progrès du temps tendent à nous faire autres sinon plus heureux que nos devanciers' ou comment Joséphine Marchand nous invite à revisiter les couples passé-présent et privé-public », prononcé dans le cadre du colloque *Femmes et champs littéraires : enjeux de légitimité*, 72^e congrès de l'ACFAS, colloque 343, Université du Québec à Montréal, 12 et 13 mai 2004.

MONTREUIL, Sophie, « L'Œuvre des livres gratuits dans l'histoire de la lecture publique au Québec, 1898-1908 » dans *Documentation et bibliothèques*, vol. 49, n^o 3, (juil.-sept. 2003), pp. 129-135.

PICARD, Firmin, « Madame Dandurand », dans *Le monde illustré*, vol. XV, n^o 737, (juin 1898), p. 103.

SAINT-JACQUES, Madame (Henriette Dessaulles), *Les femmes et les lettres françaises au Canada*, BPF, vol 12, n^o 9 (mai 1913), pp. 341-348.

SAVOIE, Chantal, « Des salons aux annales : les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle », dans *Voix et images*, v. 27, n^o 2, (hiver 2002), pp. 238-253.

SAVOIE, Chantal, « L'Exposition universelle de Paris, 1900, et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes », dans *Études littéraires*, Vol. 36, n^o2, (automne 2004), pp. 17-30.

SAVOIE, Chantal, « La communauté littéraire imaginaire des femmes de lettres au tournant du XX^e siècle », prononcé dans le cadre du colloque *Sociabilités imaginées : représentations et enjeux sociaux*, 73^e Congrès de l'ACFAS, Colloque C-320, Université du Québec à Chicoutimi, 9 mai 2005.

SAVOIE, Chantal, « Persister et signer : Les signatures féminines et l'évolution de la reconnaissance sociale de l'écrivaine (1893-1929) », dans *Voix et Images*, vol. 30, n^o1, 2004, pp. 67-79.

THIBEAULT, Diane, « Premières brèches dans l'idéologie des deux sphères [microforme] : Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes

montréalaises de la fin du XIX^e siècle », Ottawa, Bibliothèque nationale du Canada (Thèses canadiennes sur microfiches), 1981, no 48644.

TURCOTTE, Hélène, « Génétique littéraire québécoise : devenir auteur au tournant du siècle (1885-1925) », thèse de doctorat, Université Laval, 1996, 473 f.

4. RÉFÉRENCES SUR LE JOURNAL INTIME

BAUDOUIN, Daphni [Dir.], « Authenticité et littérature personnelle », dans *Tangence*, no 45, octobre, 1994.

BRUNET, Manon et Serge GAGNON [dir.], *Discours et pratiques de l'intime*, Québec, IQRC, 1993, 267 p.

BRUNETIÈRE, Ferdinand, « La littérature personnelle », dans *Questions de critique*, Paris, Calman Lévy (Bibliothèque contemporaine), 1889, p. 211-252.

BRAUD, Michel, *La forme des jours : pour une poétique du journal personnel*, Paris, Éditions du Seuil, 2006, 320 p.

CALLE GRUBER, Mireille, « Journal intime et destinataire textuel », dans *Poétique*, no 59, septembre, 1984, p. 379-391.

CANTIN, Annie, « Le statut générique du journal intime : question de logiques, question de pratiques », dans Richard St-Gelais [dir.], *Nouvelles tendances en théorie des genres*, Québec, Nota Bene (Séminaires n°8), 1998, 313 p.

CHABOT, Marc, *Le journal des autres*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988, 205 p.

DEL LITTO, V. (textes réunis par), *Le journal intime et ses formes littéraires. Actes du Colloque de septembre 1975*, Genève, Librairie Droz, 1978, 330 p.

DUFIEL, Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914 : autobiographies, mémoires, journaux et correspondances*, Rosny-sous-Bois, Bréal Éditions, 2001, 207 p.

FOUCAULT, Michel, « L'écriture de soi », dans *Corps écrit*, no 5, 1983, p. 3-23.

FRÉDÉRIC, Madeleine [dir.], *Entre l'Histoire et le roman : la littérature personnelle*, [Actes du séminaire de Bruxelles (16-17 mai 1991)], Bruxelles, Université de Bruxelles, Centre d'études canadiennes, 1992, 272 p.

GIRARD, Alain, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France (Dito), 1986 [1963], 638 p.

GUSDORF, Georges, *Lignes de vie. 1. Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991, XX p.

HÉBERT, Pierre, *Le journal intime au Québec : structure, évolution, réception*, [En collaboration avec Marilyn Baszczynski], Montréal, Fides, 1988, 209 p.

HÉBERT, Pierre, « Pour une évolution de la littérature personnelle au Québec : l'exemple du journal intime », dans *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps, no 9, p. 13-37.

HESS, Remi, *La pratique du journal. L'enquête au quotidien*, Paris, Anthropos, 1998, 141 p.

LEBLANC, Julie, *Genèses de soi : l'écriture du sujet féminin dans quelques journaux d'écrivaines*, Montréal, Éditions du Remue-ménage, 2008, 238 p.

LEJEUNE, Philippe, « *Cher cahier...* ». *Témoignage sur le journal personnel*, Paris, Gallimard (Témoins), 1989, 259 p.

LEJEUNE, Philippe, « Le 'je' des jeunes filles » dans *Poétique*, no 94, (avril 1993), p. 229-251.

LEJEUNE, Philippe, *Le journal intime : histoire et anthologie*, Paris, Textuel, 2006, 506 p.

LEJEUNE, Philippe, *Le moi des demoiselles : Enquête sur le journal de jeune fille*, Paris, Éditions du Seuil (La couleur de la vie), 1993, 455 p.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 1996, 273 p.

LEJEUNE, Philippe et Catherine BOGAERT, *Un journal à soi : histoire d'une pratique*, Paris, Textuel, 2003, 215 p.

LELEU, Michèle, *Les journaux intimes*, Paris, Presses universitaires de France (Caractères), 1952, 354 p.

PACHET, Pierre, *Les baromètres de l'âme : naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990, 140 p.

SIMONET-TENANT, Françoise, *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Théarèdre, 2004, 128 p.

ROEY-ROUX, Françoise Van, *La littérature intime du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, 254 p.

5. RÉFÉRENCES SUR LE CONTEXTE SOCIO-HISTORIQUE

a. Histoire et littérature

BÉLAND, Cindy, « Salons et soirées mondaines au Canada français : d'un espace privé vers l'espace public », dans Pierre Rajotte (dir.), *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 71-112.

BIRON, Michel, François DUMONT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, 689 p.

BRUNET, Berthelot, *Histoire de la littérature canadienne-française suivie de portraits d'écrivains*, Montréal, Éditions HMH Limitée (Reconnaisances), 1970 [1946], p. 117-121.

DUMONT, Fernand, « Idéologie et conscience historique dans la société canadienne-française du XIX^e siècle » dans *Les idéologies québécoises au XIX^e siècle*, [articles rassemblés par Jean-Paul Bernard], Montréal, Éditions du Boréal Express (Études d'histoire du Québec), 1978, p. 60-82.

COLLECTIF CLIO, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Le Jour, 1992 [1982], 646 p.

DE GRANDPRÉ, *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1971 [1967], 428 p.

DESSAULLES, HENRIETTE, *Journal; premier cahier 1874-1876*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 2001, 213 p.

DESSAULLES, HENRIETTE, *Journal; deuxième, troisième et quatrième cahiers 1876-1881*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 2001, 397 p.

DUMONT, Micheline et Nadia FAHMY-EID, *Les couventines. L'éducation des filles au Québec dans les congrégations religieuses enseignantes, 1840-1960*, Montréal, Boréal, 1986, 315 p.

HALDEN, Charles ab der, *Nouvelles études de littérature canadienne française*, Paris, F.R. de Rudeval (Bibliothèque canadienne), 1907, 377 p.

HAMELIN, Marcel [Éd.], *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate : mémoires, 1861-1942*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2000 [1967], 352 p.

HÉBERT, Pierre, *Censure et littérature au Québec : Le livre crucifié, 1625-1919*, [en collaboration avec Patrick Nicol], Québec, Fides, 1997, 294 p.

LAMONDE, Yvan, *Histoire sociale des idées au Québec, 1760-1896*, Montréal, Fides, 2000, 572 p.

LAMONDE, Yvan et Sophie MONTREUIL, *Lire au Québec au XIX^e siècle*, Québec, Fides, 2003, 330 p.

LEMIRE, Maurice, *La littérature québécoise en projet au milieu de XIX^e siècle*, Montréal, Fides, 1993, 276 p.

MAILHOT, Laurent, *La littérature québécoise : depuis ses origines : essai*, Montréal, Typo, 2003, 450 p.

SAINT-JACQUES, Denis et Maurice LEMIRE, *La vie littéraire au Québec : Tome V, 1895-1918*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2005, 680 p.

b. Sur la religion

A. KEMPIS, Thomas, *Imitation de Jésus-Christ : avec des réflexions sur les devoirs du clergé à la fin de chaque chapitre par M. l'abbé Auber, chanoine de l'église de Poitiers, historiographe du diocèse*, Paris, Vivès, 1878, 413 p.

BEAUDET, Marie-Andrée, « Laure Conan à l'épreuve du livre de piété : Hétéronomie et individualisation dans la littérature québécoise du dix-neuvième siècle », dans *Voix et Images*, vol. 32, no 3, printemps, 2007, pp. 59-74.

EID, Nadia F., *Le clergé et le pouvoir politique au Québec : une analyse de l'idéologie ultramontaine au milieu du XIX^e siècle*, Montréal, Hurtubise (Cahiers du Québec), 1978, 318 p.

GAGNON, Serge, *Quand le Québec manquait de prêtres : la charge pastorale au Bas-Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2006, 414 p.

GUILLAUME, Pierre (dir.), *Les Diocèses au Québec et en France, aux XIX et XX^{ème} siècles*, Talence, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 1990, 144 p.

HARDY, René, *Contrôle social et mutation de la culture religieuse au Québec : 1830-1930*, Montréal, Boréal, 1999, 284 p.

PÉRINELLE, Joseph, *Comment faire oraison : Conseils pratiques*, Paris, Éditions du Cerf, 1948, 247 p.

ROUSSEAU, Louis (dir.), *Le bas clergé catholique au dix-neuvième siècle : approche comparative d'une population pastorale en voie de changement : Colloque international de Montréal, 11-13 mai 1992*, Québec : Groupe de recherche en sciences de la religion, Université Laval, 1995, 355 p.

VOISINE, Nive, *Histoire du catholicisme québécois : Tome 2.2, Les XVIII^e et XIX^e siècles, Réveil et consolidation (1840-1898)*, Montréal, Boréal, 1991, 507 p.

6. OUVRAGES THÉORIQUES

ANGENOT, Marc, *1889 : un état du discours social*, Longueuil, Le Préambule, 1989, 1167 p.

ARIÈS, Philippe et Georges DUBY (dir.), *Histoire de la vie privée : tome IV, De la Révolution à la Grande Guerre*, Paris, Seuil, 1985, 621 p.

DIDIER, Béatrice, *Le journal intime*, Paris, Presses universitaires de France (Littératures modernes), 2002 [1976], 205 p.

DUBOIS, Jacques, « La sociocritique », dans Maurice Delcroix et Fernand Hallyn (dir.), *Introduction aux études littéraires*, Gembloux, Duculot, 1987, 391 p.

DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », dans *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, 223 p.

GENETTE, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Seuil, 2007, 435 p.

GENETTE, Gérard, *Figure III*, Paris, Seuil, 1972, 286 p.

MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire : énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, 196 p.

RICOEUR, Paul, « Entre mémoire et histoire », dans *Transit, Tr@nsit-Virtuelles Forum*, n° 22 (2002), pp. 1-8.

